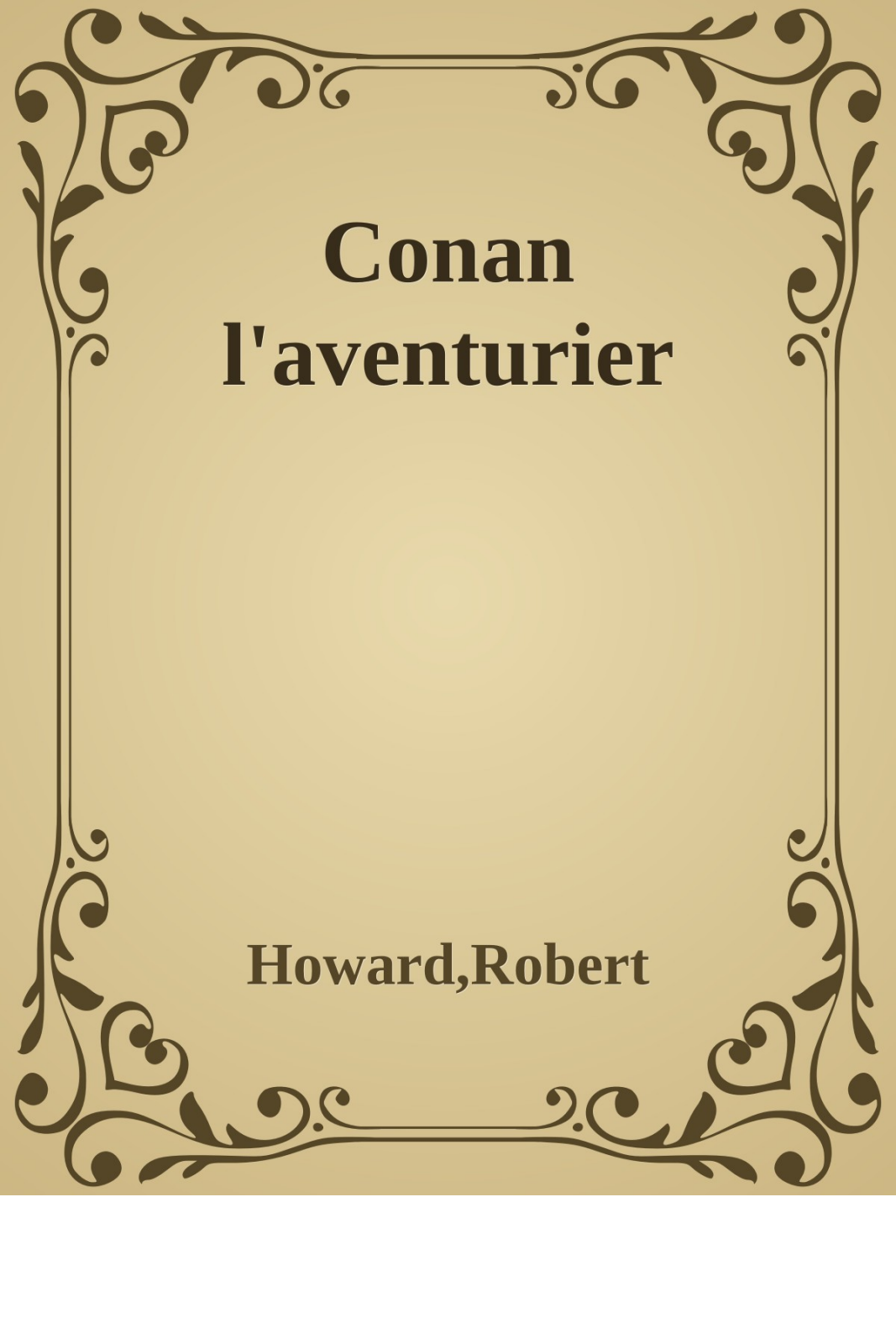




Conan l'aventurier

Howard, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROBERT E. HOWARD
L. SPRAGUE DE CAMP

Conan l'aventurier



Science-fiction

ROBERT E. HOWARD

Textes mis au point et complétés
par L. Sprague de Camp et Lin Carter

Conan L'aventurier



Traduit de l'américain par François Truchaud
Éditions J'ai Lu

INTRODUCTION

22 janvier 1906-11 juin 1936 : trente ans de vie, quinze ans de création littéraire à jet continu. Fureur d'écrire, fureur de vivre ! L'œuvre de Howard est exemplaire par son bouillonnement intérieur, son ardeur, son impatience, son jaillissement continu ; une création pleine de tumulte, de bruit et de fureur. Howard s'illustra tout particulièrement dans le fantastique, L'homme noir, Le pacte noir, et dans l'heroic fantasy. Son personnage le plus connu étant Conan le Barbare, le Roi Kull venant en second.

Il écrivit les aventures de Conan pratiquement dans un état second, comme si quelqu'un lui dictait les histoires. Ecriture automatique ou mystère de la création fantastique ? Howard aborda franchement la vie, de plain-pied, comme ses personnages affrontent le péril. « Two-gun Bob », comme l'avait surnommé affectueusement Lovecraft, pressentit certainement que sa vie serait brève, d'où le caractère d'urgence, de nervosité, d'impatience et de frénésie, de sa vie et de son œuvre. L'on parle beaucoup de mort et de destin dans l'œuvre de Howard.

Son personnage préféré est l'aventurier solitaire et errant, rejeté par les siens et marqué par le destin. Pour lui le Barbare est l'image même de l'homme, de son attitude face à la vie et au monde. Des brutes en apparence mais qui recèlent en elles une grande noblesse et une rare générosité. Ces sauvages sont en accord avec le monde physique et ses lois implacables. Eux seuls sont capables de s'adapter, de réagir et de survivre. Ils sont sauvés par leur énergie vitale, exprimée par leurs muscles... par leur instinct souvent proche de l'animal. D'où l'attitude étonnante des personnages de Howard face au surnaturel, au fantastique qui pour eux sont des périls comme les autres, qu'ils affrontent à grands coups d'épée. Howard a composé une véritable symphonie du rouge et du noir (le sang et les ténèbres abritant le surnaturel) tout imprégnée de violence et de mort. Les cauchemars surgissent de l'ombre et du passé (l'Histoire même mythique ou imaginaire est omniprésente chez lui) car Howard est le prince de la nuit et de la terreur.

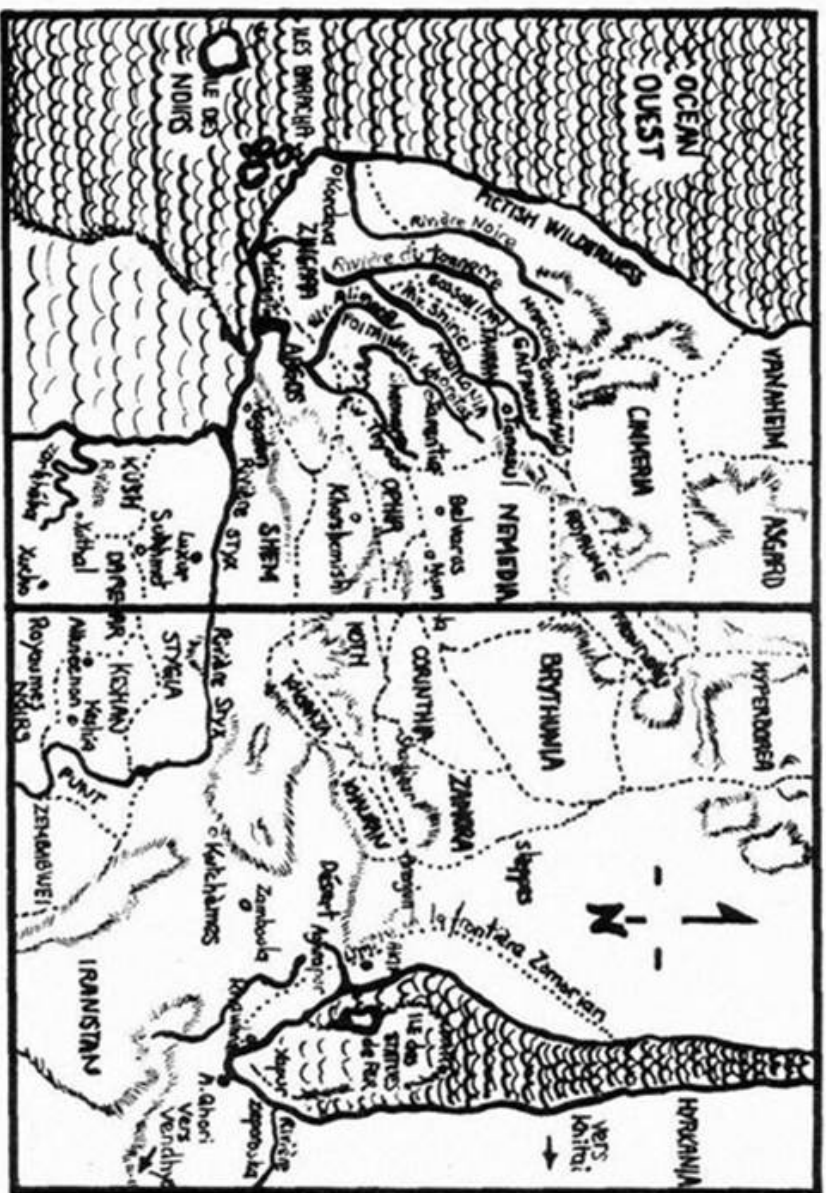
Dans les années soixante, L. Sprague de Camp fut chargé de rassembler en volumes les aventures de Conan qui n'avaient été publiées que dans des magazines comme *Weird Tales*, *Argosy*, *Top-Notch*, *Oriental Stories*. Il compléta certains récits inachevés, puis en collaboration avec Lin Carter et Björn Nyberg écrivit plusieurs « pastiches » à partir d'indications et de notes

laissées dans la correspondance de Howard. Enfin, il leur donna un ordre chronologique (qui n'existait pas du vivant de Howard), racontant ainsi la saga de Conan en douze volumes. Les quatre derniers ne contiennent aucun texte de Howard. Voici Conan le premier volume de la saga la plus remarquable de l'heroic fantasy.

Note : En 1965, Glenn Lord, agent littéraire chargé de la succession d'Howard, découvrit parmi les papiers de celui-ci le plan d'une histoire, Les tambours de Tombalku, et la première moitié de cette histoire, dans un premier traitement, non corrigé. L. Sprague de Camp prit le texte existant et compléta l'histoire en respectant le plan esquissé par Howard.

Les trois autres histoires sont intégralement d'Howard (publiées en leur temps dans Weird Tales,), à l'exception des courtes notes d'introduction, dans lesquelles L. Sprague de Camp situe la chronologie et le lieu de chacune de ces histoires qui forment la « saga » de Conan, l'aventurier.

F. T. (d'après L. Sprague de Camp).



Carte du monde de Conan à l'âge hyborien, réalisée à partir des notes de Robert E. Howard et des travaux de P. Schuyler Miller, John D. Clark, David Kyle et L. Sprague de Camp, avec superposée, une carte de l'Europe à l'échelle.

Le peuple du Cercle Noir

(Déclinant l'offre du successeur de Kobad Shah, Arshak, qui lui proposait de se mettre de nouveau au service du royaume d'Iranistan, et de le défendre contre les incursions du roi Yezdigerd de Turan, Conan part vers l'est, se dirigeant vers les plaines qui se trouvent au pied des montagnes himéliennes, à la frontière nord-ouest de Vendhya. On le retrouve, là, chef guerrier des sauvages tribus Afghuli. Il a une trentaine d'années (en fait, presque trente-trois), au début de l'histoire qui va suivre. Il se trouve à l'apogée de sa puissance physique ; il est connu de tous les mondes barbares et civilisés, depuis le pays des Picts jusqu'à Khitai.)

1.

La mort frappe un roi

Le roi de Vendhya allait mourir. À travers la nuit chaude et étouffante, les gongs du temple grondaient et les conques mugissaient. Leur clameur parvenait assourdie dans la chambre au dôme d'or où Bhunda Chand s'agitait sur le divan aux coussins de velours. Des gouttes de sueur brillaient sur sa peau brune ; ses doigts tordaient l'étoffe aux fils d'or sur laquelle il reposait. Il était jeune ; aucune épée ne l'avait blessé ; aucun poison n'avait été versé dans son vin. Mais ses veines, gonflées, saillaient sur ses tempes comme des cordons bleutés, et ses yeux se dilataient à l'approche de la mort. Des esclaves tremblantes étaient agenouillées au pied du divan et, penchées vers lui, le regardaient avec une ardente intensité. Il y avait aussi sa sœur la Devi Yasmina. Au près d'elle se tenait le *wazam*, un noble vieillard de la cour royale.

Elle releva la tête en un vif mouvement de colère et de désespoir comme le grondement des tambours lointains parvenait à ses oreilles.

— Ces prêtres et leur vacarme ! s'exclama-t-elle. Ils sont aussi stupides que des sangsues, aussi incapables ! Mon frère se meurt, et personne ne peut dire pour quelle raison. Il va bientôt mourir... et je reste là, impuissante, moi qui brûlerais la ville entière et qui ferais couler le sang de milliers d'êtres humains pour le sauver.

— N'importe quel homme d'Ayodhya accepterait de mourir à sa place, si cela était possible, Devi, répondit le *wazam*. Ce poison...

— Je vous dis qu'il n'a pas été empoisonné ! lança-t-elle. Depuis sa naissance, il a été gardé si étroitement que même les empoisonneurs les plus habiles de l'Est n'ont pu l'atteindre. Cinq crânes blanchissant au sommet de la tour des Vautours témoignent des tentatives qui ont été faites... et qui ont échoué. Comme vous le savez parfaitement, dix hommes et dix femmes ont pour unique fonction de goûter sa nourriture et sa boisson, et cinquante guerriers en armes gardent sa chambre, comme ils le font en ce moment. Non, ce n'est pas le poison ; c'est un sortilège... la terrible magie noire...

Elle s'interrompit car le roi venait de parler. Ses lèvres livides n'avaient pas bougé, et ses yeux vitreux ne la reconnurent pas. Mais sa voix s'éleva en un cri étrange, indistinct et lointain, comme s'il l'appelait, séparé d'elle par des abîmes infinis, traversés par le vent.

— Yasmina ! Yasmina ! Ma sœur, où es-tu ? Je ne peux

t'apercevoir. Tout n'est que ténèbres, et le rugissement de ces grands vents !

— Frère ! cria Yasmina, saisissant violemment sa main affaiblie. Je suis là ! Ne vois-tu pas que je...

Sa voix s'éteignit devant l'expression du mourant. Un gémissement sourd sortit de sa bouche. Les esclaves au pied du divan sanglotaient de terreur. Et Yasmina, dans son affliction, se frappait la poitrine.

Dans une autre partie de la ville, un homme se tenait sur un balcon à treillis d'où il pouvait voir, en dessous de lui, une grande rue dans laquelle des torches fumantes, agitées tristement, révélaient des visages sombres, bouleversés, et des yeux étincelants. Une longue lamentation s'élevait de la foule.

L'homme haussa ses larges épaules et rentra dans la pièce décorée d'arabesques. C'était un homme grand, puissamment bâti et richement vêtu.

— Le roi n'est pas encore mort, et déjà retentissent les chants funèbres, dit-il à un autre homme qui était assis, jambes croisées, sur une natte, dans un coin de la pièce.

Cet homme était vêtu d'une robe brune en poil de chameau, il portait des sandales et était coiffé d'un turban vert. Son expression était tranquille, son regard impersonnel.

— Le peuple sait qu'il ne verra jamais une nouvelle aube, répondit cet homme.

Le premier interlocuteur le gratifia d'un long regard pénétrant.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, dit-il, c'est la raison pour laquelle j'ai dû attendre si longtemps que vos maîtres frappent. Puisqu'ils viennent d'abattre le roi, ne pouvaient-ils le faire, il y a des mois de cela ?

— Même les arts que vous appelez sorcellerie sont régis par des lois cosmiques, répondit l'homme au turban vert. Les étoiles gouvernent ces actes, comme dans d'autres domaines. Même mes maîtres ne peuvent changer les étoiles. Ils devaient attendre que le ciel soit ordonné convenablement afin d'accomplir leur nécromancie. (D'un ongle long et sale, il dessina les constellations sur le sol marbré.) La configuration de la lune était un mauvais présage pour le roi de Vendhya ; les étoiles traversent une période confuse, le Serpent se trouve dans la Maison de l'Éléphant. Durant une telle juxtaposition, les gardiens invisibles ont été tenus écartés de l'esprit de Bhunda Chand. Un sentier s'est ouvert jusqu'aux royaumes invisibles, et une fois qu'un point de contact a été établi, des forces très puissantes ont été lancées, empruntant ce sentier.

— Un point de contact ? demanda l'autre. Vous voulez parler de la mèche de cheveux de Bhunda Chand ?

— Oui. Tout ce qui est ôté du corps humain demeure cependant une partie de celui-ci, unie à lui par des liens intangibles. Les prêtres d'Azura ont un vague soupçon de cette vérité. Aussi toutes rognures d'ongles, cheveux, et autres produits similaires, appartenant aux membres de la famille royale, sont soigneusement brûlés, et leurs cendres dissimulées. Mais, répondant à l'instante prière de la princesse de Kosala, qui aima en vain Bhunda Chand, ce dernier lui donna en souvenir une mèche de ses longs cheveux noirs. Lorsque mes maîtres statuèrent sur son sort, la mèche, dans son écrin doré, incrusté de bijoux et placé sous l'oreiller de la princesse, lui fut volée pendant son sommeil, et remplacée par une autre, à ce point semblable à la première qu'elle ne s'aperçut jamais de la substitution. Puis la mèche authentique fit, au sein d'une caravane de chameaux, le très long voyage jusqu'à Peshkhauri, franchissant ensuite le défilé du Zhaibar, pour être remise entre les mains de ceux à qui elle était destinée.

— Une simple mèche de cheveux, murmura le noble.

— Par laquelle une âme est tirée hors de son corps et entraînée à travers les abîmes de l'espace infini, répliqua l'homme sur la natte.

Le noble l'étudia avec curiosité.

— Je n'arrive pas à savoir si vous êtes un homme ou un démon, Khemsa, dit-il finalement. Peu d'hommes sont ce qu'ils paraissent être. Moi-même, que les Kshatriyas connaissent comme Kerim Shah, prince d'Iranistan, je porte un masque, comme la plupart des hommes. Tous sont des traîtres d'une façon ou d'une autre, et la moitié d'entre eux ne savent pas qui ils servent. Du moins sur ce point, je n'ai aucun doute : je sers le roi Yezdigerd de Turan.

— Et moi, les Noirs Prophètes de Yimsha, dit Khemsa, et mes maîtres sont plus puissants que les vôtres, car ils ont accompli par leurs arts ce que Yezdigerd ne pourrait accomplir avec cent mille épées.

Dehors la lamentation de milliers de personnes plongées dans l'affliction montait en frémissant vers les étoiles qui décoraient la nuit étouffante de Vendhya, et les conques vociféraient comme des bœufs à l'agonie.

Dans les jardins du palais, les torches faisaient briller les casques polis, les épées courbes et les armures ciselées d'or. Nobles et guerriers d'Ayodhya s'étaient rassemblés dans le grand palais ou à proximité de celui-ci, et devant chaque grille et chaque porte aux larges voûtes cinquante archers montaient la garde, leur arc à la main. Mais la mort avançait d'un pas majestueux dans le palais royal et personne ne pouvait s'opposer à sa marche funeste.

Sur le divan, en dessous du plafond d'or, le roi poussa un cri, en proie à d'horribles tortures. De nouveau sa voix parvint, faible et lointaine, et de nouveau la Devi se pencha vers lui, frissonnant d'une

terreur plus noire encore que la peur de la mort.

— Yasmina ! (Encore ce cri lointain, effroyablement désespéré, provenant de royaumes incommensurables.) Viens à mon secours ! Je me trouve très loin de mon enveloppe terrestre ! Des magiciens ont attiré mon esprit dans des ténèbres parcourues par le vent. Ils veulent rompre le cordon argenté me reliant à mon corps qui se meurt. Ils m'environnent de tous côtés. Leurs mains ont des griffes et leurs yeux sont rouges comme des flammes brûlant dans les ténèbres. Aïe ! Sauve-moi, ma sœur ! Leurs doigts me brûlent comme du feu ! Ils veulent détruire mon corps et damner mon âme ! Quelle est cette chose qu'ils apportent devant moi ?... Aïe !

Terrifiée par ce cri désespéré, Yasmina se mit à hurler irrésistiblement et, dans son affliction extrême, s'effondra sur lui. Il fut agité par une terrible convulsion ; de l'écume coula entre ses lèvres déformées par un rictus et ses doigts qui se tordaient griffèrent les épaules de la jeune fille. Puis la pâleur vitreuse de ses yeux disparut, comme la fumée se dissipe au-dessus d'un feu, emportée par le vent, et il regarda sa sœur avec une lueur d'intelligence.

— Frère ! sanglota-t-elle. Frère...

— Vite ! haleta-t-il, et sa voix affaiblie n'était plus celle de la folie. Je sais maintenant qui m'a amené jusqu'au bûcher funèbre. J'ai fait un lointain voyage et j'ai compris. J'ai été envoûté par les magiciens des montagnes himéliennes. Ils ont fait sortir mon esprit de mon corps et l'ont attiré au loin, dans une chambre de pierre. Là ils s'efforcent de trancher le cordon argenté de vie et de placer mon esprit dans le corps d'une obscène créature de la nuit que leur sorcellerie a fait surgir de l'enfer. Ah ! je sens de nouveau leurs efforts sur moi ! Tes pleurs et l'étreinte de tes doigts m'avaient fait revenir ici, mais je m'en vais rapidement. Mon âme se cramponne à mon corps, mais elle faiblit. Vite... tue-moi, avant qu'ils n'arrivent à capturer mon âme pour l'éternité !

— Je ne peux pas ! gémit-elle en frappant ses seins nus.

— Vite, je te l'ordonne ! (Son souffle défaillant retrouva un instant l'accent impérieux d'autrefois.) Tu ne m'as jamais désobéi... obéis à mon dernier ordre ! Envoie mon âme pure vers Asena ! Hâte-toi, sinon tu vas me condamner à vivre éternellement sous les traits impurs d'un décharné de la nuit. Frappe, je te l'ordonne ! *Frappe !*

En proie à de terribles sanglots, Yasmina tira une dague ornée de bijoux de sa ceinture et la plongeait jusqu'à la garde dans la poitrine de son frère. Il se raidit, puis s'affaissa, une grimace sinistre déformant ses lèvres mortes. Yasmina se jeta sur le sol recouvert de joncs, les mains jointes. Dehors les gongs et les conques retentissaient et grondaient, tandis que les prêtres se mutilaient avec des couteaux de cuivre.

2.

Un barbare venu des collines

Chunder Shan, gouverneur de Peshkhauri, reposa sa plume d'or et relut avec soin ce qu'il venait d'écrire sur le parchemin qui portait son sceau officiel. S'il gouvernait Peshkhauri depuis si longtemps, c'était uniquement parce qu'il pesait chacun de ses mots, écrits ou verbaux. Le danger engendre la prudence, et seul un homme prudent pouvait vivre longtemps dans cette farouche contrée où les chaudes plaines de Vendhya rencontraient les rochers déchiquetés des montagnes himéliennes. Une heure à cheval vers l'est ou vers l'ouest, et l'on franchissait la frontière pour se retrouver dans les collines où les hommes n'observaient que la loi du couteau.

Le gouverneur était seul dans sa chambre, assis devant son bureau d'ébène marqueté aux ornements sculptés. Par la large fenêtre, qu'il avait ouverte à la recherche d'un peu de fraîcheur, il pouvait apercevoir un carré de nuit bleue himélienne, ponctué de grandes étoiles blanches. Un parapet contigu formait une ligne recouverte d'ombres, et, au-delà, créneaux et embrasures étaient à peine révélés par la faible lumière des astres. La forteresse du gouverneur était solide, située en dehors des murailles de la ville qu'elle protégeait. Le vent frais qui agitait les tapisseries sur les murs apportait les bruits assourdis des rues de Peshkhauri... des bribes de chansons plaintives, par intermittence, ou le son d'une cithare.

Le gouverneur lisait ce qu'il avait écrit, lentement, protégeant ses yeux de la lampe de bronze avec sa main ouverte, remuant les lèvres. Distrainment, comme il lisait, il entendit un martèlement de sabots à l'extérieur de la barbacane, le vif staccato du « qui-vive ? » des sentinelles. Il n'y fit pas attention, absorbé par la lecture de sa lettre. Elle était adressée au *wazam* de Vendhya, à la cour royale d'Ayodhya, et elle énonçait ceci, après les salutations d'usage :

Qu'il soit porté à la connaissance de Son Excellence que j'ai fidèlement suivi les instructions de Son Excellence. Les sept hommes des tribus sont bien gardés dans leur prison, et j'ai envoyé à plusieurs reprises un message vers les collines, demandant que leur chef vienne en personne négocier leur remise en liberté. Mais il ne s'est pas déplacé, faisant seulement savoir dans un message de réponse que, s'ils n'étaient pas libérés, il brûlerait Peshkhauri et recouvrirait sa selle de ma peau, que Son Excellence me

pardonne ce détail trivial. Cependant, il est parfaitement capable de mettre ces menaces à exécution, aussi ai-je fait tripler le nombre des gardes. L'homme n'est pas originaire du Ghulistan. Je ne peux prédire avec certitude ce qu'il va tenter de faire. Mais puisque c'est le désir de la Devi...

Il rejeta en arrière son fauteuil d'ivoire et, debout, face à la porte vouûtée, à la même seconde il s'empara rapidement de l'épée courbe qui était posée sur la table dans son fourreau décoré, puis retint son geste.

Une femme était entrée sans se faire annoncer, une femme dont le léger manteau ne dissimulait guère les riches vêtements qu'elle portait en dessous, pas plus d'ailleurs que la beauté de sa silhouette fine et élancée. Un voile diaphane porté sur une chevelure abondante retenue par un triple lacet d'or et ornée d'un croissant d'or tombait jusqu'en dessous de ses seins. Ses yeux noirs fixèrent le gouverneur ahuri à travers le voile, puis, d'un geste impérieux de sa blanche main, elle découvrit son visage.

— Devi !

Le gouverneur tomba à genoux devant elle, sa surprise et sa confusion gâtant quelque peu la majesté de sa révérence. D'un geste elle lui fit signe de se relever, et il s'empressa de la conduire vers le fauteuil d'ivoire, restant tout le temps courbé en deux. Mais ses premiers mots furent des paroles de reproche.

— Votre Majesté ! Vous avez été très imprudente ! La frontière n'est pas sûre. Les raids depuis les collines sont continuels. Vous êtes venue avec une forte escorte ?

— Une suite imposante m'a accompagnée jusqu'à Peshkhauri, répondit-elle. J'ai logé mes gens là-bas et suis venue jusqu'au fort avec ma suivante, Gitara.

Chunder Shan gémit d'horreur.

— Devi ! Vous ne vous rendez pas compte du danger. À une heure à cheval d'ici, les collines fourmillent de barbares qui font profession de meurtre et de rapine. Des femmes ont été enlevées et des hommes poignardés entre le fort et la ville. Peshkhauri ne ressemble pas à vos provinces méridionales...

— Mais je suis là, saine et sauve, l'interrompit-elle avec une légère impatience. J'ai montré mon anneau portant le sceau royal à la sentinelle de la grande porte, et à celle qui garde la porte de votre chambre, et ils m'ont laissée entrer, sans m'annoncer, ne me connaissant pas, dans l'idée sans doute que j'étais un courrier secret venant d'Ayodhya. À présent, ne perdons pas de temps. Avez-vous reçu un message du chef des barbares ?

— Aucun, sauf des menaces et des malédictions, Devi. Il est prudent et il se méfie. Il pense que c'est un piège, et on ne peut pas le

lui reprocher. Les Kshatriyas n'ont pas toujours tenu les promesses qu'ils avaient faites aux gens des collines.

— Il faut qu'il accepte ! lança Yasmina, les jointures de ses mains serrées devenant blanches.

— J'avoue ne pas comprendre. (Le gouverneur secoua la tête.) Lorsque j'ai eu la chance de faire prisonniers ces sept hommes des collines, j'ai signalé leur capture au *wazam*, comme il est d'usage, et alors, avant que j'aie pu les pendre, est survenu l'ordre de les garder en prison et d'entrer en rapport avec leur chef. Ce que je fis, mais l'homme se tient à distance, comme je viens de vous le dire. Ces hommes font partie de la tribu des Afghulis, mais lui est un étranger venu de l'ouest. Son nom est Conan. J'ai menacé de les pendre demain matin à l'aube, s'il ne venait pas.

— Parfait ! s'écria la Devi. Vous avez bien agi. Et je vais vous dire pourquoi j'ai donné ces ordres. Mon frère... (Sa voix chancela sous le coup de l'émotion, et le gouverneur baissa la tête, effectuant le mouvement d'usage qui exprimait le respect envers un souverain défunt.) C'est la magie qui a tué le roi de Vendhya, dit-elle enfin. J'ai consacré ma vie à l'extermination de ses assassins. Juste avant de mourir, il m'a donné un indice et je l'ai suivi. J'ai lu le Livre de Skelos et ai parlé à des ermites sans nom qui vivent dans des cavernes en dessous de Jhelai. J'ai appris comment, et par qui, il a été assassiné. Ses ennemis étaient les Noirs Prophètes du mont Yimsha.

— Asura ! murmura Chunder Shan en pâlisant.

Les yeux de la Devi le transpercèrent.

— Avez-vous peur d'eux ?

— Qui ne les craindrait, Votre Majesté ? répondit-il. Ce sont de noirs démons, qui hantent les collines désertiques au-delà du Zhaihar. Mais les sages disent qu'ils se mêlent rarement des affaires des hommes.

— Pour quelle raison ont-ils tué mon frère, je ne le sais pas, répondit-elle. Mais j'ai juré sur l'autel d'Asura de les exterminer ! Et j'ai besoin de l'aide d'un homme, une fois la frontière franchie. Une armée kshatriya, sans aide, n'atteindrait jamais Yimsha.

— Oui, murmura Chunder Shan. Vous dites vrai, en effet. Il faudrait se battre à chaque instant durant ce voyage avec les hommes velus des collines qui lanceraient des rochers de chaque hauteur, et qui avec leurs longs couteaux se jetteraient sur nous dans chaque vallée. À la force de l'épée, les Turaniens se sont autrefois ouvert un chemin à travers les collines himéliennes. Mais combien d'entre eux sont revenus à Khurusun ? Ils sont peu nombreux ceux qui, ayant échappé aux épées des Kshatriyas, ont vu de nouveau Secunderam après que le roi, votre frère, eut vaincu leur armée au bord de la rivière Jhumda.

— C'est pourquoi je dois avoir avec moi des hommes, une fois passé la frontière, dit-elle, des hommes qui connaissent la route jusqu'à la montagne Yimsha...

— Mais les tribus craignent les Noirs Prophètes et évitent la montagne impie, intervint le gouverneur.

— Leur chef Conan les craint-il ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! quant à cela, murmura le gouverneur, je me demande s'il existe quelque chose dont ce démon puisse avoir peur.

— C'est ce que j'avais entendu dire. Aussi est-il l'homme avec qui je dois traiter. Il désire que l'on remette en liberté ses sept hommes. Très bien. Leur rançon sera les têtes des Noirs Prophètes !

Sa voix devint rauque de haine comme elle prononçait ces derniers mots, les mains posées sur ses hanches. Ainsi campée, elle était l'image même de la passion : la tête rejetée en arrière et ses seins se soulevant.

De nouveau le gouverneur tomba à genoux, car une partie de sa sagesse consistait à savoir qu'une femme dans une telle tempête émotionnelle est aussi dangereuse qu'un cobra aveugle pour quiconque se trouve à ses côtés.

— Il sera fait selon votre désir, Votre Majesté. (Puis, comme elle présentait une apparence plus calme, il se releva et osa glisser quelques paroles d'avertissement :) Je ne peux prédire quelle va être la réaction de leur chef Conan. Les hommes des tribus sont en constant soulèvement, et j'ai des raisons de croire que des émissaires turaniens les encouragent à faire des incursions sur nos terres. Comme Votre Majesté le sait, les Turaniens se sont établis à Secunderam et dans d'autres villes au nord, bien que les tribus des collines demeurent insoumises. Depuis longtemps, le roi Yezdigerd lorgne vers le sud, avec un regard avide, et peut-être cherche-t-il en ce moment à obtenir par la trahison ce qu'il n'a pu obtenir par la force des armes. Je m'étais dit que Conan était peut-être l'un de ses espions.

— Nous verrons cela, répondit-elle. S'il tient à ses hommes, il sera aux portes de la forteresse à l'aube pour parlementer. Je vais passer la nuit ici. Je suis venue à Peshkhauri sans me faire reconnaître et j'ai laissé ma suite dans une auberge, et non au palais. À part mes gens, vous êtes le seul à connaître ma présence en ces lieux.

— Je vais vous accompagner jusqu'à vos appartements, Votre Majesté, dit le gouverneur.

Comme ils franchissaient le seuil, il fit signe au soldat qui était de garde devant la porte. L'homme vint se mettre derrière eux, les saluant de sa lance.

La suivante, voilée comme sa maîtresse, attendait devant la porte. Le groupe parcourut un long et sinueux couloir, éclairé par des torches fumantes, et arriva devant les appartements réservés aux personnages

importants en visite, généraux et vice-rois, le plus souvent. Aucun membre de la famille royale n'avait jamais honoré la forteresse de sa présence jusqu'ici. Chunder Shan pensa avec ennui que les appartements n'étaient pas dignes d'une personne aussi importante que la Devi et, bien que celle-ci s'efforçât de le mettre à l'aise, il fut soulagé lorsqu'elle le renvoya et il sortit, courbé en deux. Tous les domestiques du fort avaient été appelés pour se mettre au service de son invitée royale – bien qu'il n'ait pas divulgué son identité – et il plaça de garde une escouade de lanciers devant ses portes, parmi lesquels se trouvait le guerrier qui avait été de faction devant sa propre chambre. Et il était tellement préoccupé qu'il en oublia de remplacer cet homme.

Le gouverneur l'avait quittée depuis peu lorsque Yasmina se souvint brusquement qu'elle voulait discuter d'autre chose avec lui, mais qu'elle n'y avait plus pensé jusqu'à cet instant. Il s'agissait des actions passées d'un certain Kerim Shah, un noble venu d'Iranistan, qui était resté un certain temps à Peshkhauri, avant de venir à la cour d'Ayodhya. Des doutes avaient surgi dans son esprit au sujet de cet homme lorsqu'elle l'avait aperçu à Peshkhauri cette nuit même. Elle se demandait s'il l'avait suivie depuis Ayodhya. Etant, de fait, une Devi exceptionnelle, elle ne fit pas rappeler le gouverneur, mais elle sortit en courant dans le couloir et se hâta vers sa chambre.

Chunder Shan, de retour dans sa chambre, referma la porte et se dirigea vers sa table. Là, il prit la lettre qu'il avait écrite et la déchira en petits morceaux. À peine finissait-il cette besogne qu'il entendit quelque chose tomber doucement sur le parapet contigu à la fenêtre. Il leva les yeux et aperçut une forme qui se détachait subrepticement sur la clarté des étoiles, puis un homme sauta avec agilité dans la pièce. La lumière fit briller la longue lame d'acier qu'il tenait dans sa main.

— Chut ! le prévint-il. Ne faites pas de bruit, sinon je vous envoie retrouver votre Maître en Enfer !

Le gouverneur arrêta son geste en direction de son épée posée sur la table. Il était à portée de l'arme Zhaibar longue de presque un mètre, qui étincelait dans le poing de l'intrus, et il connaissait l'extrême rapidité d'un homme des collines.

L'intrus était de haute taille, fort mais souple en même temps. Il était habillé comme un homme des collines, mais ses traits farouches et ses yeux bleus flamboyants indiquaient une autre origine. Chunder Shan n'avait jamais vu quelqu'un qui lui ressemblât. Ce n'était pas un Oriental, mais un barbare venu de l'ouest. Pourtant son apparence était aussi indomptée et sauvage que n'importe lequel des hommes velus des tribus qui infestaient les collines du Ghulistan.

— Vous venez la nuit comme un voleur, commenta le gouverneur, retrouvant un peu de son calme, bien qu'il se souvînt qu'il n'y avait

aucun garde à portée de voix.

Toutefois, l'homme des collines ne pouvait pas connaître ce détail.

— J'ai escaladé l'un des bastions, gronda l'intrus. Un garde a passé sa tête par-dessus le rempart, juste le temps pour moi de le frapper avec le pommeau de mon épée.

— Etes-vous Conan ?

— Qui d'autre ? Vous avez envoyé un message dans les collines, disant que vous souhaitiez que je vienne parlementer avec vous. Eh bien ! par Crom ! je suis venu ! Ecartez-vous de cette table, sinon je vous éventre.

— Je voulais seulement m'asseoir, répondit le gouverneur, se laissant tomber prudemment dans le fauteuil d'ivoire qu'il éloigna de la table.

Conan se déplaçait sans arrêt devant lui, jetant des regards méfiants vers la porte, tapotant la lame affilée de son épée de trois pieds. Il ne marchait pas comme un Afghuli, et il était grossièrement direct là où l'Oriental est subtil.

— Vous retenez prisonniers sept de mes hommes, dit-il brusquement. Vous avez refusé la rançon que je vous ai offerte. Que voulez-vous donc ?

— Il faut que nous discussions des conditions, répondit Chunder Shan avec circonspection.

— Des conditions ? (Il y eut un accent de dangereuse colère dans sa voix.) Que voulez-vous dire ? Ne vous ai-je pas offert de l'or ?

Chunder Shan se mit à rire.

— De l'or ? Il y a plus d'or à Peshkhauri que vous n'en avez jamais vu de toute votre vie.

— Vous êtes un menteur, rétorqua Conan. J'ai vu le *suk* des orfèvres de Khurusun.

— Alors, plus que n'en a jamais vu un Afghuli, corrigea Chunder Shan. Et ce n'est qu'une infime partie de tous les trésors de Vendhya. Pourquoi voudrions-nous de l'or ? Il serait plus avantageux pour nous de pendre ces sept voleurs.

Conan lâcha un juron retentissant et la longue lame frémit dans sa main dont les muscles se tendaient et saillaient sur son bras bruni.

— Je vais te fendre la tête comme un melon mûr !

Une féroce flamme bleue s'alluma dans les yeux de l'homme des collines, mais Chunder Shan haussa les épaules, gardant cependant un œil sur l'épée affilée.

— Vous pouvez facilement me tuer et probablement réussir à vous enfuir ensuite, en franchissant la muraille. Mais cela ne sauverait pas la vie à vos sept hommes. Mes gens les pendraient sans aucun doute. Et ces hommes sont des chefs parmi les Afghulis.

— Je sais cela, grogna Conan. La tribu hurle comme des loups sur

mes talons parce que je n'ai pas obtenu leur libération. Dites-moi clairement ce que vous désirez, parce que, par Crom ! s'il n'y a pas d'autre moyen, je lèverai une horde et la mènerai jusqu'aux portes même de Peshkhauri !

Regardant l'homme qui se tenait ainsi, son épée à la main et les yeux brillants, Chunder Shan ne douta pas qu'il en fût capable. Non qu'aucune horde des collines puisse jamais prendre d'assaut Peshkhauri, mais il ne souhaitait pas voir sa province totalement dévastée.

— Il s'agit d'une mission que vous devez accomplir, dit-il, choisissant ses mots avec autant de précaution que s'ils avaient été des rasoirs. C'est...

Conan s'était rejeté en arrière, pivotant sur lui-même pour faire face à la porte et montrant les dents. Ses oreilles de barbare avaient surpris le pas rapide de légères sandales de l'autre côté de la porte. L'instant suivant, la porte s'ouvrit et une forme svelte en robe de soie entra rapidement et referma la porte, puis s'arrêta net en apercevant l'homme des collines.

Chunder Shan se redressa, son cœur battant soudain à se rompre.

— Devi ! s'écria-t-il involontairement, perdant momentanément la tête dans sa frayeur.

— *Devi !*

Ce fut comme un écho explosif sortant des lèvres de l'homme des collines. Chunder Shan vit une lueur de compréhension s'allumer dans les farouches yeux bleus.

Le gouverneur poussa un cri désespéré et s'élança vers son épée, mais l'homme des collines se déplaça à la vitesse dévastatrice d'un ouragan. Il bondit, renversa le gouverneur en lui assenant un coup furieux avec la garde de son épée, saisit la Devi frappée de surprise d'un seul de ses bras musclés et s'élança vers la fenêtre. Chunder Shan, dans un effort éperdu pour se relever, vit l'homme rester un instant en équilibre sur l'appui de la fenêtre, en un flottement de vêtements de soie et de membres blancs – sa royale captive –, et il entendit son grognement féroce et triomphant : « *Maintenant* ose faire pendre mes hommes ! », puis Conan bondit vers le parapet et disparut. Un hurlement sauvage parvint aux oreilles du gouverneur.

— Gardes ! Gardes ! hurla le gouverneur en se relevant avec difficulté et en courant vers la porte, titubant comme un homme ivre.

Il l'ouvrit violemment. Ses cris se répétèrent en écho dans les couloirs et des soldats arrivèrent en courant, stupéfaits de voir le gouverneur qui tenait sa tête blessée, ruisselante de sang.

— Faites sortir les lanciers ! rugit-il. Un enlèvement vient d'avoir lieu !

Même dans sa fureur, il gardait suffisamment de sang-froid pour ne

pas dire toute la vérité. Il s'arrêta soudain en entendant dehors un brusque galop, suivi d'un cri éperdu et d'un hurlement de joie barbare.

Précédant ses gardes déconcertés, le gouverneur courut vers l'escalier. Dans la cour principale du fort, un détachement de lanciers, leurs coursiers sellés, était toujours prêt à sortir. Chunder Shan prit la tête de son escadron et s'élança après le fugitif, bien que les vertiges causés par sa blessure le forcent à se retenir des deux mains à sa selle. Il ne révéla pas l'identité de la victime et dit simplement que la femme noble qui portait la bague au sceau royal avait été enlevée par le chef des Afghulis. Le ravisseur était hors de vue, mais ils connaissaient la route qu'il devait nécessairement emprunter... la route qui conduisait tout droit vers l'entrée de la passe de Zhaibar. Il n'y avait pas de lune. Des cabanes de paysans étaient visibles à la lumière des étoiles. Derrière eux, s'éloignèrent les sombres remparts de la forteresse et les tours de Peshkhauri. Devant eux apparurent les noires murailles des montagnes himéliennes.

3.

Khemsas emploie la magie

Dans la confusion qui régnait à l'intérieur de la forteresse pendant que les lanciers s'élançaient vers la campagne, personne ne remarqua que la jeune femme qui avait accompagné la Devi se glissait hors du fort par la grande porte voûtée et disparaissait dans les ténèbres. Elle se dirigea aussitôt vers la ville, retroussant sa robe pour mieux courir. Elle n'emprunta pas la route principale, mais coupa directement à travers champs et talus, évitant les barrières et franchissant les fossés d'irrigation avec autant d'assurance qu'en plein jour, et aussi facilement que si elle avait été un coureur entraîné. Le galop des chevaux de la garde avait disparu au loin sur la route qui menait aux collines avant qu'elle n'atteigne les murs de la ville. Elle n'alla pas vers la grande porte voûtée sous laquelle des sentinelles, appuyées sur leurs lances, essayaient de voir dans l'obscurité et discutaient de l'activité inaccoutumée qui régnait dans la forteresse. Elle longea la muraille, jusqu'à un endroit où la flèche d'une tour apparaissait au-dessus du rempart crénelé. Elle mit alors ses mains en porte-voix et lança un appel étrange qui se répercuta bizarrement.

Presque aussitôt une tête apparut dans une embrasure et une corde fut lancée par-dessus le mur. Elle la saisit, plaça un pied dans la boucle qui se trouvait à l'extrémité et agita le bras. Alors, rapidement et doucement, elle fut hissée jusqu'au sommet de la courtine. Un instant plus tard, elle escaladait les merlons et se trouva sur le toit plat d'une maison bâtie contre le rempart. Une trappe était ouverte et un homme vêtu d'une robe en poil de chameau enroulait la corde en silence, ne montrant apparemment aucune fatigue d'avoir halé une femme le long d'une muraille de douze mètres de haut.

— Où est Kerim Shah ? dit-elle, essoufflée après sa longue course.

— Il dort dans la maison en dessous. Tu as des nouvelles ?

— Conan a enlevé la Devi dans la forteresse et l'a emmenée vers les collines !

Elle lâcha ces nouvelles précipitamment, les mots tombant les uns après les autres.

Khemsas ne manifesta aucune émotion, se contentant de hocher sa tête coiffée d'un turban.

— Kerim Shah sera content d'apprendre cela, dit-il.

— Attends !

La jeune fille passa ses bras agiles autour de son cou.

Elle respirait avec difficulté, mais ce n'était pas seulement l'effet de la fatigue. Ses yeux brillèrent comme de sombres bijoux à la lumière des étoiles. Son visage agité était proche de celui de Khemsa, mais bien que celui-ci acceptât son étreinte, il n'y répondit pas.

— Ne le dis pas à l'Hyrkanien ! dit-elle en haletant. Utilisons ce renseignement nous-mêmes ! Le gouverneur est parti dans les collines avec ses cavaliers, mais il pourrait tout aussi bien poursuivre un revenant. Il n'a dit à personne que c'était la Devi qui avait été enlevée. Nous sommes les seuls à le savoir dans Peshkhauri ou au fort.

— Mais à quoi cela nous servirait-il ? la réprimanda l'homme. Mes maîtres m'ont envoyé auprès de Kerim Shah pour que je l'aide en toute occasion...

— Aide-toi toi-même ! s'écria-t-elle, furieuse. Délivre-toi de ta servitude !

— Tu veux dire... désobéir à mes maîtres ? s'exclama-t-il, et elle sentit son corps se glacer entre ses bras.

— Oui. (Elle le secoua dans la violence de son émotion.) Toi aussi tu es un magicien ! Pourquoi devrais-tu être toujours un esclave qui n'utilise ses pouvoirs que pour élever les autres ? Utilise ton art à ton profit !

— C'est interdit ! (Il trembla comme sous l'effet de la fièvre.) Je ne fais pas partie du Cercle Noir. Ce n'est que sur l'ordre des maîtres que j'ose me servir des connaissances qu'ils m'ont enseignées.

— Mais tu *peux* les utiliser ! soutint-elle sur un ton passionné. Fais ce que je te demande ! Bien sûr, Conan a enlevé la Devi afin d'avoir un otage à échanger contre les sept hommes qui sont retenus captifs dans la prison du gouverneur. Tue-les, ainsi Chunder Shan ne pourra plus racheter la Devi en les libérant. Ensuite, nous nous rendrons dans les montagnes et nous l'enlèverons aux Afghulis. Leurs épées ne peuvent lutter contre ta sorcellerie. Le trésor des rois de Vendhya sera la rançon que nous demanderons... et ensuite, lorsque nous l'aurons en notre possession, nous pourrons les tromper, et nous la vendrons au roi de Turan. Nous serons plus riches que tout ce que nos rêves les plus fous avaient imaginé. Avec ces richesses nous pourrons nous acheter des soldats. Nous prendrons Khorbul, chasserons les Turaniens des collines, et nous ferons marcher nos armées vers le sud. Nous deviendrons le roi et la reine d'un empire !

Khemsa haletait lui aussi, tremblant comme une feuille sous ses doigts. Son visage était gris sous la clarté des étoiles, couvert de sueur.

— Je t'aime ! s'écria-t-elle furieusement en tordant son corps contre le sien et en l'étranglant presque dans sa fougueuse étreinte. Je ferai de toi un roi ! Par amour pour toi, j'ai trahi ma maîtresse ; par amour pour moi, trahis tes maîtres ! Pourquoi avoir peur des Noirs

Prophètes ! Par ton amour pour moi tu as déjà violé l'une de leurs lois ! Viole les autres ! Tu es aussi fort qu'eux !

Un homme de glace n'aurait pu résister à l'ardeur brûlante de cette passion et de cette fougue. Poussant un cri inarticulé, il la pressa contre lui, la renversa en arrière et couvrit de baisers ardents ses yeux, son visage, ses lèvres.

— Je le ferai ! (Sa voix était épaisse de toutes ces émotions. Il tituba comme un homme ivre.) Les arts qu'ils m'ont enseignés travailleront à mon profit, et non à celui de mes maîtres. Nous serons les maîtres du monde... du monde...

— Viens alors ! (Se dégageant avec agilité de son étreinte, elle le prit par la main et l'emmena vers la trappe.) D'abord nous devons faire en sorte que le gouverneur ne puisse pas échanger les sept Afghulis contre la Devi.

Il avança comme un homme pris d'éblouissement, jusqu'à ce qu'ils aient descendu une échelle et qu'elle se soit arrêtée dans la chambre du dessous. Kerim Shah reposait sur un divan, immobile, un bras replié sur son visage comme pour protéger ses yeux fermés de la douce lumière d'une lampe de bronze. Elle tira Khemsa par le bras et mima un geste rapide en travers de sa propre gorge. Khemsa leva la main ; puis son visage changea d'expression et il abaissa son bras.

— J'ai partagé le sel avec lui, murmura-t-il. De plus, il ne sera pas un obstacle pour nous.

Il conduisit la jeune fille vers une porte qui donnait sur un escalier en colimaçon. Une fois que le bruit léger de leurs pas se fut éloigné, l'homme sur le divan se redressa. Kerim Shah essuya la sueur qui couvrait son visage. Un coup de couteau ne l'effrayait pas, mais il craignait Khemsa autant qu'un homme craint un serpent venimeux.

— Ceux qui complotent sur les toits devraient veiller à parler moins fort, murmura-t-il. Mais puisque Khemsa s'est retourné contre ses maîtres et qu'il était mon seul lien avec eux, je ne peux plus compter sur leur aide à présent. À partir de maintenant, je joue le jeu à ma manière.

Se levant, il alla rapidement à une table, tira une plume et un parchemin de sa ceinture et griffonna ces quelques lignes :

À Khosru Khan, gouverneur de Secunderam : le Cimmérien Conan a enlevé la Devi Yasmina et l'a emmenée vers les villages Afghulis. Voici l'occasion de tenir la Devi entre nos mains, ainsi que le roi le désirait depuis si longtemps. Envoyez 3000 cavaliers aussitôt. Je les retrouverai dans la vallée de Gurashah avec des guides indigènes.

Et il signa d'un nom qui ne ressemblait aucunement à celui de Kerim Shah.

Alors il tira d'une cage en or un pigeon voyageur, attacha à sa patte le parchemin enroulé dans un petit cylindre et l'assujettit avec un fil d'or. Puis il alla rapidement vers une fenêtre et lâcha l'oiseau dans la nuit. Celui-ci battit des ailes, hésita puis disparut comme une ombre furtive. Prenant son casque, son épée et son manteau, Kerim Shah sortit à pas rapides de la chambre, et descendit l'escalier en colimaçon.

La prison de Peshkhauri était séparée du reste de la ville par un mur imposant qui ne comportait qu'une seule porte voûtée, défendue par des montants de fer. Au-dessus de la voûte brûlait un fanal rouge sombre, et près de la porte se tenait un guerrier armé d'une lance et d'un bouclier.

Appuyé sur sa lance et bâillant de temps à autre, il se redressa soudain. Il ne pensait pas s'être assoupi, pourtant un homme se tenait devant lui, un homme qu'il n'avait pas entendu venir. Celui-ci portait une robe en poil de chameau et un turban vert. À la lueur vacillante du fanal, ses traits étaient plongés dans l'ombre, mais une paire d'yeux lumineux brillaient d'une manière surprenante dans la pénombre.

— Qui va là ? demanda le guerrier en pointant sa lance. Qui êtes-vous ?

L'étranger ne parut pas inquiet, bien que la pointe de la lance touchât sa poitrine. Ses yeux fixèrent le soldat avec une étrange intensité.

— Quel est ton devoir ? demanda-t-il bizarrement.

— Garder cette porte !

Le soldat répondit d'une façon précipitée et mécanique ; il se tenait aussi raide qu'une statue et ses yeux devinrent lentement vitreux.

— Tu mens ! Ton devoir est de m'obéir ! Tu m'as regardé dans les yeux et ton esprit ne t'appartient plus désormais. Ouvre cette porte !

Avec raideur, ses traits aussi rigides que ceux d'une statuette, le garde se retourna, tira une grande clé de sa ceinture, la tourna dans la serrure massive et ouvrit la porte. Puis il se remit au garde-à-vous, son regard fixe et aveugle dirigé droit devant lui.

Une femme sortit de l'ombre et posa une main impatiente sur le bras de l'hypnotiseur.

— Ordonne-lui d'aller nous chercher des chevaux, Khemsa, chuchota-t-elle.

— Pas besoin de chevaux, répondit le Rakhsha. (Elevant légèrement la voix, il dit au garde :) Je n'ai plus besoin de toi. Tue-toi !

Comme un homme en transes, le soldat appuya sa lance contre le soubassement du mur, plaçant la pointe effilée contre son corps, juste au-dessous des côtes. Puis lentement, d'une façon absurde, il pesa de

tout son poids sur la lance qui transperça son corps et ressortit entre ses épaules. Glissant le long du manche, il s'effondra et resta immobile sur le sol, la lance sortant de son corps de toute sa longueur, comme une horrible tige poussée sur son dos.

La fille garda les yeux baissés sur lui dans une fascination morbide jusqu'à ce que Khemsa la prenne par le bras et lui fasse franchir la porte. Des torches éclairaient un espace étroit entre le mur extérieur et un mur intérieur plus petit, dans lequel à intervalles réguliers s'ouvraient des portes voûtées. Un soldat arpentait la cour ; lorsque la porte s'ouvrit, il approcha d'un pas nonchalant, se sentant tellement en sécurité dans cette prison imposante qu'il ne se méfia pas, jusqu'à ce que Khemsa et la fille franchissent la porte. Mais il était trop tard. Le Rakhsha ne perdit pas son temps à l'hypnotiser, bien que la fille apprêtiât fort ses arts magiques. Le garde abaissa sa lance d'une manière menaçante et ouvrit la bouche pour lancer un cri d'alarme destiné à faire surgir en courant les lanciers des salles de garde qui se trouvaient aux deux bouts du couloir. Khemsa écarta la lance d'un coup sec de la main gauche, comme un homme repousserait un fétu de paille, et sa main droite se lança en avant pour revenir aussitôt, semblant caresser doucement le cou du garde au passage. Celui-ci s'effondra face contre terre, sans un cri, sa tête pendant mollement sur son cou brisé.

Khemsa ne le regarda même pas et, allant directement vers l'une des portes voûtées, plaça la paume de sa main ouverte contre le puissant cadenas de bronze. Avec un frémissement déchirant le portail céda et s'ouvrit vers l'intérieur. Comme la fille franchissait le seuil après lui, elle vit que l'épais bois de teck pendait, complètement fendu, les verrous de bronze pliés et arrachés de leurs douilles et les grandes charnières de la porte brisées et disjointes. Un bétail de 500 kilos porté par quarante hommes n'aurait pu mieux faire voler cet obstacle en éclats. La liberté rendait ivre Khemsa et la mise en pratique de sa puissance le rendait plus orgueilleux encore, décuplant ses forces, comme un jeune géant exerce ses muscles avec une force inutile, exalté par son orgueil.

La porte brisée menait à une petite cour intérieure éclairée par un fanal. En face de la porte, il y avait une large grille de fer. Agrippant l'un des barreaux, une main velue était visible, et dans les ténèbres qui régnaient au-delà brillaient des yeux.

Khemsa resta immobile pendant un instant, regardant fixement les ténèbres d'où ces yeux brillants répondaient à son regard avec une intensité brûlante. Puis sa main se glissa sous sa tunique et en ressortit. Ses doigts s'ouvrirent : un léger miroitement de poussière étincelante tomba sur les dalles. Aussitôt une vive lueur verte éclaira la cour. Cette brève lumière montra en détail les silhouettes de sept

hommes qui se tenaient debout, immobiles derrière les barreaux ; sept hommes grands et chevelus, portant les vêtements en lambeaux des hommes des collines. Ils ne prononcèrent pas un seul mot, mais dans leurs yeux brilla la peur de la mort et leurs doigts velus agrippèrent les barreaux.

La flamme mourut, mais l'éclat demeura, devenant une boule frémissante d'un vert scintillant animé de pulsations, luisant sur les dalles aux pieds de Khemsa. Les yeux dilatés des hommes des tribus restèrent fixés sur la boule. Celle-ci flotta, s'allongea, et se transforma en une fumée verte lumineuse, dont les spirales s'élevèrent du sol. Elle se tordit et s'agita comme un grand serpent sombre, puis s'élargit et se souleva en volutes et replis resplendissants. Elle devint un nuage qui avançait silencieusement au-dessus des dalles... droit vers la grille. Les hommes le regardèrent approcher avec des yeux dilatés ; les barreaux tremblèrent sous l'étreinte éperdue de leurs doigts. Des lèvres cernées de barbes s'ouvrirent, mais aucun son n'en sortit. Le nuage vert traversa les barreaux et les recouvrit. Semblable à un brouillard, il suinta à travers la grille et enveloppa les hommes, les rendant invisibles. Des volutes qui recouvraient les hommes parvint un cri étranglé, comme celui d'un homme plongé subitement sous l'eau. Ce fut tout.

Khemsa toucha le bras de la jeune fille qui restait là, la bouche ouverte et les yeux ébahis. Machinalement elle le suivit, jetant un regard par-dessus son épaule. Déjà la brume se dissipait. Près des barreaux, elle aperçut deux pieds chaussés de sandales, les doigts de pieds dressés verticalement... et les contours indistincts de sept silhouettes immobiles, effondrées à terre.

— À présent, était en train de dire Khemsa, grâce à un coursier plus rapide que le plus rapide des chevaux jamais élevé dans une écurie humaine, nous serons en Afghulistan avant l'aube.

4.

Une rencontre dans la passe

Yasmina Devi n'arrivait pas à se souvenir clairement des détails de son enlèvement. L'événement inattendu et la violence du fait l'avaient abasourdie. Elle se souvenait seulement d'un tourbillon confus – l'étreinte terrifiante d'une main puissante, les yeux flamboyants de son ravisseur, et son souffle ardent, brûlant sa peau. Le saut par la fenêtre sur le parapet, la course insensée sur les remparts crénelés et les toits, alors qu'elle était glacée par la peur de tomber, la descente vertigineuse le long d'une corde attachée à un merlon – il toucha le sol presque en courant, tenant sa captive en travers de son épaule musclée. Tous ces détails se mélangeaient confusément dans l'esprit de la Devi. Elle gardait un souvenir plus vivace de son ravisseur courant parmi les arbres plongés dans l'ombre, la portant comme un jeune enfant, et sautant sur la selle d'un fougueux étalon bhalkhan qui s'était cabré en renâclant. Puis elle avait eu l'impression de s'envoler, les sabots de l'étalon au galop lançant des étincelles de feu sur les silex de la route, alors que, rapidement, il franchissait les obstacles.

Comme la jeune fille reprenait ses esprits, les premiers sentiments qu'elle éprouva furent la rage et une honte violentes. Elle était consternée. Les souverains des royaumes dorés au sud des montagnes himéliennes étaient pratiquement considérés comme des dieux, et elle était la Devi de Vendhya ! La peur fit place à une colère royale. Elle se mit à pousser des cris furieux et commença à se débattre. Elle, Yasmina, emmenée sur l'arçon de selle d'un chef des collines, comme une vulgaire fille enlevée sur la place du marché ! En réponse à ses efforts, il ne fit que durcir légèrement son étreinte, et pour la première fois de sa vie, elle fit l'expérience de la contrainte d'une force physique supérieure. Les bras s'abattirent comme du fer sur ses membres délicats. Il abaissa les yeux vers elle et eut un large sourire. Ses dents blanches brillèrent sous la clarté des étoiles. Les rênes reposaient librement sur la crinière flottante de l'étalon, et chaque nerf, chaque muscle du grand animal se tendait sous l'effort, comme il galopait, martelant violemment la piste semée d'embûches. Mais Conan restait en selle avec aisance, presque indifférent, chevauchant tel un centaure.

— Vous n'êtes qu'un chien élevé dans les collines ! s'exclama-t-elle, tremblant sous l'effet de la honte et de la colère de comprendre qu'elle

était sans défense. Vous osez... vous osez ! Vous paierez cela de votre vie ! Où m'emmenez-vous ?

— Vers les villages d'Afghulistan, répondit-il, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Derrière eux, au-delà des talus qu'ils avaient franchis, des torches s'agitaient sur les remparts de la forteresse ; il aperçut une lumière vacillante ; cela voulait dire que la grande porte avait été ouverte. Il éclata de rire, ce fut un grondement venant du fond de la gorge aussi formidable que le vent des collines.

— Le gouverneur a envoyé ses lanciers à notre poursuite ! dit-il en riant. Par Crom ! nous allons leur offrir une joyeuse chasse ! Qu'en pensez-vous, Devi... Accepteront-ils d'échanger sept vies humaines contre une princesse kshatriya ?

— Ils enverront une armée pour vous prendre, vous et votre engeance de démons, lui promit-elle avec conviction.

Il éclata d'un rire énorme et l'entoura plus confortablement de ses bras. Mais elle ressentit cela comme un nouvel affront, et elle recommença à se débattre vainement, jusqu'au moment où elle vit que ses efforts ne faisaient que l'amuser. De plus, ses fins vêtements de soie, qui flottaient dans le vent, se trouvaient dans un désordre scandaleux à la suite des mouvements qu'elle avait faits pour se libérer. Elle décida alors qu'une soumission pleine de mépris serait une attitude plus digne de sa part, et prenant un air guindé, elle cessa de se débattre.

Elle sentit même que sa colère cédait la place à la crainte comme ils pénétraient à l'intérieur de la passe, qui s'ouvrait tel un puits de mine sombre entre les parois rocheuses, plus sombres encore, qui se dressaient comme des remparts colossaux pour leur barrer la route. C'était comme si un gigantesque couteau avait coupé en deux les pans de roche solide du Zhaibar. De chaque côté, s'élevaient des pentes abruptes sur des kilomètres, et l'entrée de la passe était aussi noire que la haine. Le regard de Conan ne pouvait percer les ténèbres, mais il connaissait la route, même de nuit. Et, sachant que des hommes armés le poursuivaient sous la clarté des étoiles, il ne ralentit pas l'allure de son cheval. Le grand animal ne montrait toujours aucune trace de fatigue. Il filait sur la route qui suivait le lit de la vallée, franchit un obstacle, vola le long d'une crête rocheuse où, de chaque côté, de perfides aspérités attendaient le cavalier imprudent, et arriva sur une piste qui longeait le versant gauche de la muraille rocheuse.

Même Conan ne pouvait prévoir dans cette obscurité une embuscade dressée par les hommes des tribus du Zhaibar. Comme ils dépassaient l'entrée d'une gorge qui donnait sur le défilé, un javelot fendit les airs et s'enfonça avec un bruit sourd dans le flanc de l'étalon tendu sous l'effort. Le grand animal, touché en pleine course, culbuta

et mourut en poussant un hennissement frémissant. Mais Conan avait entendu le vol de l'arme et le choc produit par elle. Il agit avec la rapidité de l'éclair.

Comme le cheval s'effondrait, il sauta de côté en tenant la jeune fille en l'air pour la protéger des éclats de rocher. Il atterrit sur ses pieds avec l'agilité d'un chat, la poussa dans une anfractuosité du roc et fit volte-face, sortant son poignard, prêt à affronter les ténèbres extérieures.

Yasmina, surprise par la rapidité des événements, ne comprenant pas tout à fait, vit une forme indistincte sortir soudain de l'ombre, des pieds nus glisser doucement sur le rocher, des vêtements déchirés flotter dans le vent de sa course. Elle aperçut le reflet fugitif de l'acier, entendit le choc rapide du coup droit, de la parade et du revers, et le craquement des os comme la longue épée de Conan fendait le crâne de son adversaire.

Conan se rejeta en arrière, se tapit à l'abri des rochers. Dehors, dans la nuit, des hommes bougèrent et une voix de stentor rugit :

— Comment, sales chiens ! Vous hésitez ! En avant, maudits, et emparez-vous d'eux !

Conan tressaillit, scruta les ténèbres puis éleva la voix :

— Yar Afzal ! Est-ce toi ?

On entendit une imprécation alarmée, puis la voix lança prudemment :

— Conan ? Est-ce toi, Conan ?

— Oui ! (Le Cimmérien éclata de rire.) Avance donc, vieux loup de guerre. Je viens de tuer l'un de tes hommes.

Un mouvement se produisit dans les rochers, une lueur brilla furtivement, puis une flamme apparut et vint dans sa direction en oscillant. Comme elle approchait, un visage farouche et barbu sortit des ténèbres. L'homme porteur de la torche la leva et la brandit devant lui, tendant le cou pour essayer de distinguer celui qui se tenait dans l'anfractuosité rocheuse qu'il éclairait ; dans son autre main, il tenait une grande tulwar courbe. Conan fit un pas en avant, regagna son épée, et l'autre grogna un salut.

— Oui, c'est Conan ! Sortez de vos rochers, chiens ! C'est Conan !

D'autres guerriers entrèrent dans le cercle de lumière vacillante... des hommes farouches, barbus, en haillons, aux yeux de loup, tenant de longues lames dans leurs poings. Ils ne pouvaient voir Yasmina, cachée par la forme imposante de Conan. Mais, depuis son refuge, les regardant à la dérobée, cette nuit-là, pour la première fois elle fut glacée de peur. Ces hommes ressemblaient plus à des loups qu'à des humains.

— Que chasses-tu ainsi de nuit dans le Zhaibar, Yar Afzal ? demanda Conan au corpulent chef de la bande, qui grimaça, tel un

fantôme barbu.

— Qui sait qui peut emprunter la passe après le crépuscule ? Nous autres, Wazulis, chassons la nuit. Mais toi, Conan ?

— J'ai une prisonnière, répondit le Cimmérien.

Et, faisant un pas de côté, il découvrit la jeune fille qui se dissimulait. Tendant son bras vers la crevasse, il la fit sortir toute tremblante.

Son air imposant l'avait quittée. Elle regarda timidement le cercle de visages hirsutes qui l'entourait, et fut reconnaissante envers le bras vigoureux qui la tenait d'un geste possessif. La torche fut élevée vers elle et les respirations s'arrêtèrent dans le cercle.

— Elle est ma captive, avertit Conan, avec un regard significatif vers les pieds de l'homme qu'il avait tué, seuls visibles dans l'anneau de lumière. Je l'emmenais en Afghulistan, mais maintenant vous avez abattu mon cheval, et les Kshatriyas me suivent de près.

— Viens avec nous dans mon village, proposa Yar Afzal. Nous avons des chevaux cachés dans la gorge. Ils ne pourront jamais nous suivre dans l'obscurité. Ils te talonnent de près, dis-tu ?

— De si près que j'entends maintenant le martèlement de leurs sabots sur les cailloux, répondit Conan d'un air farouche.

Aussitôt les hommes se mirent en mouvement, la torche fut éteinte et les silhouettes en haillons se fondirent dans la nuit comme des fantômes. Conan prit la Devi dans ses bras et elle ne résista pas. Le sol rocheux blessait ses pieds menus dans les légères sandales et elle se sentait toute petite et sans défense dans ces ténèbres hostiles et primitives, au milieu de ces formidables masses rocheuses, recouvertes par la nuit.

La sentant frissonner sous le vent qui soufflait en gémissant dans le défilé, Conan retira de ses propres épaules son manteau déchiré et l'en enveloppa. Il murmura aussi un avertissement à son oreille, lui ordonnant de ne faire aucun bruit. Elle n'avait pas entendu le martèlement lointain des sabots ferrés sur les rochers qui avait prévenu les hommes des collines à l'oreille exercée ; mais de toute façon elle était beaucoup trop effrayée pour désobéir.

Elle ne pouvait voir que quelques étoiles brillant faiblement là-haut dans le ciel, mais en voyant les ténèbres augmenter elle comprit qu'ils pénétraient dans la gorge. Un mouvement se produisit à côté d'eux : l'agitation inquiète des chevaux. Conan murmura quelques mots et monta sur le cheval de l'homme qu'il avait tué, plaçant la jeune fille devant lui. Tels des fantômes, si ce n'était le bruit de leurs sabots, la petite troupe s'éloigna rapidement dans la gorge sombre. Derrière eux, sur la piste, ils laissaient les cadavres de l'homme et du cheval, découverts moins d'une demi-heure plus tard par les cavaliers de la forteresse, qui reconnurent l'homme comme étant un Wazuli et

en tirèrent les conclusions qui s'imposaient.

Yasmina, se pelotonnant chaudement entre les bras de son ravisseur, commençait à s'assoupir malgré elle. Le mouvement du cheval, bien qu'inégal avec les montées et les descentes, joint à la lassitude et à l'épuisement consécutifs à toutes ces émotions, provoqua le sommeil en elle. Elle avait perdu toute notion de temps ou d'espace. Ils avançaient dans les ténèbres profondes, où elle entrevoyait parfois, vaguement, de gigantesques murailles rocheuses qui se dressaient comme de sombres remparts, ou de grandes masses de pierre qui soutenaient les étoiles. Par moments elle percevait la proximité de gouffres infinis qui s'ouvraient sous eux, ou sentait, s'abattant de hauteurs vertigineuses, le vent froid siffler sur elle. Peu à peu, tous ces détails se dissipèrent en une vague somnolence dans laquelle le martèlement des sabots et le craquement des selles ressemblaient aux sons absurdes d'un rêve.

Elle se rendit à peine compte que le mouvement s'arrêtait et qu'elle était descendue de selle et portée sur quelques mètres. Puis elle fut étendue sur quelque chose de doux et de soyeux, un vêtement – un manteau replié, sans doute – fut glissé sous sa tête et on ramena soigneusement sur elle le manteau dans lequel elle était enveloppée. Elle entendit rire Yar Afzal.

— Une prise rare, Conan, épouse parfaite pour le chef des Afghulis.

— Pas du tout, répondit Conan dans un grognement sourd. Cette fille me servira à racheter la vie de mes sept lieutenants, maudites soient leurs âmes !

Ce fut la dernière chose qu'elle entendit comme elle semblait dans un sommeil sans rêves.

Elle dormit pendant que des hommes en armes chevauchaient à travers les noires collines ; et le sort des royaumes reposait en suspens. Dans les gorges et les défilés plongés dans l'ombre, cette nuit-là, retentirent les sabots de chevaux au galop. Et la lumière des étoiles faisait briller les casques et les épées courbes, pendant que les formes spectrales qui hantaient les éboulis rocheux scrutaient les ténèbres depuis les flancs de la montagne et s'interrogeaient sur les événements.

L'une de ces bandes montée sur des chevaux efflanqués se trouvait à l'entrée obscure d'une gorge quand un galop pressé passa devant elle et s'évanouit. Le chef, un homme à la forte carrure, casqué et portant un manteau aux fils d'or, garda le bras levé, jusqu'à ce que les cavaliers les aient dépassés à bride abattue. Puis il se mit à rire doucement.

— Ils doivent avoir perdu la piste ! Ou bien ils ont découvert que Conan a déjà atteint les villages Afghulis. Il faudrait beaucoup de

cavaliers pour enfumer cette ruche. À l'aube, il y aura des escadrons entiers gravissant le Zhaibar.

— Si on se bat dans les collines, il y aura du butin, murmura une voix derrière lui, s'exprimant dans le dialecte des Irakzai.

— Il y aura du butin, répondit l'homme au casque. Mais nous devons d'abord nous rendre dans la vallée de Gurashah et attendre les cavaliers qui descendent de Secunderam vers le sud et qui seront là avant le jour.

Il donna des rênes et sortit du défilé, suivi de ses hommes... trente fantômes en haillons sous la lumière des étoiles.

5. L'étalon noir

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque Yasmina se réveilla. Elle ne sursauta pas et n'ouvrit pas de grands yeux étonnés en se demandant où elle était. Elle se souvenait parfaitement de tout ce qui s'était passé. Ses membres sveltes étaient engourdis par la longue chevauchée de la veille, et sa peau semblait avoir gardé le contact du bras musclé qui l'avait enserrée si longtemps.

Elle était étendue sur une peau de mouton qui recouvrait un lit de feuilles sur un sol de terre battue. Un manteau replié se trouvait sous sa tête et elle était recouverte d'un autre manteau en guenilles. Elle se trouvait dans une grande pièce dont les murs, grossièrement mais solidement constitués de rochers non taillés, étaient cimentés avec de la boue séchée au soleil. De puissants madriers supportaient un toit identique, avec une trappe à laquelle conduisait une échelle. Il n'y avait pas de fenêtres dans les murs épais, mais des meurtrières. La pièce ne comportait qu'une seule porte en bronze massif qui devait provenir du pillage de quelque fort défendant la frontière de Vendhya. De l'autre côté, il y avait une large ouverture dans le mur, sans porte, mais avec de solides barreaux en bois. Derrière eux, Yasmina aperçut un magnifique étalon noir en train de manger un tas d'herbe sèche. La construction était tout à la fois place forte, lieu d'habitation et écurie.

À l'autre bout de la pièce, une jeune fille portant la tunique et les pantalons amples des femmes des collines était accroupie devant un petit feu. Elle faisait cuire des morceaux de viande sur un gril posé sur des blocs de pierre. Par une ouverture tapissée de suie dans le mur à une certaine hauteur du sol, s'échappait une partie de la fumée. Le reste flottait en volutes bleues à travers toute la pièce.

La fille des collines jeta un coup d'œil vers Yasmina par-dessus son épaule, montrant un visage intrépide et gracieux, puis elle s'occupa à nouveau de sa cuisine. Des éclats de voix parvinrent du dehors. Puis la porte fut ouverte d'un violent coup de pied, et Conan entra à grands pas. Il paraissait plus imposant que jamais avec la lumière du soleil matinal derrière lui. Yasmina remarqua certains détails qui lui avaient échappé la nuit précédente. Ses vêtements étaient propres et en bon état. La large ceinture bakhariot dans laquelle était passée son épée au fourreau décoré aurait été parfaitement assortie aux vêtements d'un prince, et sous sa tunique elle aperçut le reflet brillant d'une fine

armure turanienne.

— Ta prisonnière est réveillée, Conan, dit la jeune fille Wazuli.

Il grogna, approcha du feu à grandes enjambées et saisit des morceaux de viande de mouton qu'il mit dans un plat de grès.

La fille accroupie se moqua de lui et fit une remarque épicée. Il montra les dents comme un loup et, la poussant du pied, la fit s'étaler de tout son long. Elle sembla retirer un très grand amusement de ce jeu plutôt brutal et grossier, mais déjà Conan ne faisait plus attention à elle. Prenant un gros morceau de pain et un pot de cuivre rempli de vin, il porta le tout vers Yasmina qui s'était redressée sur sa couche, le regard incertain.

— Une chère grossière pour une Devi, ma fille, mais c'est ce que nous avons de mieux, grogna-t-il. Au moins, cela te remplira le ventre.

Il posa le plat à terre et elle ressentit soudain une faim vorace. Sans aucun commentaire, elle s'assit sur le sol, jambes croisées, et mettant le plat sur ses genoux, elle commença à manger avec ses doigts, car c'était tout ce qu'elle avait à sa disposition en fait d'ustensiles de table. Après tout, savoir s'adapter est une preuve de la vraie aristocratie. Conan resta debout, les yeux sur elle, ses pouces passés dans sa ceinture. Il ne s'asseyait jamais jambes croisées, à la mode orientale.

— Où suis-je ? demanda-t-elle brusquement.

— Dans la hutte de Yar Afzal, le chef des Wazulis de Khurum, répondit-il. L'Afghulistan se trouve à un certain nombre de miles de là, plus à l'ouest. Nous allons rester cachés ici pendant un moment. Les Kshatriyas battent les collines à votre recherche – plusieurs de leurs escadrons ont déjà été décimés par les tribus.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Vous garder jusqu'à ce que Chunder Shan soit disposé à me rendre mes sept voleurs de bétail, grogna-t-il. Des femmes Wazulis sont en train d'extraire l'encre des feuilles de *shoki*, et dans un moment, vous pourrez écrire une lettre au gouverneur.

Elle fut traversée par une onde de son ancienne colère royale, en pensant à la façon insensée dont ses plans avaient tourné, la faisant captive de l'homme même qu'elle avait projeté d'avoir en son pouvoir. Elle jeta à terre le plat contenant les reliefs de son repas et se leva, pleine de colère.

— Je n'écirai aucune lettre ! Si vous ne me ramenez pas, ils pendront vos sept hommes et un millier d'autres par-dessus le marché !

La fille Wazuli se mit à rire d'un air moqueur et Conan fronça les sourcils. Puis la porte s'ouvrit et Yar Afzal entra d'un air important. Le chef Wazuli était aussi grand que Conan, plus imposant peut-être, mais il paraissait gras et indolent à côté de la forme compacte et dure du Cimmérien. Il tira sur sa barbe rousse et regarda la fille Wazuli

d'une manière explicite. Cette dernière se leva et se dépêcha de sortir de la pièce. Puis Yar Afzal se retourna vers son hôte.

— Mes hommes murmurent, Conan, dit-il. Ils veulent que je te tue et que je m'empare de la fille pour demander une rançon. Ils disent que tout le monde peut voir que c'est une dame de haut rang, d'après ses vêtements. Ils demandent pourquoi les chiens Afghuli devraient en tirer profit, alors que ce sont eux qui prennent le risque de la garder ici ?

— Prête-moi ton cheval, dit Conan. Je vais m'en aller avec elle.

— Bah ! tonna Yar Afzal. Tu me crois donc incapable de diriger mon propre peuple ? Je vais les faire danser dans leurs chemises s'ils se mettent sur mon chemin ! Ils ne t'aiment pas – comme n'importe quel autre étranger d'ailleurs –, mais un jour, tu m'as sauvé la vie, et je ne l'ai pas oublié. Maintenant viens, Conan, un éclaireur est de retour.

Conan assura sa ceinture et suivit le chef à l'extérieur. Ils refermèrent la porte derrière eux et Yasmina courut vers une meurtrière. Celle-ci donnait sur une étendue de terrain plat devant la cabane. À l'autre bout de cet espace dégagé, il y avait un groupe de huttes de terre et de pierre. Des enfants nus jouaient parmi les cailloux, pendant que les femmes des collines, minces et droites, vaquaient à leurs tâches coutumières.

Devant la hutte du chef, des hommes hirsutes et dépenaillés étaient assis en cercle, face à la porte. Conan et Yar Afzal se trouvaient à quelques pas de là. Entre eux et le cercle des guerriers, un autre homme était assis, jambes croisées. Ce dernier parlait à son chef, utilisant l'âpre dialecte Wazuli que Yasmina arrivait difficilement à comprendre, bien qu'une partie de son éducation royale ait été consacrée à apprendre les langues d'Iranistan et les idiomes proches du Ghulistan.

— J'ai parlé à un Dagozai qui a vu les cavaliers la nuit dernière, dit l'éclaireur. Il se tenait caché lorsqu'ils se sont approchés de l'endroit où nous avions tendu une embuscade au seigneur Conan. Il a entendu ce qu'ils disaient ; Chunder Shan se trouvait parmi eux. Ils ont découvert le cadavre du cheval, et l'un des hommes l'a identifié comme étant celui de Conan. Puis ils ont trouvé l'homme que Conan a tué, et ont vu que c'était un Wazuli. Ils en ont déduit que Conan avait été égorgé et la jeune fille enlevée par les Wazuli ; aussi ont-ils modifié leur projet de route vers l'Afghulistan. Mais ils ne pouvaient savoir de quel village l'homme faisait partie, car nous n'avions laissé aucune piste qu'un Kshatriya soit capable de suivre.

» Aussi, ont-ils galopé jusqu'au village Wazuli le plus proche, celui de Jugra, et ils l'ont incendié, tuant beaucoup de gens. Mais les hommes de Khojur sont arrivés sur eux dans l'obscurité et en ont

massacré un certain nombre, blessant le gouverneur. Alors, les survivants se sont retirés, redescendant le Zhaibar dans les ténèbres avant l'aube, mais ils sont revenus avec des renforts avant le lever du soleil. Il y a eu des escarmouches et des combats toute la matinée. On dit qu'une grande armée a été rassemblée pour fouiller les collines du Zhaibar. Les tribus ont affûté leurs épées et préparé des embuscades dans toutes les passes, d'ici jusqu'à la vallée de Gurashah. En outre, Kerim Shah est de retour dans les collines.

Un grognement parcourut le cercle. Yasmina se rapprocha de la meurtrière en entendant le nom de celui qu'elle soupçonnait depuis quelque temps déjà.

— Dans quelle direction va-t-il ? demanda Yar Afzal.

— Le Dagozai ne le savait pas. Avec lui, il y avait trente Irakzai appartenant à des villages situés plus bas. Ils se sont enfoncés dans les collines où ils ont disparu.

— Ces Irakzai sont des chacals qui suivent le lion pour ramasser les miettes, gronda Yar Afzal. Ils ont accepté avec avidité l'argent que Kerim Shah a prodigué aux tribus de la frontière pour acheter hommes et chevaux. Je ne l'aime pas, bien qu'il soit notre frère d'Iranistan.

— Je le connais depuis longtemps, dit Conan. C'est un Hyrkanien, un espion de Yezdigerd. Si je l'attrape, j'accrocherai sa peau à un tamaris !

— Et les Kshatriyas ? vociférèrent les hommes dans le demi-cercle. Allons-nous rester sans rien faire jusqu'à ce qu'ils nous chassent ? Ils finiront bien par apprendre dans quel village wazuli la fille est gardée prisonnière. Les Zhaibari ne nous aiment pas ; ils aideront les Kshatriyas à nous découvrir.

— Qu'ils viennent, grogna Yar Afzal. Nous pouvons défendre les défilés contre une armée entière.

L'un des hommes se leva d'un bond et agita le poing vers Conan.

— Allons-nous prendre tous ces risques pendant qu'il récoltera la récompense ? rugit-il. Allons-nous nous battre à sa place ?

D'une seule enjambée Conan vint se planter devant lui et se pencha pour le regarder bien en face. Le Cimmérien n'avait pas sorti sa longue épée, mais sa main gauche étreignait son fourreau, faisant saillir la poignée de son épée d'une manière suggestive.

— Je ne demande à personne de se battre à ma place, dit-il doucement. Tire ton épée si tu l'oses, sale roquet !

Le Wazuli se rejeta en arrière, sifflant comme un chat.

— Ose me toucher, et cinquante hommes te couperont en morceaux ! cria-t-il d'une voix perçante.

— Quoi ! rugit Yar Afzal, son visage s'empourprant sous l'effet de la colère. (Ses moustaches se hérissèrent, son ventre se gonfla de rage.) Es-tu le chef de Khurum ? Les Wazulis reçoivent-ils leurs ordres

de Yar Afzal, ou bien d'un roquet mal élevé ?

L'homme recula devant son chef invincible. Yar Afzal arriva sur lui à grands pas, le saisit à la gorge et serra jusqu'à ce que son visage devienne tout noir. Alors il lança violemment l'homme à terre et se tint au-dessus de lui, sa tulwar à la main.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre qui mette en doute mon autorité ? rugit-il.

Comme son regard belliqueux parcourait rapidement le demi-cercle, ses guerriers baissèrent les yeux d'un air maussade. Yar Afzal grogna avec mépris et rengaina son arme d'un geste qui était le comble de l'insulte. Puis du pied il frappa l'instigateur de la révolte étendu à terre avec une rancune vindicative qui amena des hurlements chez sa victime.

— Descends dans la vallée retrouver les guetteurs placés sur les hauteurs et reviens s'ils ont vu quelque chose, ordonna Yar Afzal.

L'homme partit, tremblant de peur et grinçant des dents de colère.

Yar Afzal s'assit alors pesamment sur une pierre, grognant dans sa barbe. Conan se tenait près de lui, debout, les pouces passés dans sa ceinture, observant de près l'assemblée des guerriers. Ils le regardaient d'un air revêche, n'osant pas braver la colère de Yar Afzal, mais haïssant l'étranger comme seuls les hommes des collines peuvent haïr.

— À présent écoutez-moi, fils de chiens innommables, je vais vous dire ce que le seigneur Conan et moi-même avons projeté pour tromper les Kshatriyas...

Le grondement de Yar Afzal, semblable au mugissement d'un taureau, poursuivit le guerrier déconfit comme il quittait l'assemblée.

L'homme passa devant les huttes, où les femmes qui avaient assisté à sa défaite se moquèrent de lui et lui lancèrent des remarques blessantes, puis il se hâta le long de la piste qui serpentait parmi les contreforts montagneux en direction de la vallée.

Comme il arrivait au premier détour qui le mettait hors de vue du village, il s'arrêta brusquement, ouvrant la bouche d'un air stupide. Il n'aurait pas cru qu'un étranger puisse pénétrer dans la vallée de Khurum sans être découvert par les guetteurs aux yeux d'aigle postés sur les hauteurs. Pourtant un homme était assis, jambes croisées, sur une petite élévation rocheuse au bord de la route... un homme portant une robe en poil de chameau et un turban vert.

La bouche du Wazuli s'ouvrit pour laisser passer un cri et sa main se porta vivement au pommeau de son épée. Mais, à cet instant, ses yeux rencontrèrent ceux de l'étranger, le cri mourut dans sa gorge et ses doigts devinrent mous. Il resta figé comme une statue, les yeux fixes et vides.

Pendant quelques instants, rien ne bougea, puis l'homme sur le rocher traça de son index un signe occulte dans la poussière. Le

Wazuli était certain qu'il n'avait rien posé à l'intérieur de l'emblème dessiné, pourtant à présent quelque chose y brillait... un globe rond, noir et luisant comme du jais poli. L'homme au turban vert le prit et le lança au Wazuli qui l'attrapa machinalement.

— Porte ceci à Yar Afzal, dit-il, et le Wazuli fit demi-tour comme un automate, en direction du village, la boule noire comme le jais au creux de sa paume. Comme il passait devant les huttes, il ne tourna même pas la tête pour répondre aux moqueries renouvelées des femmes. Il ne paraissait pas les entendre.

L'homme sur le rocher le suivit du regard avec un sourire énigmatique. La tête d'une jeune femme surgit de derrière le rocher et elle le regarda avec une admiration légèrement teintée de peur qu'elle n'avait pas éprouvée la nuit précédente.

— Pourquoi as-tu fait cela ? demanda-t-elle.

Il caressa les boucles noires de ses cheveux.

— Es-tu encore étourdie par ton vol sur le cheval-de-l'air, pour douter ainsi de ma sagesse ? dit-il en riant. Tant que Yar Afzal sera en vie, Conan demeurera en sécurité parmi les guerriers Wazulis. Leurs couteaux sont acérés, et ils sont nombreux. Ce que j'ai imaginé sera plus sûr, même pour moi, que de chercher à le tuer et à arracher la Devi des mains des guerriers. Nul n'a besoin d'être magicien pour prédire ce que les Wazulis feront, et ce que Conan fera, lorsque ma victime remettra le globe de Yezud au chef de Khurum.

Devant la cabane, Yar Afzal s'arrêta net de parler, surpris et mécontent de voir l'homme, envoyé dans la vallée, se frayer un chemin à travers la foule.

— Je t'ai ordonné d'aller rejoindre les guetteurs ! vociféra le chef. Tu ne devrais pas être déjà de retour !

L'autre ne répondit rien ; il se tenait droit et raide, fixant d'un regard sans expression le visage du chef, sa paume tendue tenant la boule de jais. Conan, regardant par-dessus l'épaule de Yar Afzal, murmura quelque chose et voulut toucher le bras du chef. Mais à cet instant, Yar Afzal, dans un accès de colère, frappa l'homme de son poing fermé et l'assomma comme un bœuf. Il s'écroula, la sphère de jais roula aux pieds de Yar Afzal, et le chef, semblant l'apercevoir pour la première fois, se baissa pour la ramasser. Les hommes, regardant avec inquiétude leur camarade sans connaissance, virent leur chef se pencher, mais ils ne purent distinguer ce qu'il ramassait par terre.

Yar Afzal se redressa, jeta un coup d'œil sur le jais, et fit un mouvement pour le glisser dans sa ceinture.

— Portez cet imbécile dans sa hutte, gronda-t-il. Il a l'apparence d'un mangeur de lotus. Il m'a jeté un regard vide. Je... *Aïe !*

Dans sa main droite qu'il dirigeait vers sa ceinture, il avait soudain

senti un mouvement là où cela ne pouvait être. Sa voix s'étrangla comme il s'immobilisait, stupéfait, et dans sa main droite refermée, il perçut le frissonnement du *changement*, du *mouvement*, de la *vie*. Il ne tenait plus entre ses doigts une sphère brillante et lisse. Et il n'osait pas regarder ; sa langue était collée au palais de sa bouche et il ne pouvait ouvrir sa main. Ses guerriers étonnés virent les yeux de Yar Afzal se dilater, les couleurs refluer de son visage. Puis brusquement un mugissement d'agonie s'échappa de ses lèvres. Il s'inclina en avant et s'effondra comme frappé par la foudre, son bras droit tendu devant lui. Face contre terre il gisait, et d'entre ses doigts écartés sortit en rampant une araignée... un monstre hideux, noir, aux pattes velues dont le corps brillait comme du jais noir. Les hommes hurlèrent de terreur et reculèrent en hâte. La bête se dirigea rapidement vers une fissure entre les rochers et disparut.

Le regard fou, les guerriers s'étaient levés et une voix s'éleva au-dessus de leur clameur, une voix puissante et autoritaire qui parvint de nulle part. Car, par la suite, chacun des hommes présents à cette scène – ceux qui étaient encore en vie – démentit avoir crié. Pourtant tous entendirent cette voix.

— Yar Afzal est mort ! Tuez l'étranger !

Ce cri agit sur leurs esprits bouleversés. Le doute, le trouble et la peur furent emportés par le flot tumultueux de l'instinct sanguinaire. Un hurlement furieux déchira les cieux alors que les hommes de la tribu répondaient aussitôt à cette instigation. Ils s'élançèrent en avant, leurs manteaux claquant, leurs yeux flamboyant, leurs couteaux sortis.

Conan fut aussi rapide qu'eux. Comme la voix résonnait, il bondit vers la porte de la cabane. Mais ils étaient plus près de lui qu'il ne l'était de la porte, et, d'un pied posé sur le seuil, il dut virevolter et parer le coup d'une lame longue d'un mètre. Il fendit en deux le crâne de l'homme, il évita un autre coup de couteau et éventra son propriétaire, assomma un homme de son poing gauche et en étripa un autre ; puis il s'élança de toutes ses forces contre la porte fermée. Il entendit les épées fendant le bois des montants. Mais la porte s'ouvrit sous son coup de boutoir, et il tomba à la renverse à l'intérieur de la pièce. Un guerrier barbu qui se précipitait, furieux, tandis que Conan faisait un bond en arrière, fut surpris et projeté la tête la première sur le seuil. Conan se baissa, le saisit par ses vêtements et le tira à l'intérieur. Puis il referma violemment le battant à la face des hommes qui arrivaient à la rescousse. Des os craquèrent sous le choc. L'instant d'après, Conan tirait les verrous en les faisant claquer et se retournait avec une rapidité inouïe pour affronter l'homme qui s'était relevé et qui se jetait à l'assaut comme un forcené.

Yasmina, recroquevillée dans un coin, regardait avec horreur les deux hommes qui, en se battant, avançaient et reculaient dans la

pièce, manquant par moments de la piétiner. Les étincelles et le cliquetis des armes emplissaient la pièce. Au-dehors, la foule hurlait comme une horde de loups, frappant sourdement la porte de leurs longs couteaux et lançant contre elle d'énormes blocs de rocher. Quelqu'un apporta un tronc d'arbre et la porte commença à céder sous leur assaut redoutable. Yasmina se boucha les oreilles, regardant la scène avec des yeux égarés. La violence et la fureur dans la pièce, la folie terrifiante à l'extérieur. L'étalon dans son écurie hennissait et se cabrait, frappant les murs de ses sabots. Il fit demi-tour et lança ses sabots à travers les barreaux, juste comme le guerrier, reculant devant les assauts meurtriers de Conan, s'effondrait contre eux. Sa colonne vertébrale craqua en trois endroits comme une branche morte. violemment projeté contre le Cimmérien, il le renversa et les deux hommes s'effondrèrent sur le sol en terre battue.

Yasmina poussa un hurlement et se précipita en avant, croyant dans son égarement que les deux hommes s'étaient entre-tués. Mais Conan repoussa le cadavre et se releva. Elle saisit son bras, tremblant de la tête aux pieds.

— Oh ! vous êtes vivant ! Je croyais... je croyais que vous étiez mort !

Il posa son regard sur elle, examinant son visage pâle et bouleversé, et ses grands yeux noirs agrandis par la terreur.

— Pourquoi tremblez-vous ? demanda-t-il. Quelle importance pour vous que je sois vivant ou mort ?

Un vestige de sa prestance antérieure lui revint, et elle se redressa, faisant un effort plutôt pitoyable pour redevenir la Devi.

— Vous êtes préférable à ces loups qui hurlent dehors, répondit-elle, faisant un geste vers la porte, dont le chambranle de pierre commençait à se fendre sous les coups.

— Elle ne tiendra plus très longtemps, murmura-t-il, puis il se retourna et alla rapidement vers la stalle de l'étalon.

Yasmina joignit les mains et retint sa respiration lorsqu'elle le vit arracher les barreaux éclatés et pénétrer dans la stalle où se trouvait l'animal rendu fou furieux. L'étalon se cabra au-dessus de lui, poussant des hennissements redoutables, les sabots levés, les yeux et les dents lançant des éclairs, les oreilles rejetées en arrière. Mais Conan bondit, empoigna sa crinière et, faisant montre d'une force qui semblait impossible, obligea l'animal à reposer ses membres de devant. Le coursier renâcla et trembla, mais il resta tranquille pendant que l'homme lui passait une bride et fixait une selle incrustée d'or, aux larges étriers d'argent.

Faisant tourner le cheval dans la stalle, Conan appela Yasmina, et la jeune fille accourut, passant avec inquiétude près des sabots de l'étalon. Conan était affairé près du mur de pierre et il dit :

— Il y a une entrée secrète dans ce mur, dont même les Wazulis ignorent l'existence. Yar Afzal me l'a montrée, un jour qu'il était ivre. Elle donne dans le ravin qui se trouve derrière la cabane. Ha !

Il tira violemment sur une aspérité rocheuse qui semblait naturelle, et tout un pan du mur s'ouvrit sur des montants de fer bien huilés. La jeune fille aperçut un défilé étroit qui s'ouvrait dans la falaise rocheuse à quelques pas de l'arrière de la cabane. Alors Conan sauta en selle et l'installa devant lui. Derrière eux, la lourde porte gémit comme un être vivant et se brisa dans un grand fracas. Un hurlement résonna jusqu'au toit alors que l'entrée était aussitôt envahie par des visages hirsutes et des poings velus brandissant des couteaux. À ce moment, le grand étalon franchit la porte secrète, telle une javeline lancée par une catapulte, et s'élança dans le défilé, galopant avec un bruit de tonnerre, la tête baissée, de l'écume s'échappant des anneaux de ses mors.

Ce coup de théâtre décontenança complètement les Wazulis ; il surprit également ceux qui furtivement remontaient le ravin. Cela survint si rapidement – cette charge du grand animal, impétueuse comme un ouragan – qu'un homme au turban vert ne put l'éviter. Il fut renversé par les sabots lancés à une allure éperdue, et une fille hurla. Conan lui jeta un regard comme ils passaient devant elle à la vitesse de l'éclair – c'était une fille brune et mince, en pantalon de soie, portant sur sa poitrine un grand pendentif richement décoré. Elle s'aplatit contre la paroi rocheuse, mais déjà le cheval et ceux qu'il portait disparaissaient à l'autre bout de la gorge, comme l'écume de la mer est emportée avant l'orage. Les hommes qui, à leur poursuite, arrivaient en courant dans le défilé, s'arrêtèrent alors devant ce qui changea leurs hurlements sanguinaires en cris aigus de terreur et de mort.

6.

La montagne des Noirs Prophètes

— Où allons-nous à présent ?

Yasmina essayait de se tenir droite sur l'arçon de la selle qui oscillait, agrippant son ravisseur. Elle dut s'avouer avec honte qu'elle n'éprouvait aucun déplaisir à sentir sa peau musclée sous ses doigts.

— En Afghulistan, répondit-il. C'est une route périlleuse, mais l'étalon nous portera aisément, à moins que nous ne tombions sur certains de vos amis, ou sur mes ennemis tribaux. Maintenant que Yar Afzal est mort, ces maudits Wazulis vont être à nos trousses. Je suis surpris de ne pas les apercevoir déjà lancés à notre poursuite.

— Qui était cet homme que vous avez renversé ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore. Je ne l'avais jamais vu auparavant. En tout cas, ce n'est pas un Ghuli. Que diable faisait-il là, je ne saurais le dire. Il y avait aussi une fille avec lui.

— Oui. (Son regard s'assombrit.) Je n'arrive pas à le croire. Cette fille était ma suivante, Gitara. Croyez-vous qu'elle venait à mon secours ? Que cet homme était un ami ? Si cela était, les Wazulis les auraient capturés tous les deux.

— De toute façon, répondit-il, nous ne pouvons rien y faire. Si nous retournions sur nos pas, ils nous écorcheraient vifs tous les deux. Je n'arrive pas à comprendre comment cette fille a pu pénétrer aussi loin dans les montagnes avec l'aide d'un seul homme... qui, de plus, avait tout à fait l'apparence d'un érudit en robe. Il y a quelque chose de singulièrement étrange dans toute cette histoire. Ce guerrier que Yar Afzal frappe et congédie... il se déplaçait comme un somnambule. J'ai vu les prêtres de Zamora accomplir leurs abominables rituels dans leurs temples interdits, leurs victimes avaient le même regard fixe que cet homme. Les prêtres les regardaient intensément dans les yeux, murmurant des incantations, et ensuite ces gens devenaient semblables à des morts-vivants aux yeux vitreux, obéissant à leurs ordres. J'ai vu aussi ce que cet homme tenait dans sa main, que ramassa ensuite Yar Afzal. Cela ressemblait à une grosse perle d'un noir de jais, comme en portent les prêtresses de Yezud lorsqu'elles dansent devant l'araignée de pierre noire qui est leur dieu. Yar Afzal l'a prise dans sa main, et il n'a rien ramassé d'autre. Pourtant, lorsqu'il s'est écroulé, mort, une araignée, semblable au dieu Yezud, s'est échappée de ses doigts. Puis, comme les Wazulis restaient interdits

devant cette scène, une voix leur a crié de me tuer, et je sais que cette voix n'était pas celle d'un guerrier, ou de l'une des femmes qui regardaient depuis les huttes. Cette voix semblait venir *des airs*.

Yasmina ne répondit rien. Elle regarda les contours déchiquetés des montagnes environnantes et frissonna. Son âme voyait avec terreur leur dureté farouche. C'était un paysage brutal et désolé où tout pouvait arriver et pour lequel quiconque était né dans les plaines septentrionales, chaudes et luxuriantes, nourrissait une horreur atavique et invincible.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, dardant ses rayons implacables. Pourtant le vent qui soufflait par rafales capricieuses semblait venir des pentes glacées. Une fois, elle entendit le bruit d'une étrange course tumultueuse au-dessus d'eux qui n'était pas le souffle du vent. Et, à la façon dont Conan leva les yeux, elle comprit que ce n'était pas, pour lui non plus, un son ordinaire. Elle eut l'impression qu'une partie du ciel bleu et froid avait été un instant obscurcie, comme si un objet invisible l'avait traversée rapidement. Mais elle n'en était pas certaine. Ils ne firent aucun commentaire, cependant Conan sortit son épée de son fourreau.

Ils suivaient un chemin à peine tracé qui s'enfonçait à l'intérieur de ravins si profonds que le soleil n'en éclairait jamais le fond. Ils gravirent des pentes escarpées où des blocs de schiste friable menaçaient de se détacher sous leurs pas et franchirent des arêtes rocheuses bordées de chaque côté par des abîmes infinis d'où montaient des brumes bleutées.

Le soleil avait dépassé son zénith lorsqu'ils rencontrèrent une piste étroite serpentant à travers les rochers escarpés. Conan tira les rênes sur le côté et s'y engagea, prenant la direction du sud. Ce chemin faisait presque un angle droit par rapport à leur route précédente.

— Il y a un village Galzai au bout de cette piste, expliqua-t-il. Leurs femmes empruntent ce sentier pour aller chercher de l'eau à une source. Vous avez besoin de changer de vêtements.

Baissant les yeux sur ses légers atours, Yasmina en convint. Ses sandales dorées étaient en lambeaux, sa robe et ses sous-vêtements de soie, tout déchirés, tenaient encore à peine d'une façon décente. Des vêtements conçus pour être portés dans les rues de Peshkhauri étaient peu appropriés pour les rochers abrupts des montagnes himéliennes.

Arrivant à un coude de la piste, Conan mit pied à terre, aida Yasmina à descendre et attendit. Enfin il remua la tête, bien qu'elle n'ait rien entendu.

— Une femme arrive sur la piste, déclara-t-il.

Prise d'une soudaine panique, elle lui saisit le bras :

— Vous n'allez pas... la tuer ?

— Je n'ai pas l'habitude de tuer des femmes, grogna-t-il, bien que

certaines de ces femmes des collines soient de vraies louves. Non, ricana-t-il, comme à un bon mot. Par Crom ! je vais lui *acheter* ses vêtements ! Qu'en pensez-vous ?

Il sortit une poignée de pièces d'or puis les rangea, à l'exception de la plus grosse. Elle acquiesça de la tête, très soulagée. Cela paraissait peut-être normal aux hommes de tuer et de mourir, mais elle frissonna à l'idée d'assister au massacre d'une femme.

Bientôt une femme apparut au détour du sentier. C'était une jeune fille Galzai, grande et mince, svelte comme un jeune arbre, portant une grande calebasse vide. Elle s'arrêta net et sa gourde lui échappa des mains quand elle les aperçut. Elle hésita à s'enfuir, puis comprit que Conan était trop près d'elle pour la laisser s'échapper. Alors elle resta sans bouger, les regardant avec une expression mêlée de peur et de curiosité.

Conan montra la pièce d'or.

— Si tu acceptes de donner à cette femme tes vêtements, dit-il, je te donnerai cet argent.

La réponse fut instantanée. La fille eut un large sourire de surprise et de plaisir. Puis, avec le dédain des femmes des collines pour les prudes conventions, elle enleva promptement sa tunique brodée sans manches, fit glisser à terre ses pantalons amples dont elle se dégagea, retira sa blouse à manches bouffantes, et ôta ses sandales d'un mouvement du pied. Faisant un paquet de tous ses vêtements, elle les tendit à Conan qui les prit et les remit à la Devi étonnée.

— Allez derrière ce rocher et mettez-les, lui ordonna-t-il, révélant ainsi, une nouvelle fois, qu'il n'était pas originaire des collines. Faites un tas de vos vêtements et rapportez-les-moi quand vous ressortirez.

— L'argent ! s'écria la fille des collines, tendant la main impatiemment. L'argent que vous m'avez promis !

Conan lui lança la pièce d'or qu'elle attrapa ; elle la mordit, la glissa dans ses cheveux, ramassa sa calebasse et continua à descendre le sentier, aussi dépourvue de gêne que de vêtements. Conan attendit avec une certaine impatience pendant que la Devi, pour la première fois de sa vie, s'habillait toute seule. Quand elle ressortit de derrière le rocher, il jura sous l'effet de la surprise et elle sentit une étrange sensation monter en elle devant l'admiration non contenue qui brûlait dans les farouches yeux bleus. Elle éprouva de la honte et de l'embarras, mais aussi une pointe de vanité qu'elle n'avait encore jamais éprouvée, et un picotement lorsqu'elle croisa son regard. Il posa une main lourde sur son épaule et la fit se retourner, la regardant avec avidité sous tous les angles.

— Par Crom ! dit-il. Dans ces robes vaporeuses et énigmatiques, vous étiez aussi froide et lointaine qu'une étoile ! À présent, vous êtes une femme chaude et vivante ! Quand vous êtes allée derrière ce

rocher, vous étiez la Devi de Vendhya, vous en ressortez comme une fille des collines... mais vous êtes mille fois plus belle que n'importe quelle fille du Zhaibar ! Vous étiez une déesse... à présent, vous êtes réelle !

Il lui assena une claque retentissante sur les fesses, et elle, prenant simplement ceci comme une nouvelle marque de son admiration, ne se sentit nullement outragée. En changeant de vêtements, elle avait aussi changé de personnalité. Les sentiments et les sensations qu'elle avait étouffés jusqu'alors s'emparaient d'elle à présent, comme si ces vêtements de reine dont elle s'était débarrassée avaient été de véritables fers et des entraves.

Mais Conan, malgré son admiration, n'oubliait pas que le danger rôdait autour d'eux. Plus ils s'éloigneraient de la région du Zhaibar, et plus ils auraient de chances de ne pas rencontrer les troupes Kshatriya. D'autre part, pendant toute leur fuite éperdue, il avait prêté l'oreille aux bruits éventuels qui lui apprendraient que les vindicatifs Wazulis de Khurum étaient lancés à leur poursuite.

Mettant la Devi en selle, il sauta derrière elle et à nouveau fit prendre à l'étalon la direction de l'ouest. Il lança le paquet de vêtements qu'elle lui avait remis du haut d'un précipice où il tomba au fond d'une gorge de plusieurs centaines de mètres.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda-t-elle. Pourquoi ne pas les avoir donnés à cette fille ?

— Les cavaliers de Peshkhauri parcourent ces collines, dit-il. Ils vont être pris dans des embuscades et harcelés à chaque détour. En représailles, ils anéantiront tous les villages qu'ils auront pris d'assaut. Ils peuvent se diriger vers l'ouest à tout moment. S'ils avaient trouvé cette fille portant vos vêtements, ils l'auraient torturée jusqu'à ce qu'elle parle. Elle aurait pu les mettre sur ma piste.

— Que va-t-elle faire ? demanda Yasmina.

— Retourner à son village, et raconter à sa tribu qu'un étranger l'a attaquée, dit-il. Elle les mettra sur notre piste, c'est vrai. Mais elle doit d'abord aller chercher de l'eau ; si elle osait revenir sans rapporter de l'eau, ils lui enlèveraient la peau à coups de fouet. Ce qui nous donne une bonne avance. Ils ne nous rattraperont jamais. À la tombée de la nuit, nous franchirons la frontière Afghuli.

— Il n'y a pas de chemins ni la moindre trace de vie humaine dans ces endroits, commenta-t-elle. Même pour les montagnes himéliennes cette région semble singulièrement abandonnée. Nous n'avons pas vu un seul sentier depuis que nous avons quitté celui où nous avons rencontré cette fille Galzai.

En guise de réponse, il lui indiqua du doigt le nord-ouest. Elle aperçut un pic qui dominait les cimes déchiquetées de la montagne.

— Yimsha, grogna Conan. Les tribus installent leurs villages aussi loin que possible de cette montagne.

Elle se raidit aussitôt.

— Yimsha ! murmura-t-elle. La montagne des Noirs Prophètes !

— On l'appelle ainsi, répondit-il. Je n'ai jamais été plus loin. J'ai pris la direction du nord pour éviter les troupes Kshatriyas qui doivent rôder à travers les collines. La route normale qui conduit vers l'Afghulistan se trouve beaucoup plus au sud. Celle-ci est une ancienne piste, rarement empruntée.

Elle regardait toujours attentivement la cime dans le lointain. Ses ongles s'enfoncèrent dans les paumes de ses mains.

— Combien mettrait-on de temps pour atteindre Yimsha ?

— Tout le reste de la journée, et toute la nuit, répondit-il, et il grimaça. Vous voulez aller là-bas ? Par Crom ! ce n'est pas un endroit pour un être humain normal, d'après ce que racontent les gens des collines.

— Pourquoi ne s'unissent-ils pas pour aller détruire les démons qui y habitent ? demanda-t-elle.

— Affronter des magiciens avec des épées ? De toute façon, ils ne se mêlent jamais des affaires des gens des collines, à moins que ces derniers ne se mêlent des leurs. Je n'en ai jamais vu un seul, bien que j'aie parlé à des hommes qui m'ont juré en avoir aperçu. Ils disent avoir vu, au coucher ou au lever du soleil, des gens descendre de la tour qui s'élève parmi les rochers... des hommes de grande taille, silencieux, vêtus de robes noires.

— Auriez-vous peur de les affronter ?

— Moi ? (L'idée semblait nouvelle pour lui.) Eh bien ! s'ils m'y obligeaient, ce serait ma vie ou la leur. Mais je n'ai rien à faire avec eux. Je suis venu dans ces montagnes pour lever une armée de partisans, non pour me battre avec des sorciers.

Yasmina ne répondit rien sur le moment. Elle fixait le sommet comme si elle regardait un ennemi humain, sentant de nouveau toute sa colère et sa haine s'agiter en elle. Mais un autre sentiment prenait forme également. Elle avait projeté de lancer contre les maîtres de Yimsha l'homme entre les bras duquel elle se trouvait en ce moment. Peut-être existait-il un autre moyen, à côté de celui qu'elle avait imaginé, pour réaliser ses desseins. Elle ne pouvait se méprendre sur le regard qui apparaissait dans les yeux de cet homme farouche lorsqu'ils se posaient sur elle. Des royaumes s'étaient écroulés lorsque les mains douces et blanches d'une femme avaient tiré sur les ficelles de la destinée. Soudain elle se raidit, tendant le doigt.

— Regardez !

Uniquement visible sur le pic lointain flottait un nuage d'une apparence particulière. Il était de couleur incarnat, veiné d'or

étincelant. Ce nuage s'anima : il se mit à tourner, et comme ce mouvement s'accélérait, sa forme diminuait. Il se réduisit, devenant conique et tournant comme une toupie miroitant au soleil. Brusquement, il se sépara du pic aux cimes neigeuses, plana dans le vide comme une plume de couleur vive et devint invisible sur le ciel céruléen.

— Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? demanda la jeune fille avec inquiétude, alors qu'un épaulement rocheux leur dissimulait la montagne lointaine : le phénomène avait été troublant, même par sa beauté.

— Les hommes des collines appellent cela le tapis de Yimsha. Je n'en connais pas la signification, répondit Conan. J'ai vu un jour cinq cents Afghulis s'enfuir comme si le diable était à leurs trousses, et aller se cacher dans des cavernes et des anfractuosités de rochers, parce qu'ils avaient vu ce nuage cramoisi s'élever et flotter au-dessus du pic. Qu'est-ce que...

Ils s'étaient avancés dans une faille étroite, découpée au couteau entre des parois en forme de tours, et venaient de déboucher sur un large promontoire rocheux, bordé d'un côté par une suite de pentes abruptes, et de l'autre par un gigantesque précipice. La piste à peine tracée suivait cette saillie, faisait un coude autour d'un épaulement et réapparaissait par endroits, plus loin en aval, formant un chemin sinueux qui descendait vers la vallée. Sortant du boyau qui donnait sur le promontoire, l'étalon noir s'arrêta brusquement en renâclant. Conan le pressa avec impatience, mais l'animal se mit à hennir et à secouer la tête de haut en bas, tremblant et se raidissant comme s'il se trouvait devant un obstacle invisible.

Conan jura, mit pied à terre et aida Yasmina à descendre. Il avança, une main tendue devant lui, comme s'il s'attendait à rencontrer une résistance invisible. Mais rien ne s'opposa à lui, bien que, lorsqu'il essaya de faire avancer le cheval, celui-ci se mit à pousser des hennissements et à se cabrer. Puis, Yasmina poussa un cri. Conan se retourna, la main sur son épée.

Ils ne l'avaient pas vu venir, pourtant il se tenait là, les bras croisés... C'était un homme en robe de poil de chameau et portant un turban vert. Conan grogna de surprise en reconnaissant l'homme que l'étalon avait renversé dans le ravin près du village Wazuli.

— Qui êtes-vous donc ? demanda-t-il.

L'homme ne répondit pas. Conan remarqua que ses yeux étaient immenses, fixes et particulièrement lumineux. Ces yeux attiraient les siens comme un aimant.

Les pouvoirs magiques de Khemsa reposaient principalement sur l'hypnotisme, comme c'est le cas pour la plus grande partie des magiciens en Orient. Le chemin a été préparé pour l'hypnotiseur

depuis des générations innombrables qui ont vécu et qui sont mortes en croyant fermement à la réalité et à la puissance de l'hypnotisme, contribuant, par une pensée et des usages collectifs, à la création d'une atmosphère de crédibilité très puissante bien qu'intangible, contre laquelle l'individu, imprégné des traditions de son pays, se trouve sans défense.

Mais Conan n'était pas né en Orient. Ces traditions ne signifiaient rien pour lui ; il était issu d'une culture tout à fait différente. L'hypnotisme n'était même pas un mythe en Cimmérie. L'héritage qui rendait vulnérable un Oriental à l'hypnotisme n'était pas le sien.

Il était conscient des manœuvres de Khemsa. Mais il ne ressentit les efforts infructueux de l'homme pour s'emparer de son esprit que comme une vague pulsion, un tiraillement et une torsion dont il se débarrassa aussi facilement qu'un homme époussette des toiles d'araignées sur ses vêtements.

Ripostant à cette magie noire hostile, il sortit sa longue épée et porta une botte, aussi rapide qu'un lion des montagnes.

Cependant l'hypnotisme n'était pas toute la magie de Khemsa. Bien que Yasmina observât la scène, elle ne vit pas par quelle ruse de mouvement ou d'illusion l'homme au turban vert évita le terrible coup qui aurait dû l'éventrer. La lame effilée passa en sifflant entre son flanc et son bras levé et il sembla à Yasmina que Khemsa ne faisait qu'effleurer de sa paume ouverte le cou de taureau de Conan. Pourtant le Cimmérien s'effondra, tel un bœuf assommé.

Mais Conan n'était pas mort ; alors même qu'il tombait, et prenant appui sur sa main gauche, il lança un revers vers les jambes de Khemsa, et le Rakhsha n'évita ce coup mortel, semblable à celui d'une faux, qu'en bondissant en arrière, ce qui n'avait absolument rien de magique. Yasmina poussa un cri en voyant une femme (en qui elle reconnut Gitara) se glisser hors des rochers et venir vers l'homme. Le cri d'espoir mourut dans la gorge de la Devi lorsqu'elle découvrit la malveillance inscrite sur le beau visage de la jeune fille.

Conan se releva lentement, ébranlé et ébloui par l'habileté cruelle de ce coup qui, assené avec un art oublié par les hommes avant que l'Atlantide ne soit engloutie par les eaux, aurait brisé comme une branche morte le cou d'un guerrier moins puissant que lui. Khemsa le regardait avec circonspection et une légère inquiétude. Le Rakhsha avait fait l'expérience de son pouvoir lorsqu'il avait dû affronter les couteaux des Wazulis rendus fous furieux dans le ravin près du village de Khurum. Mais la résistance du Cimmérien avait peut-être légèrement ébranlé sa toute récente assurance. La puissance du sorcier s'affirme s'il réussit, non s'il échoue.

Il fit un pas en avant, levant la main... puis s'arrêta comme figé sur place, la tête rejetée en arrière, les yeux dilatés, la main tendue.

Malgré lui, Conan suivit son regard, les femmes firent de même... la jeune fille serrée contre le cheval tremblant, et la jeune femme aux côtés de Khemsa.

Descendant le long des flancs de la montagne, comme un tourbillon de poussière resplendissante poussé par le vent, un nuage incarnat, de forme conoïde, arrivait en flottant. Le visage mat de Khemsa devint couleur de cendre, sa main se mit à trembler, puis retomba le long de son corps. La fille à ses côtés, sentant le changement qui s'opérait en lui, le regarda, interrogative.

La forme de couleur incarnate quitta le flanc de la montagne et descendit rapidement en décrivant une large courbe. Elle heurta la saillie rocheuse entre Conan et Khemsa. Le Rakhsha recula avec un cri étranglé. Il entraîna avec lui Gitara, l'agrippant d'une main tremblante.

Le nuage incarnat flotta un instant telle une toupie tournant sur sa pointe, dans un éclat éblouissant. Puis, sans transition, il ne fut plus là, disparaissant comme une bulle qui éclate. Sur le promontoire se tenaient quatre hommes. C'était miraculeux, incroyable, impossible. Et pourtant ce n'étaient pas des esprits ou des fantômes, mais bien quatre hommes, de haute taille, têtes rasées, ressemblant à des vautours, portant des robes noires qui dissimulaient leurs pieds. Leurs mains disparaissaient dans leurs manches amples. Ils se dressaient là, silencieux, leurs têtes nues se balançant légèrement à l'unisson. Ils faisaient face à Khemsa. Mais, bien que se trouvant derrière eux, Conan sentit son propre sang se glacer dans ses veines. Se redressant, il recula furtivement, jusqu'à ce qu'il sente les flancs frémissants de l'étalon contre son dos, et la Devi vint s'abriter au creux de son bras. Aucun mot ne fut prononcé. Le silence les recouvrait comme un manteau étouffant.

Les quatre hommes en robes noires fixaient Khemsa. Leurs visages de vautours étaient immobiles, leurs yeux contemplatifs. Mais Khemsa tremblait comme un homme saisi par la fièvre. Ses pieds semblaient soudés au rocher, ses jambes s'arc-boutaient comme si elles étaient engagées dans un effort physique. La sueur ruisselait sur son visage à la peau foncée. Sa main droite dissimulait quelque chose sous son manteau brun et si désespérément que le sang reflua de celle-ci, la rendant presque blanche. Sa main gauche reposait sur l'épaule de Gitara et la serrait éperdument, comme un homme qui se noie. Elle ne se déroba pas et ne poussa aucun gémissement, malgré que les doigts de Khemsa s'enfonçassent comme des serres dans sa chair.

Conan au cours de sa vie tumultueuse avait été le témoin de centaines de batailles. Mais jamais il n'avait assisté à une pareille lutte où quatre volontés démoniaques cherchaient à abattre une volonté qui leur résistait, moins forte que la leur, mais tout aussi démoniaque.

Pourtant il ne percevait qu'une faible partie du caractère monstrueux de cet affrontement terrible. Le dos appuyé contre la paroi rocheuse, Khemsa luttait pour sa vie, de toute sa puissance mystérieuse et de tout son savoir effrayant. Puissance et avoir qui lui avaient été enseignés au cours de longues et sévères années de noviciat et de dépendance.

Il était plus fort qu'il ne l'aurait cru lui-même. L'exercice de ses pouvoirs pour son propre compte avait libéré des réserves d'énergie insoupçonnées. Ses forces, sous l'effet d'une peur et d'un désespoir éperdus étaient décuplées. Il chancela sous le choc des yeux hypnotiques, mais il tint bon. Ses traits étaient déformés par une grimace bestiale d'agonie, ses membres se tordaient comme sous la torture. C'était une lutte entre esprits, opposant d'effrayants cerveaux imprégnés de savoirs interdits aux hommes depuis un million d'années, des entités qui avaient mesuré le fond des abîmes et exploré les sombres étoiles où naissent les ténèbres.

Yasmina s'expliquait tout cela beaucoup mieux que Conan. Et elle comprenait obscurément pourquoi Khemsa avait la force de résister à ces quatre volontés infernales réunies qui auraient pu faire retourner à l'état d'atomes le rocher même sur lequel il se tenait. La raison en était la fille qu'il étreignait avec l'énergie du désespoir. Elle était comme une ancre pour son esprit chancelant, battu par les vagues de ces émanations psychiques. Sa faiblesse était sa force à présent. Son amour pour la jeune fille, aussi violent et pervers qu'il puisse être, était cependant le lien qui l'unissait au reste de l'humanité, conférant une assise terrestre à sa volonté, une chaîne que ses adversaires non humains ne pouvaient briser en s'en prenant directement à Khemsa.

Ils le comprirent avant lui. L'un d'eux détourna son regard du Rakhsha pour le concentrer sur Gitara. Il n'y eut aucune lutte. La jeune fille se rida et se flétrit comme une feuille sous l'effet de la sécheresse. Poussée par une force irrésistible, elle s'arracha des bras de son amant avant que celui-ci ne comprenne ce qui se passait. Alors une chose horrible se produisit. Elle commença à reculer vers le précipice, tournée vers ses bourreaux, les yeux écarquillés et vides, comme une vitre au sombre éclat et derrière laquelle vient de s'éteindre une lampe. Khemsa gémit et tituba vers elle comme un homme ivre, les mains tendues en vain, grondant, sanglotant dans sa douleur, déplaçant lourdement ses pieds comme s'ils étaient sans vie.

Elle s'arrêta à l'extrême limite du précipice, se tenant toute raidie, ses talons sur le rebord. Khemsa tomba à genoux et rampa vers elle en gémissant, tendant ses mains vers elle pour la protéger du danger. Juste comme ses doigts maladroits l'atteignaient, l'un des magiciens éclata de rire. Ce fut comme le timbre de bronze imprévu d'une cloche de l'Enfer. Soudain, la jeune fille chancela et, en un instant achevé de

cruauté raffinée, la raison et l'entendement réapparurent dans ses yeux qui étincelèrent d'une terreur effroyable. Elle hurla, tendant éperdument le bras vers les mains de son amant, puis, incapable de se sauver, tomba dans l'abîme avec un cri d'agonie.

Khemsas se traîna vers le bord du précipice et contempla le gouffre d'un air hagard. Ses lèvres remuèrent comme s'il se parlait à lui-même. Puis il se retourna et fixa pendant un long instant ses bourreaux avec des yeux dilatés qui ne contenaient plus aucune lueur humaine. Enfin, avec un cri à fendre les pierres, il se releva en chancelant et se rua sur eux, brandissant un couteau dans sa main.

L'un des Rakhshas s'avança et frappa le sol du pied. Il y eut un grondement sourd qui se transforma rapidement en un rugissement oppressant. Là où son pied avait frappé, une crevasse s'ouvrit dans la roche solide et s'élargit instantanément. Avec un craquement sourd, tout un pan du promontoire rocheux céda. Il y eut une dernière image fugitive de Khemsas, les bras lancés en l'air, puis il disparut au milieu du grondement de l'avalanche qui s'abattit en grondant jusqu'au fond de l'abîme.

Les quatre hommes regardèrent d'un air contemplatif l'arête déchiquetée du rocher qui formait le nouveau rebord du précipice, puis ils se retournèrent brusquement. Conan, renversé à terre par la secousse de la montagne, aida Yasmina à se relever. Il eut l'impression de se déplacer aussi lentement que son cerveau fonctionnait. Son esprit était confus et engourdi. Il se rendait parfaitement compte qu'il était vital pour lui de hisser la Devi sur l'étalon noir et de fuir à la vitesse du vent. Mais une inertie inexplicable pesait sur chacune de ses pensées et sur chacun de ses gestes.

À présent, les magiciens étaient tournés vers lui. Ils étendirent leurs bras, et, sous son regard horrifié, leurs formes s'évanouirent, devenant floues et indistinctes, alors qu'une fumée incarnate apparaissait à leurs pieds et s'élevait autour d'eux. Ils furent dissimulés par une brusque nuée tourbillonnante... et il s'aperçut que lui aussi était recouvert par un brouillard incarnat qui l'empêchait de voir... Il entendit crier Yasmina, et l'étalon poussa des hennissements comme une femme durant ses douleurs. La Devi fut arrachée de ses bras. Comme il lançait des coups de couteau à l'aveuglette, un coup terrible, telle une bourrasque de vent d'orage, le renversa contre le rocher. À demi assommé, il vit un nuage en forme de cône de couleur incarnate s'élever en tournoyant, puis se diriger vers les flancs de la montagne. Yasmina avait disparu, ainsi que les quatre hommes en noir. Seul l'étalon terrifié restait avec lui sur le promontoire rocheux.

7. À Yimsha

Comme un grand vent avait chassé le brouillard, le cerveau de Conan se désembruma. Lançant un juron retentissant, il sauta en selle et en hennissant l'étalon se cabra sous lui. Il leva les yeux vers la montagne, hésita, puis suivit la piste, dans la direction qu'il avait prise au moment où il avait été arrêté par la ruse de Khemsa. Mais à présent, il n'allait plus à une allure modérée. Il relâcha les rênes et l'étalon partit à la vitesse de l'éclair comme s'il voulait absolument oublier ses terreurs dans un violent effort physique. À une allure folle, ils s'élancèrent sur le surplomb montagneux, descendant la piste étroite à travers les rochers qui longeaient le grand précipice. Le sentier suivait un repli montagneux, zigzaguant interminablement entre des masses rocheuses striées et étagées. À un moment, Conan aperçut en contrebas un amas imposant de pierres et de rochers éclatés au pied d'une gigantesque falaise : c'était ce qu'il restait de l'avalanche qui avait failli les emporter...

Le fond de la vallée se trouvait encore loin au-dessous de lui lorsqu'il atteignit une crête longue et altière saillant au flanc de la montagne comme une chaussée naturelle. Sur celle-ci, il continua à galoper, avec des pentes presque à pic de chaque côté. Il pouvait voir devant lui la piste qu'il devait suivre. À une certaine distance de là, elle quittait la crête pour suivre la pente de la montagne, décrivant un grand fer à cheval qui se dirigeait vers le lit de la rivière sur le versant gauche. Il maudit la nécessité où il se trouvait de devoir parcourir toute cette route, mais c'était le seul chemin possible. Essayer d'atteindre le bas de la piste au fond de la vallée en coupant directement, aurait été tenter l'impossible. Seul un oiseau pouvait atteindre le lit de la rivière en ligne droite sans se rompre le cou.

Aussi pressa-t-il l'étalon qui commençait à donner des signes de fatigue, quand soudain un bruit de galop parvint à ses oreilles. Il arrêta aussitôt son cheval, et l'amenant au bord du précipice, il regarda vers la rivière asséchée qui serpentait au bas de la crête. Le long de cette gorge cheminait une forte troupe bariolée... des hommes barbus montant des chevaux à demi sauvages, cinq cents hommes robustes, hérissés d'armes. Conan poussa un cri puissant, se penchant au-dessus du précipice, à quelque trois cents pieds de hauteur.

À ce cri, ils tirèrent sur leurs rênes, et cinq cents visages barbus se

levèrent vers lui. Un sourd rugissement emplît le canon. Conan ne perdit pas de temps en de vaines paroles.

— Je me dirigeais vers Ghor ! tonna-t-il. Je n'espérais pas vous rencontrer sur cette piste, rustres ! Suivez-moi aussi rapidement que vos montures le pourront. Je me rends à Yimsha, et...

— Traître !

Le hurlement lui fit l'effet d'un jet d'eau glacée sur le visage.

— Quoi ?

Interdit, il abaissa son regard vers eux. Il vit des yeux féroces et brillants se lever vers lui, des visages déformés par la colère, des poings brandissant des lames.

— Traître ! rugirent-ils en réponse, du fond de leurs cœurs. Où sont nos sept chefs retenus prisonniers à Peshkhauri ?

— Mais, dans la prison du gouverneur, je suppose, répondit-il.

Cent gorges lui répondirent par un hurlement furieux, avec une telle agitation d'armes et de telles clameurs qu'il ne put comprendre ce qu'ils criaient. Il domina ce tumulte assourdissant par un mugissement de taureau et vociféra :

— Par le démon, à quoi jouez-vous donc ? Que l'un d'entre vous parle, alors je pourrai peut-être comprendre ce que vous voulez dire !

Un vieux chef décharné s'avança de lui-même en agitant sa tulwar vers Conan en guise de préambule, et lui lança sur un ton accusateur :

— Tu ne nous as pas laissés prendre d'assaut Peshkhauri pour aller délivrer nos frères !

— Bien sûr que non, espèces de fous ! rugit le Cimmérien exaspéré. Même si vous aviez réussi à vous rendre maîtres des remparts, ce qui est peu probable, ils auraient pendu les prisonniers avant que vous ne soyez arrivés jusqu'à eux.

— Et tu es parti négociier seul avec le gouverneur ! hurla l'Afghuli, pris à son tour d'une frénésie bouillonnante.

— Eh bien ?

— Où sont nos sept chefs ? hurla le vieux chef qui fit tournoyer sa tulwar en un tourbillon d'acier étincelant au-dessus de sa tête. Où sont-ils ? Morts !

— Quoi !

Conan, sous l'effet de la surprise, faillit tomber de cheval.

— Oui, morts ! répétèrent cinq cents voix assoiffées de sang.

Le vieux chef leva les bras puis les abaissa.

— Ils n'ont pas été pendus ! cria-t-il d'une voix crierde. Dans une autre cellule un Wazuli a assisté à leur mort ! Le gouverneur a envoyé un sorcier qui les a tués par ses sortilèges !

— C'est certainement un mensonge, dit Conan. Le gouverneur n'aurait pas osé. La nuit dernière, je me suis entretenu avec lui...

Cet aveu eut un effet immédiat. Un hurlement de haine accusatrice

déchira les cieux.

— Oui ! Tu es allé le trouver, seul ! Pour nous trahir ! Ce n'est pas un mensonge. Ce Wazuli s'est échappé par les portes que le sorcier avait brisées pour entrer, et il a raconté l'histoire à nos éclaireurs qu'il a rencontrés dans le Zhaibar. Comme tu n'étais pas revenu, ils avaient été envoyés là-bas à ta recherche. Quand ils ont entendu le récit du Wazuli, ils sont rentrés à toute allure à Ghor, et nous avons sellé nos coursiers et ceint nos épées !

— Et qu'avez-vous l'intention de faire, fous que vous êtes ? demanda le Cimmérien.

— Venger nos frères ! hurlèrent-ils. Mort aux Kshatriyas ! Tuons-le, frères, c'est un traître !

Des flèches se mirent à siffler autour de lui. Conan se dressa sur ses étriers, essayant de se faire entendre au-dessus du tumulte. Puis, avec un rugissement où se mêlaient la rage, le défi et le dégoût, il fit demi-tour et poussa son cheval au galop, remontant la piste qu'il venait de descendre. Derrière lui et en dessous de lui, les Afghulis s'élançèrent furieux, criant leur colère, trop enragés même pour s'apercevoir que la seule façon d'atteindre la hauteur sur laquelle se trouvait Conan était de traverser le lit de la rivière dans la direction opposée, de suivre le large coude et d'emprunter la piste sinueuse qui montait vers la crête. Quand ils s'en rendirent compte, et qu'ils eurent fait demi-tour, leur ancien chef avait presque atteint l'endroit où la crête rejoignait le contrefort rocheux.

Parvenu au pied de la falaise, il ne suivit pas le chemin par lequel il était descendu, mais s'engagea sur une autre piste, encore moins visible, qui longeait une faille rocheuse, où l'étalon avança avec difficulté. Il venait juste de s'engager dans cette direction lorsque l'animal renâcla et se cabra devant quelque chose qui se trouvait sur la piste. Conan abaissa alors les yeux sur ce qui méritait encore à peine le nom d'homme : un amas sanglant, brisé et déchiqueté, qui marmonnait, et de ses dents brisées sortait un râle.

Seuls les dieux ténébreux qui président aux noires destinées des magiciens savent comment Khemsa put traîner son corps mutilé hors du terrible amas de rochers tombés dans l'avalanche et comment il réussit à escalader la pente escarpée jusqu'à la piste.

Poussé par une obscure raison, Conan descendit de cheval et resta ainsi, les yeux baissés vers la forme horrible, comprenant qu'il était témoin d'une chose miraculeuse, contraire à la nature. Le Rakhsha releva sa tête ensanglantée et ses yeux étranges, rendus vitreux par l'agonie et la mort proche, s'arrêtèrent sur Conan et le reconnurent.

— Où sont-ils ?

Ce fut un croassement torturé, ne ressemblant en aucune façon à une voix humaine.

— Repartis vers leur maudit château sur le mont Yimsha, grogna Conan. Ils ont emmené la Devi avec eux.

— J'irai ! murmura l'homme. Je vais les suivre ! Ils ont tué Gitara, je les tuerai... les servants, les quatre membres du Cercle Noir, le Maître lui-même ! Les tuer... tous ! (Il essaya de traîner son corps déchiqueté le long du rocher. Mais même sa volonté indomptable ne pouvait animer cet amas plus longtemps, alors que ses os brisés n'étaient plus retenus que par des chairs lacérées, et des tissus arrachés.) Partez à leur poursuite ! ordonna Khemsa, crachant une bave sanglante. Poursuivez-les !

— Je vais y aller, gronda Conan. Je voulais rassembler mes Afghulis, mais ils se sont retournés contre moi. Je vais me rendre seul à Yimsha. Je retrouverai la Devi même si je dois faire écrouler cette maudite montagne de mes mains nues. Je ne pensais pas que le gouverneur oserait faire assassiner mes lieutenants, alors que j'avais enlevé la Devi. Pourtant il semble qu'il l'ait fait. J'aurai sa tête pour cela. Elle ne peut plus me servir d'otage à présent, mais...

— Que la malédiction de Yizil soit sur eux ! lança Khemsa. Allez ! Je... Khemsa... vais mourir. Attendez... Prenez ma ceinture.

Il essaya de tendre ses doigts mutilés vers ses vêtements en lambeaux. Conan, comprenant ce qu'il cherchait à exprimer, se baissa et détacha de sa taille sanglante une ceinture à l'apparence étrange.

— Suivez la veine d'or dans le gouffre, murmura Khemsa. Portez la ceinture. Je l'avais reçue d'un prêtre stygien. Elle vous aidera, bien qu'elle ait fini par m'abandonner. Brisez le globe de cristal aux quatre grenades d'or. Prenez garde aux métamorphoses du Maître... Je m'en vais rejoindre Gitara... elle m'attend en Enfer... *aie, ya Skelos yar !*

Puis il mourut.

Conan considéra la ceinture. Elle n'avait pas été tressée avec du crin de cheval, mais selon lui avec d'épaisses tresses noires de femme. De petites pierres précieuses, comme il n'en avait jamais vu auparavant, étaient serties sur les mailles grossières. La boucle représentait la tête d'un serpent d'or, plate et cunéiforme, curieusement squameuse. Conan fut parcouru par un long frisson comme il la tenait dans sa main. Il se tourna pour la lancer dans le précipice, se ravisa et finit par la passer autour de sa taille, sous sa ceinture bakhariot. Puis il remonta à cheval et se mit en route.

Le soleil avait disparu derrière les blocs rocheux. Il grimpait le long de la piste dans l'ombre immense des falaises qui s'étendait comme un manteau bleu sombre sur les vallées et les crêtes qui se trouvaient bien plus bas. Conan n'était pas très loin du sommet lorsque, longeant l'épaule d'un rocher escarpé, il entendit le tintement de sabots ferrés venant dans sa direction. Il ne pouvait faire demi-tour, tant le sentier était étroit. Il contourna la saillie rocheuse et

déboucha sur un sentier qui s'élargissait légèrement. Un concert de hurlements menaçants éclata à ses oreilles. Mais son étalon repoussa avec force contre la paroi rocheuse un cheval terrifié et, d'une poigne de fer, Conan saisit le bras du cavalier, arrêtant l'épée brandie dans les airs.

— Kerim Shah ! murmura Conan, ses yeux lançant des lueurs rouge sombre.

Le Turanien ne lutta pas. Ils se tenaient sur leurs chevaux presque poitrine contre poitrine, les doigts de Conan enserrant le bras armé de l'autre. Derrière Kerim Shah, venait en file indienne une bande d'Irakzai décharnés, montant des chevaux efflanqués. Ils lui lancèrent des regards de loups, étreignant leurs arcs et leurs épées, mais ils étaient peu rassurés vu l'étroitesse du sentier et la proximité dangereuse de l'abîme qui s'ouvrait au-dessous d'eux.

— Où est la Devi ? demanda Kerim Shah.

— En quoi cela te regarde-t-il, chien d'espion hyrkanien ? grogna Conan.

— Je sais qu'elle est avec toi, répondit Kerim Shah. Je faisais route vers le nord avec mes guerriers lorsque nous avons été pris dans une embuscade dans la passe de Shalizah. Beaucoup de mes hommes ont été tués, et les survivants ont été harcelés à travers les collines comme des chacals. Lorsque nous avons repoussé nos poursuivants, nous avons pris la direction de l'ouest, vers la passe de l'Emir Jehun. Ce matin nous sommes tombés sur un Wazuli qui errait dans les collines. Il était comme dément, mais les propos incohérents qu'il a tenus avant de mourir m'ont appris beaucoup de choses. J'ai su qu'il était l'unique survivant d'un groupe poursuivant un chef Afghuli et une captive Kshatriya dans une gorge derrière le village de Khurum. Il a dit des choses parfaitement insensées au sujet d'un homme portant un turban vert et que l'Afghuli a renversé avec son cheval. Cet homme, lorsqu'il fut attaqué par les Wazulis lancés à sa poursuite, les frappa d'un sort innommable, qui les fit disparaître comme un souffle de feu, poussé par le vent, fait disparaître une bande de sauterelles.

» Comment un homme a-t-il pu en réchapper, cela je l'ignore, lui-même ne pouvait se l'expliquer. Mais j'ai appris au milieu de son délire que Conan de Ghor s'était trouvé à Khurum avec sa captive royale. Et, comme nous poursuivions notre route à travers les collines, nous avons rejoint une fille Galzai, nue, portant unealebasse d'eau, qui nous a raconté avoir été dépouillée de ses vêtements et violée par un géant étranger. Celui-ci portait le costume d'un chef Afghuli et, selon elle, aurait donné ses vêtements à une femme de Vendhya qui se trouvait avec lui. Elle a dit que vous étiez partis vers l'ouest.

Kerim Shah ne jugea pas nécessaire d'ajouter qu'il se dirigeait vers le lieu du rendez-vous fixé avec les troupes venant de Secunderam,

lorsqu'il avait trouvé sa route barrée par des tribus hostiles. La route vers la vallée de Gurashah, en empruntant la passe de Shalizah, était plus longue que celle qui traversait la passe de l'Emir Jehun, mais cette dernière se trouvait en pays Afghuli, que Kerim Shah désirait éviter jusqu'à ce qu'il rejoigne son armée. Cependant, la route de Shalizah lui étant barrée, il s'était dirigé vers la route interdite. Puis, apprenant que Conan n'était pas encore arrivé en Afghulistan avec sa captive, il avait fait route vers le sud, pressant sa troupe dans l'espoir de rejoindre Conan dans les collines.

— Aussi tu ferais mieux de me dire où se trouve la Devi, suggéra Kerim Shah. Nous sommes plus nombreux que toi...

— Que l'un de tes chiens pointe son arc et je te précipite dans l'abîme, le menaça Conan. De toute façon, cela ne te servirait à rien de me tuer. Cinq cents Afghulis sont à ma poursuite, et s'ils découvrent que tu les as dupés, ils t'écorcheront vif. Sache aussi que je n'ai plus la Devi. Elle est entre les mains des Noirs Prophètes de Yimsha.

— *Tarim* ! jura doucement Kerim Shah, abandonnant pour la première fois son air grave. Khemsa... ?

— Khemsa est mort, grogna Conan. Ses maîtres l'ont expédié en Enfer, au milieu d'une avalanche. À présent, ôte-toi de mon chemin. Je te tuerais avec plaisir si j'en avais le temps, mais je me rends à Yimsha.

— Je viens avec toi, dit brusquement le Turanien.

Conan lui rit au nez :

— Tu crois que je vais faire confiance à un chien hyrkanien ?

— Je ne te demande rien, répliqua Kerim Shah. Tous les deux, nous désirons retrouver la Devi. Tu connais mes raisons ; le roi Yezdigerd veut annexer son royaume à son empire, et mettre la fille dans son sérail. Et je te connais, depuis l'époque où tu étais ataman dans les steppes *kozak*, aussi, je sais que ton ambition est de t'emparer d'un gros butin. Tu veux piller Vendhya et extorquer une énorme rançon en échange de Yasmina. Parfait ! Pour le moment unissons nos forces, sans nous faire aucune illusion, et essayons de délivrer la Devi des Prophètes. Si nous réussissons, et si nous sommes encore en vie, nous pourrions alors nous battre en duel, pour savoir qui la gardera.

Pendant un instant, Conan scruta attentivement l'autre, puis secoua la tête, relâchant le bras du Turanien.

— Entendu, dit-il. Et tes hommes ?

Kerim Shah se tourna vers les Irakzai qui se tenaient silencieux et leur dit brièvement :

— Ce chef et moi allons nous rendre à Yimsha pour affronter les magiciens. Préférez-vous venir avec nous, ou être écorchés vifs par les Afghulis qui sont à sa poursuite ?

Ils le regardèrent avec des yeux tristement fatalistes. Ils étaient

condamnés et ils le savaient... ils l'avaient compris depuis l'instant où les flèches sifflantes des Dagozai, placés en embuscade, les avaient fait fuir de la passe de Shalizah. Les hommes du bas Zhaibar comptaient trop de haines raciales parmi les habitants des montagnes. Ils étaient trop peu nombreux pour pouvoir se frayer un chemin à travers les collines et revenir vers les villages frontaliers s'ils n'étaient plus conduits par le rusé Turanien. Ils se tenaient déjà pour morts, aussi répondirent-ils ce que seuls des hommes condamnés pouvaient répondre :

— Nous irons avec toi et mourrons à Yimsha.

— Alors, au nom de Crom ! en route, grogna Conan, qui s'impatientait en voyant les abîmes submergés de plus en plus par le crépuscule bleuté. Mes loups sont à plusieurs heures de route derrière moi, mais nous avons perdu un temps infernal.

Kerim Shah dégagea son coursier, pris entre l'étalon noir et la falaise, rengaina son épée et avec précaution fit faire demi-tour à son cheval. Puis la troupe se mit à gravir le sentier aussi vite que possible. Ils débouchèrent sur la crête à un mile environ à l'est de l'endroit où Khemsa avait arrêté le Cimmérien et la Devi. Le chemin qu'ils avaient emprunté était dangereux, même pour des hommes des collines. C'était pour cette raison que Conan l'avait évité aujourd'hui, alors qu'il avait avec lui la Devi, bien que Kerim Shah, lancé à sa poursuite, s'y fût engagé, supposant que telle devait être la route prise par le Cimmérien. Conan lui-même poussa un soupir de soulagement lorsque les chevaux eurent gravi la dernière pente. Ils avancèrent, tels des cavaliers fantômes à travers un royaume de ténèbres enchantées. Le léger crissement du cuir, le cliquetis des épées marquèrent leur passage, puis à nouveau les sombres pentes de la montagne furent nues et silencieuses sous la lumière des étoiles.

8.

Yasmina connaît une terreur sans nom

Yasmina n'eut le temps de crier qu'une seule fois lorsqu'elle se sentit recouverte par ce tourbillon incarnat et arrachée des bras de son protecteur par une force effrayante. Elle hurla puis n'eut plus de souffle pour crier. Elle ne vit et n'entendit plus rien. Elle fut rendue muette, puis finit par perdre connaissance sous l'effet du terrible souffle d'air qui l'environnait. Elle eut une conscience aveuglante de hauteurs vertigineuses, survolées à une vitesse inouïe, une impression confuse de sensations naturelles devenues folles, puis ce fut la perte de connaissance et l'oubli.

Une partie de ces sensations subsistait encore en elle lorsqu'elle reprit connaissance. Elle poussa un cri et s'agrippa sauvagement comme pour se retenir dans une chute éperdue et irrésistible. Ses doigts se refermèrent sur une douce étoffe, et un sentiment de soulagement la pénétra au contact de sa stabilité. Elle regarda autour d'elle.

Elle reposait sur un divan de velours noir. Ce divan se trouvait dans une grande pièce faiblement éclairée, dont les murs étaient recouverts de tapisseries sombres sur lesquelles rampaient des dragons, représentés avec un réalisme repoussant. Des ombres flottantes ne faisaient que suggérer le haut plafond, et la pénombre, qui se prêtait à l'illusion, emplissait les recoins. Il semblait qu'il n'y eût ni fenêtres ni portes dans les murs. Ou alors elles étaient dissimulées par des tentures qui plongeaient la pièce dans la nuit. Yasmina ne put déterminer d'où venait une faible clarté. La grande pièce était le royaume des mystères, des ombres et des formes fantastiques chez lesquels elle n'aurait pu jurer n'avoir pas décelé un mouvement, et qui, pourtant, emplissaient son esprit d'une terreur obscure, informulée.

Puis son regard se posa sur un sujet plus tangible. Sur un autre divan de velours noir, plus petit, à quelques pas de là, un homme était assis, les jambes croisées, la regardant d'un air contemplatif. Sa longue robe de velours noir, brodée de fils d'or, tombait amplement autour de lui, dissimulant son corps. Ses mains étaient passées sous ses manches. Il portait une toque de velours sur la tête. Son visage était calme, serein, non disgracieux ; ses yeux, lumineux et légèrement obliques. Pas un muscle de son visage ne bougeait, et son expression resta

impassible lorsqu'il vit qu'elle avait repris connaissance.

Yasmina sentit la peur descendre le long de sa colonne vertébrale comme un ruisseau d'eau glacée. Elle se redressa sur ses coudes et avec crainte regarda l'étranger.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Sa voix lui parut fragile et disproportionnée.

— Je suis le Maître de Yimsha.

Le timbre de sa voix était riche et sonore, comme les notes mélodieuses de la cloche d'un temple.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici ? demanda-t-elle.

— Ne vouliez-vous pas me voir ?

— Si vous êtes l'un des Noirs Prophètes... si ! répondit-elle hardiment, estimant que, de toute façon, il pouvait lire dans ses pensées.

Il eut un rire léger, et de nouveau des frissons parcoururent la colonne vertébrale de la jeune femme.

— Vous vouliez lancer les enfants sauvages des collines contre les Prophètes de Yimsha ! dit-il en souriant. Je l'ai lu dans votre esprit, princesse. Votre pauvre esprit humain est rempli de rêves mesquins de haine et de vengeance !

— Vous avez tué mon frère ! (En elle monta une onde de colère, rivalisant avec sa peur. Ses mains se joignirent, son petit corps se raidit.) Pourquoi l'avoir persécuté ? Il ne vous avait jamais fait de tort. Les prêtres disent que les Prophètes répugnent à intervenir dans les affaires des hommes. Pourquoi avoir tué le roi de Vendhya ?

— Comment un être humain pourrait-il comprendre les raisons d'un Prophète ? répondit calmement le Maître. Mes servants dans les temples de Turan, qui sont les véritables prêtres derrière les prêtres de Tarim, m'ont incité à agir en faveur de Yezdigerd. Pour des raisons qui me sont personnelles, j'ai satisfait à leur demande. Comment pourrais-je expliquer mes raisons cachées à votre intelligence chétive ? Vous ne pourriez comprendre.

— Je comprends parfaitement ceci : mon frère est mort !

Des larmes de chagrin et de colère firent trembler sa voix. Elle se redressa sur ses genoux et le regarda de ses grands yeux brillants, aussi souple et dangereuse en cet instant qu'une panthère.

— Comme le désirait Yezdigerd, reconnu calmement le Maître. J'ai accepté, dans un moment de fantaisie, de favoriser ses ambitions.

— Yezdigerd est-il votre vassal ?

Yasmina s'efforça de garder une voix égale. Elle avait senti ses genoux toucher un objet dur et symétrique sous un repli du velours. Elle modifia sa position imperceptiblement, avançant la main sous l'étoffe.

— Le chien qui se repaît des restes des sacrifices dans la cour du

temple est-il le vassal du dieu ? répondit le Maître.

Il ne semblait pas remarquer le mouvement qu'elle cherchait à dissimuler. Cachés par le velours, ses doigts se refermèrent sur ce qu'elle comprit être la poignée dorée d'une dague. Elle pencha la tête pour dissimuler la lueur de triomphe de ses yeux.

— Je suis las de Yezdigerd, dit le Maître. Je me suis tourné vers d'autres divertissements... Ah !

Avec un cri féroce, Yasmina bondit comme un chat sauvage, brandissant le poignard dans un but meurtrier. Mais elle fit un faux pas et glissa à terre. Puis elle se redressa, levant les yeux vers l'homme assis sur le divan. Il n'avait pas bougé, conservant son sourire mystérieux. En tremblant, elle leva la main et la regarda avec des yeux écarquillés. Ses doigts ne tenaient pas une dague : ils étreignaient un lotus d'or dont les fleurs écrasées se flétrissaient sur la tige meurtrie.

Elle le lâcha comme s'il s'était agi d'une vipère, et s'aidant des pieds et des mains s'éloigna de son tourmenteur. Elle revint sur son propre divan, car là au moins elle pouvait reprendre une attitude plus digne d'une reine, au lieu de se vautrer à terre aux pieds d'un sorcier. Puis elle regarda vers lui craintivement, s'attendant à des représailles.

Mais le Maître ne bougea pas.

— Toute substance est une pour celui qui détient la clé du cosmos, dit-il obscurément. Pour un adepte, rien n'est immuable. À volonté, des fleurs d'acier fleurissent dans des jardins sans nom, ou bien des épées-fleurs brillent sous la clarté lunaire.

— Vous êtes un démon, sanglota-t-elle.

— Pas moi ! dit-il en éclatant de rire. Je suis né sur cette planète, il y a longtemps de cela. Autrefois j'étais un homme comme les autres, et je n'ai pas perdu tous mes attributs humains au cours des éons innombrables de mon apprentissage. Un humain connaissant les arts magiques est plus fort qu'un démon. Mon origine est humaine, mais je règne sur des démons. Vous avez vu les Seigneurs du Cercle Noir... cela détruirait votre esprit de savoir de quel lointain royaume je les ai appelés et de quelle destinée je les préserve grâce à mon cristal ensorcelé et à mes serpents d'or. Je suis le seul à pouvoir les commander. Cet imbécile de Khemsa a cru pouvoir devenir puissant... Pauvre fou, brisant des portes matérielles et se jetant dans le vide, lui et sa maîtresse, pour rebondir de rocher en rocher ! Cependant s'il n'avait pas été détruit, son pouvoir aurait pu s'accroître et rivaliser avec le mien.

De nouveau, il éclata de rire.

— Et vous, pauvre chose stupide ! Vouloir envoyer un chef des collines hirsute à l'assaut de Yimsha ! C'était une plaisanterie que j'aurais dû inventer moi-même, si cela m'était venu à l'esprit, afin que vous tombiez entre ses mains. Et j'ai lu dans votre esprit puéril

l'intention de le séduire par vos artifices féminins pour atteindre votre but ! Mais, malgré toute votre stupidité, vous êtes une femme agréable à regarder. Et c'est mon caprice de faire de vous mon esclave.

À ces mots, la fille d'un millier d'empereurs orgueilleux eut une exclamation de honte et de fureur :

— Vous n'oseriez pas !

Son rire moqueur la cingla comme un fouet s'abattant sur ses épaules nues.

— Le roi n'oserait pas marcher sur le ver de terre qui se trouve sur son chemin ? Petite folle, ne comprenez-vous donc pas que votre suffisance de reine n'a pas plus d'importance à mes yeux qu'un fétu de paille emporté par le vent ? Moi, qui ai connu les caresses des reines de l'Enfer ! Vous avez vu comment j'ai agi avec un rebelle !

Découragée et effrayée, la jeune fille se recroquevilla sur le divan tendu de velours. La lumière diminua, devenant plus fantasmagorique encore. Les traits du Maître furent plongés dans l'ombre. Sa voix retrouva son ton de commandement.

— Je ne vous céderai jamais !

Sa voix trembla de peur, mais elle contenait un accent de fermeté.

— Vous céderez, répondit-il avec une horrible conviction. La peur et la souffrance vous formeront. Je vais vous emplir d'horreur et d'angoisse jusqu'aux limites extrêmes de votre résistance, jusqu'à ce que vous deveniez comme de la cire liquide, pour être pétrie et modelée par mes mains selon mon désir. Vous serez formée comme jamais aucune femme mortelle ne l'a encore été, au point que le moindre de mes commandements sera à vos yeux comme la volonté inaltérable des dieux. Mais d'abord, pour rabaisser un peu votre orgueil, vous allez faire un voyage dans le passé, à travers les siècles oubliés, et contempler toutes les formes qui ont été les vôtres. *Aie, yil la khosa !*

À ces mots la pièce se mit à tourner devant les yeux terrifiés de Yasmina. Les racines de ses cheveux piquetèrent son cuir chevelu, sa langue se colla à son palais. Quelque part un gong lança une note sinistre et profonde. Les dragons sur les tapisseries brillèrent comme des flammes bleues, puis disparurent. Le Maître sur son divan ne fut plus qu'une ombre indistincte. La faible clarté fit place à des ténèbres douces et épaisses, presque palpables, parcourues d'étranges rayonnements. Elle ne vit plus le Maître. Elle ne voyait plus rien. Elle eut l'étrange impression que les murs et le plafond s'étaient éloignés d'elle à l'infini.

Puis quelque part dans les ténèbres une lueur surgit, semblable à une luciole, disparaissant et réapparaissant selon un rythme régulier. Elle grossit et devint une boule dorée. Comme elle grandissait, sa

lumière devint plus intense, flamboyante. Elle explosa brusquement, faisant pleuvoir dans les ténèbres des étincelles blanches qui n'éclairèrent pas cependant les ombres environnantes. Mais comme si elle avait incrusté l'obscurité, une légère clarté subsista, révélant une tige grêle et noirâtre qui sortait du sol plongé dans l'ombre. Sous les yeux dilatés de la jeune fille, cela se développa et prit forme... Des tiges et de larges feuilles apparurent, d'immenses fleurs vénéneuses s'élevèrent au-dessus d'elle et la firent se replier sur le divan de velours. Un parfum subtil imprégna l'atmosphère. C'était l'effroyable silhouette du lotus noir qui avait poussé sous ses yeux, cette fleur que l'on trouvait dans les jungles hantées et interdites du Khitai.

Les larges feuilles murmurèrent, parcourues par une vie perverse. Les fleurs se penchèrent vers elle, tels des êtres doués de sens, se balançant comme des serpents sur leurs tiges souples. Se détachant sur les ténèbres molles et impénétrables, elles la dominaient d'une façon inouïe, gigantesques, et atrocement évidentes. La tête lui tourna sous les effluves pernicieux de leur parfum et elle voulut se traîner hors du divan. Puis elle se retint à lui, car il lui sembla qu'elle allait être précipitée le long d'une pente impossible. Elle hurla de terreur et se cramponna au velours, mais ses doigts durent lâcher prise. Ce fut comme si sa raison et son équilibre s'effondraient et disparaissaient. Elle devint un atome frissonnant de conscience projeté à travers un vide sombre, grondant et glacé, parcouru par un vent terrifiant qui menaçait d'éteindre son faible vacillement de vie animée, telle une bougie sous le souffle d'un ouragan.

Puis survint une période d'impulsions et de mouvements aveugles lorsque l'atome qu'elle était se confondit et s'engloutit dans une myriade d'autres atomes de vie en train de naître dans les marécages en fermentation de l'existence, elle fut pétrie par des forces en formation, jusqu'à ce qu'elle émerge de nouveau comme individu conscient, pour descendre en tournoyant le long d'une spirale sans fin de vies.

Dans une brume de terreur elle revécut toutes ses existences antérieures, reconnut et fut à nouveau tous les corps qui avaient contenu son ego à travers les siècles. Elle meurtrit à nouveau ses pieds sur la longue et pénible route de la vie qui s'étirait derrière elle, conduisant vers le Passé immémorial. Ramenée au-delà des aubes les plus mystérieuses du Temps, elle rampa en tremblant dans les jungles des origines, poursuivie par des bêtes de proie couvertes de bave. Vêtue de peaux, elle marcha dans des rizières, de l'eau jusqu'aux cuisses, luttant contre des oiseaux aquatiques croassant, pour préserver les précieuses graines. Elle s'exténua avec les bœufs pour faire avancer le soc pointu dans la terre dure, et elle se tint courbée pendant des jours au-dessus de métiers à tisser dans des cabanes de

paysans.

Elle vit des citadelles en proie aux flammes, et elle s'enfuit en hurlant devant les tueurs. Elle avança en chancelant, nue et sanglante, sur des sables brûlants, attachée aux étriers du négrier, et elle connut les caresses de mains brûlantes et cruelles sur son corps qui se tordait. Elle subit le déshonneur et la douleur de la luxure brutale. Elle hurla sous la morsure du fouet et gémit sur la roue ; folle de terreur, elle lutta contre les mains qui forçaient sa tête à se poser inexorablement sur le billot sanglant.

Elle connut les douleurs de l'enfantement et l'amertume de l'amour trahi. Elle endura toutes les afflictions, les maux et les brutalités que l'homme a infligés à la femme depuis le commencement des temps. Elle supporta toute la haine et la méchanceté dont la femme fait preuve envers la femme. Et durant tout ce temps, elle garda la conscience qu'elle était Devi, constatation qui la cinglait comme un fouet brûlant. Elle fut toutes les femmes qu'elle avait été jadis, tout en sachant qu'elle était Yasmina. Cette connaissance n'était pas perdue au cours des angoisses de ses réincarnations. Elle était en même temps une esclave nue rampant sous le fouet, et l'orgueilleuse Devi. Et elle souffrait non seulement de la souffrance de la jeune esclave, mais aussi de celle de Yasmina, pour l'orgueil de laquelle le fouet faisait l'effet d'un tison chauffé à blanc.

Toutes ces existences se confondaient dans un chaos mouvant, chacune avec son fardeau de malheurs, de honte et de souffrances, jusqu'au moment où elle entendit faiblement sa propre voix qui hurlait d'une façon insupportable, comme un cri prolongé de douleur, se répercutant à travers les siècles.

Puis elle se réveilla sur le divan tendu de velours dans la pièce mystérieuse.

Dans une lumière grise et spectrale, de nouveau, elle vit l'autre divan et la silhouette dissimulée sous l'ample tunique. La tête encapuchonnée était inclinée, les épaules faiblement esquissées dans la pénombre. Elle ne pouvait voir avec précision, mais le capuchon, à la place de la toque de velours, provoqua en elle une inquiétude irraisonnée. Comme elle regardait, une terreur sans nom l'enveloppa, colla sa langue contre son palais... elle eut le sentiment que ce n'était pas le Maître qui était assis silencieusement sur le divan noir.

Alors la forme bougea et se dressa, la dominant. L'ombre se pencha et les longs bras dans leurs larges manches noires se tendirent vers elle. Elle lutta contre eux, en proie à une terreur muette, surprise par leur maigreur et leur dureté. La tête encapuchonnée s'approcha de son visage qui se détournait. Elle se mit à pousser des hurlements, saisie d'une peur et d'un dégoût atroces. Des bras osseux saisirent son corps délicat. Sous le capuchon apparut un visage de mort et de

moisissure... des traits ayant l'apparence d'un parchemin en putréfaction sur un crâne prêt à tomber en miettes.

Elle hurla de nouveau. Puis, comme ces mâchoires rongées et ricanantes s'approchaient de ses lèvres, elle perdit connaissance...

9.

Le château des magiciens

Le soleil s'était levé au-dessus des cimes blanches des montagnes himéliennes. Au pied d'une longue pente, un groupe de cavaliers fit halte et regarda vers le ciel. Loin au-dessus d'eux, une tour de pierre était juchée sur le versant incliné de la montagne. Au-delà, un peu plus haut, étincelaient les murs d'un donjon plus grand, près de la ligne de partage où commençait la neige couronnant les sommets de Yimsha. Une impression d'irréalité planait sur l'ensemble de ce paysage... Les pentes pourpres s'élançaient vers ce château fantastique qui, à distance, ressemblait à un jouet ; au-dessus de lui, les sommets d'un blanc étincelant soutenaient l'azur glacé.

— Nous allons laisser les chevaux ici, grogna Conan. Il vaut mieux graver à pied cette pente traîtresse. D'ailleurs, ils sont épuisés.

Il sauta à bas du noir étalon qui se tenait les jambes rigides et la tête pendante. Au cours de la nuit, ils avaient progressé au prix de grandes difficultés, mangeant la maigre nourriture que contenaient encore leurs fontes, s'arrêtant seulement pour donner leurs restes aux chevaux.

— La première tour est habitée par les servants des Noirs Prophètes, dit Conan. Du moins c'est ce qu'on dit : les chiens de garde des maîtres... des sorciers de moindre importance. Mais qui ne vont pas rester assis sans rien faire quand nous commencerons à graver cette pente.

Kerim Shah leva les yeux vers la montagne, puis se retourna pour contempler le chemin par où ils étaient venus. Ils avaient escaladé la plus grande partie du mont Yimsha et sous eux s'étendait un immense paysage de cimes moins élevées et de rochers abrupts. Au milieu de ce labyrinthe, le Turanien chercha en vain des taches de couleur mouvantes qui auraient trahi une présence humaine. Manifestement, les poursuivants afghulis avaient perdu la trace de leur chef au cours de la nuit.

— Allons-y, alors.

Ils attachèrent leurs chevaux épuisés à un bosquet de tamaris et sans plus de commentaires se mirent à graver la pente. Il n'y avait pas d'abri possible. C'était une pente nue, parsemée de rochers trop petits pour dissimuler un homme. Mais ils dissimulaient autre chose.

La troupe n'avait pas fait cinquante pas lorsqu'une forme

grondante jaillit de derrière un rocher. C'était l'un de ces chiens sauvages et décharnés qui infestent les villages des collines. Ses yeux brillaient d'une lueur rouge, ses mâchoires dégouttaient de bave. Conan était en tête, mais le chien ne s'attaqua pas à lui. Il passa près de Conan et s'élança vers Kerim Shah. Le Turanien fit un bond sur le côté, et le grand chien se jeta sur l'Irakzai qui marchait derrière lui. L'homme poussa un hurlement et leva son bras qui fut déchiré par les crocs de la brute comme il tombait à la renverse. L'instant d'après, une douzaine de tulwars hachèrent en morceaux la bête. Cependant, la créature ne cessa véritablement ses efforts pour saisir et déchirer ses assaillants que lorsqu'elle fut littéralement démembrée.

Kerim Shah banda le bras entaillé du guerrier qui avait été mordu, le regarda attentivement, puis s'éloigna sans rien dire. Il rejoignit Conan et ils recommencèrent leur escalade en silence. Un moment après, Kerim Shah lança :

— Curieux de trouver un chien des villages en cet endroit.

— Il n'y a rien à manger par ici, grogna Conan.

Tous deux tournèrent la tête pour regarder le guerrier blessé qui peinait à leur suite, au milieu de ses compagnons. Son visage sombre luisait de sueur et ses lèvres étaient retroussées, découvrant ses dents en une grimace de douleur. Puis tous deux tournèrent à nouveau leur regard vers la tour de pierre tapie au-dessus d'eux.

Un calme lénifiant régnait sur les hauteurs. La tour ne montrait aucun signe de vie, pas plus que l'étrange construction pyramidale qui la surmontait. Mais les hommes, qui montaient avec peine, avançaient aussi tendus que s'ils allaient atteindre les bords d'un cratère. Kerim Shah tenait à la main son puissant arc turanien qui tuait à cinq cents pas, et les Irakzai gardaient un œil sur leurs propres arcs, plus légers et moins meurtriers.

Mais ils n'étaient pas encore arrivés à portée d'arc de la tour, lorsque quelque chose s'abattit du ciel sans avertissement. Cela passa si près de Conan qu'il sentit le battement des ailes. Mais ce fut un Irakzai qui chancela et s'effondra, son sang jaillissant d'une jugulaire tranchée. Un faucon aux ailes pareilles à de l'acier poli repartit vers le ciel à la vitesse de l'éclair, son bec-cimeterre ruisselant de sang, puis il vacilla dans l'azur au moment où la corde de l'arc de Kerim Shah vibrait. Il tomba comme du plomb, mais personne ne vit où il heurta le sol.

Conan se pencha sur la victime de cette attaque. L'homme était déjà mort. Personne ne dit mot, jugeant inutile de faire remarquer que le faucon n'a pas la réputation de s'attaquer à l'homme. Une colère sourde remplaça alors l'inertie fataliste des esprits farouches des Irakzai. Des doigts velus glissèrent des flèches dans les arcs, et les hommes regardèrent d'un air vindicatif en direction de la tour qui les

narguait par son silence.

Mais l'attaque suivante ne se fit pas attendre. Tous la virent... une vesse-de-loup de fumée blanche tomba de la tour et descendit la pente inclinée, flottant et roulant dans leur direction. D'autres suivirent. Elles semblaient inoffensives et n'être que de simples sphères floconneuses d'écume moirée, mais Conan se jeta sur le côté pour éviter la première. Derrière lui, l'un des Irakzai tendit le bras et enfonça son épée dans la masse mouvante. Aussitôt une vive détonation secoua le flanc de la montagne. Il y eut une explosion aveuglante, la vesse-de-loup avait disparu. Du guerrier trop curieux, il ne restait qu'un tas d'os carbonisés et noircis. La main crispée tenait toujours la poignée en ivoire de son épée, mais la lame n'existait plus... liquéfiée et détruite par cet effroyable dégagement de chaleur. Cependant, les hommes se trouvant à portée de la victime n'avaient pas souffert de l'explosion qui les avait seulement éblouis et aveuglés par sa soudaine lueur éclatante.

— Elle a explosé au contact de l'acier, grogna Conan. Attention... en voilà d'autres !

La pente au-dessus d'eux était presque totalement recouverte par ces sphères arrivant par vagues. Kerim Shah banda son arc et lança une flèche dans le tas. Les sphères touchées par la flèche éclatèrent comme des bulles au milieu de flammes éblouissantes. Ses hommes suivirent son exemple et, durant les quelques minutes qui suivirent, ce fut comme si un orage retentissant se déchaînait sur le flanc de la montagne, lançant des éclairs qui explosaient en produisant des pluies de flammes. Lorsque ce tir de barrage cessa, il ne restait plus que quelques flèches dans les carquois des archers.

D'un air farouche, ils poursuivirent leur route, foulant le sol carbonisé et noirci, dont la roche avait été, par endroits, transformée en lave sous l'effet de l'explosion de ces bombes diaboliques.

Enfin, ils arrivèrent presque à portée de flèche de la tour silencieuse et ils déployèrent leur ligne d'attaque, les nerfs tendus, prêts à toutes les horreurs qui pouvaient fondre sur eux.

Au sommet de la tour une silhouette apparut, élevant une trompe de bronze de dix pieds de long. Son mugissement strident s'élança en grondant vers les pentes, semblable au fracas des trompettes du Jugement dernier. La réponse fut terrible. Le sol se mit à trembler sous les pieds des assaillants, des grondements sourds et des craquements montèrent des profondeurs de la terre.

Les Irakzai hurlèrent, chancelant comme des hommes ivres sur la pente parcourue de frissons. Conan, les yeux étincelants, se lança hardiment en avant, grimpant la pente, l'épée à la main, courant vers la porte qui s'ouvrait dans le mur de la tour. Au-dessus de lui, la

grande trompe mugissait et beuglait avec des accents de raillerie cruelle. Puis Kerim Shah ajusta une flèche contre son oreille et la lâcha.

Seul un Turanien pouvait réussir un tel tir. Le mugissement de la trompe cessa brusquement et fut remplacé par un hurlement aigu. La silhouette en robe verte sur la tour chancela, tenant entre ses doigts crispés le long trait qui s'était planté dans sa poitrine. Puis elle bascula par-dessus le rempart. La grande trompe tomba, roulant sur le mur crénelé, restant accrochée d'une manière précaire. Une autre silhouette en robe se précipita pour la ramasser en criant d'horreur. À nouveau l'arc du Turanien vibra, à nouveau un hurlement de mort lui répondit. Le second servant, en tombant, heurta du bras la trompe et la précipita par-dessus le rempart au bas duquel elle alla se briser sur les rochers.

Conan courut à une telle vitesse que les échos sonores de cette chute ne s'étaient pas encore éteints que déjà il attaquait la porte à grands coups d'épée. Averti par son instinct barbare, il fit soudain un bond en arrière au moment où une pluie de plomb fondu s'abattait sur lui. Mais l'instant d'après, il recommençait à attaquer les panneaux avec une fureur redoublée. Il fut galvanisé par le fait que ses adversaires avaient recours à des armes terrestres. La magie des servants était limitée. Leurs ressources en nécromancie devaient sans doute être épuisées.

Kerim Shah accourait derrière lui, entraînant à sa suite les hommes des collines qui formaient un croissant éparpillé. Ils tiraient tout en courant et leurs flèches allaient se briser contre les remparts ou passaient au-dessus du parapet en décrivant une courbe.

La porte massive en bois de teck céda sous les assauts du Cimmérien, et il regarda prudemment à l'intérieur, s'attendant à un piège. Il aperçut une salle circulaire d'où partait un escalier en colimaçon. De l'autre côté de la salle, une porte était grande ouverte, donnant sur la pente à l'extérieur de la tour... laissant voir les dos d'une demi-douzaine de silhouettes en robes vertes, en pleine débandade.

Conan poussa un hurlement et fit un pas à l'intérieur de la tour. Puis une prudence innée le fit se rejeter en arrière, alors même qu'un énorme bloc de rocher s'écrasait avec fracas sur le sol, là où son pied s'était posé un instant auparavant. Après avoir prévenu ceux qui accouraient derrière lui, il contourna la tour.

Les servants avaient évacué leur première ligne de défense. Conan vit leurs robes vertes scintiller sur les lianes de la montagne devant lui. Il se lança à leur poursuite, palpitant d'un ardent désir de sang. Derrière lui, Kerim Shah et les Irakzai arrivaient en courant. Ces derniers hurlaient comme des loups en voyant fuir leurs adversaires,

ce triomphe temporaire ayant eu raison pour un instant de leur fatalisme.

La tour se trouvait au bas d'un plateau étroit dont le rebord supérieur était à peine perceptible. Quelques centaines de mètres plus loin, ce plateau se terminait brusquement par un ravin qui était invisible du bas de la montagne. Les servants sautèrent apparemment dans ce ravin sans ralentir leur course. Leurs poursuivants virent les robes vertes flotter et disparaître dans l'abîme.

Quelques instants plus tard, ils se tenaient eux-mêmes au bord de cet énorme fossé qui les séparait du château des Noirs Prophètes. C'était un ravin aux parois abruptes qui s'étendait de chaque côté aussi loin qu'ils pouvaient regarder, faisant vraisemblablement le tour de la montagne. Il avait plus de quatre cents mètres de largeur et cinq cents pieds de profondeur. Et d'un bord à l'autre, un étrange brouillard diaphane scintillait et luisait faiblement.

Regardant au fond d'un ravin, Conan grogna. Tout en bas, se déplaçant sur le sol qui brillait comme de l'argent poli, il aperçut les formes des servants en robes vertes. Leurs silhouettes étaient mouvantes et indistinctes, telles des formes au fond de l'eau. Ils marchaient en file indienne, se dirigeant vers la paroi opposée.

Kerim Shah ajusta une flèche et l'envoya en sifflant vers le bas. Mais lorsqu'elle atteignit le brouillard qui emplissait le ravin, elle sembla perdre de sa force de lancée et elle s'écarta largement de sa route.

— S'ils sont descendus, nous pouvons en faire autant, gronda Conan, pendant que Kerim regardait le trajet de sa flèche avec surprise. Je les ai vus pour la dernière fois à cet endroit-là...

Regardant plus attentivement le fond du ravin, il vit quelque chose briller comme un filament doré sur le sol du canon tout en contrebas. Les servants semblaient suivre ce filament, et soudain les paroles mystérieuses de Khemsa lui revinrent en mémoire... « Suivez la veine d'or ! » Au bord du ravin, à l'endroit même où il s'était agenouillé, il la trouva... une légère veine d'or brillante. Cet affleurement de minéral commençait sur le rebord et descendait vers le fond du ravin argenté. Et il découvrit aussi autre chose qui lui avait échappé jusque-là, en raison de la réfraction particulière de la lumière. La veine d'or suivait une étroite rampe qui descendait en pente inclinée dans le ravin, et qui comportait des prises pour les mains et des appuis pour les pieds.

— Voilà par où ils sont descendus, grogna-t-il vers Kerim Shah. Leurs sortilèges ne leur permettent pas de flotter dans les airs ! Nous allons les imiter...

Ce fut à cet instant que l'homme qui avait été mordu par le chien enragé poussa un horrible cri et se jeta sur Kerim Shah, la bouche

pleine de bave, montrant les dents. Le Turanien, aussi agile qu'un chat, se jeta sur le côté et le dément tomba la tête la première dans le vide. Les autres se massèrent au bord du précipice et le suivirent des yeux avec étonnement. Le dément ne tomba pas comme une masse de plomb. Il descendit en flottant doucement à travers la brume rose comme un homme coulant au fond de l'eau. Ses membres s'agitèrent comme s'il essayait de nager, puis ses traits s'empourprèrent et se tordirent, en plus des convulsions provoquées par sa folie. Son corps finit par se poser tout au fond du ravin, et il resta immobile.

— La mort règne sur ce ravin, murmura Kerim Shah, s'écartant de la brume rose qui luisait faiblement presque à ses pieds. Alors, Conan ?

— En avant ! répondit farouchement le Cimmérien. Ces servants sont des hommes ; si le brouillard ne les a pas tués, il ne me tuera pas.

Il assura sa ceinture et ses doigts effleurèrent celle que Khemsa lui avait donnée. Il fronça les sourcils, puis eut un pâle sourire. Il avait oublié cette ceinture. Pourtant, par trois fois, la mort était passée à côté de lui pour frapper une autre victime.

Les servants avaient atteint la paroi opposée et ils grimpaient le long de celle-ci, pareils à de grandes mouches vertes. Se glissant le long de la rampe, il commença à descendre prudemment. Le nuage rose recouvrit ses chevilles, puis il atteignit ses genoux, ses cuisses, sa taille et ses aisselles. Il eut l'impression de se trouver au sein d'un brouillard très dense par une nuit moite. Quand la brume arriva à la hauteur de son menton, il hésita, puis plongea. À l'instant même sa respiration fut stoppée, l'air ne lui parvint plus et il sentit ses côtes se creuser dans sa poitrine. Dans un effort éperdu, il se hissa vers le haut, luttant pour survivre. Sa tête remonta à la surface et il aspira l'air à grandes gorgées.

Kerim Shah se pencha vers lui et lui parla, mais Conan n'entendit rien, et ne répondit rien. Avec entêtement, son esprit fixé sur ce que Khemsa lui avait dit en mourant, le Cimmérien chercha à tâtons la veine d'or, et il constata qu'il s'en était écarté durant sa descente. Plusieurs séries de prises pour les mains avaient été creusées dans la rampe. Se plaçant exactement au-dessus du filon, il tenta de descendre une nouvelle fois. Le brouillard rose monta vers lui et le recouvrit. À présent, sa tête était sous la surface, mais il respirait toujours de l'air pur. Au-dessus de lui il aperçut ses compagnons qui le regardaient. Leurs traits étaient ternis par la brume qui luisait faiblement au-dessus de sa tête. Il leur fit signe de le suivre et continua à descendre rapidement, sans même s'assurer s'ils le suivaient ou non.

Kerim Shah rengaina son épée sans faire de commentaire et le suivit, ainsi que les Irakzai qui avaient encore plus peur de rester seuls que d'affronter les horreurs qui pouvaient les guetter en bas, et ils se

disputèrent pour descendre après lui. Chacun se colla contre le filament doré comme ils avaient vu le Cimmérien le faire.

Au bas de la rampe inclinée, ils atteignirent le fond du ravin et s'avancèrent sur le sol horizontal brillant, marchant sur la veine dorée comme des acrobates sur une corde. C'était comme s'ils avançaient le long d'un tunnel invisible à travers lequel l'air circulait librement. Ils sentaient la mort se presser alentour, au-dessus d'eux et de chaque côté, mais elle ne les atteignit pas.

La veine montait le long d'une rampe similaire sur la paroi opposée, en haut de laquelle les servants avaient disparu. Ils remontèrent vers la surface, les nerfs tendus, ignorant ce qui les attendait au milieu des éperons rocheux qui bordaient le précipice.

C'étaient les servants en robes vertes qui les attendaient, des couteaux à la main. Peut-être avaient-ils atteint les limites au-delà desquelles ils ne pouvaient plus reculer. Peut-être la ceinture stygienne passée à la taille de Conan aurait-elle pu dire pourquoi leurs arts nécromanciens s'étaient montrés si faibles, et pourquoi ils s'étaient si rapidement épuisés. Peut-être est-ce parce qu'ils se savaient promis à la mort par suite de leur échec qu'ils jaillirent de derrière les rochers, les yeux brillants, leurs couteaux étincelants, ayant recours dans leur désespoir à des armes matérielles.

Aucun combat magique ne se déroula parmi les crocs rocheux qui garnissaient le bord du précipice. Ce fut un tourbillon de lames, au sein duquel un acier réel s'enfonçait dans la chair d'où coulait un sang authentique, des bras vigoureux portaient des coups redoutables qui tranchaient la chair frissonnante, et des hommes s'écroulaient à terre pour être piétinés, tandis que le combat faisait rage au-dessus d'eux.

L'un des Irakzai saignait, mortellement blessé parmi les rochers, mais les servants étaient défaits... mis en pièces, coupés en deux ou précipités dans le vide, tombant en flottant paresseusement vers le sol argenté qui étincelait tout en bas.

Alors les vainqueurs essuyèrent le sang et la sueur de leurs yeux, et se regardèrent. Conan et Kerim Shah restaient encore debout, ainsi que quatre des Irakzai.

Ils se trouvaient parmi les contreforts rocheux qui dentelaient le rebord du précipice, et de cet endroit un sentier sinueux conduisait, le long d'une pente légère, vers un large escalier comportant une demi-douzaine de marches, à une centaine de mètres de là, taillées dans une substance verte comme le jade. Ces marches menaient à une large terrasse ou galerie qui n'avait pas de toit, construite dans la même pierre polie, et au-dessus de cette galerie s'élevaient les différents étages du château des Noirs Prophètes. Il semblait avoir été sculpté dans la roche même de la montagne. L'architecture était parfaite, mais sans aucun ornement. Les nombreuses fenêtres étaient obstruées et

masquées par des rideaux tirés de l'intérieur. Il n'y avait aucun signe de vie, amical ou non.

Ils gravirent le sentier en silence, prudemment, comme des hommes qui se dirigent vers le repaire du serpent. Les Irakzai étaient muets, semblables à des hommes qui marchent à une mort certaine. Même Kerim Shah était silencieux. Seul Conan ne semblait pas se représenter quel monstrueux bouleversement d'idées admises, quel prodigieux geste, quelle violation des traditions sans précédent représentait leur intrusion. Mais ce n'était pas un Oriental. Il était issu d'une race qui combattait magiciens et démons avec une égale ardeur, les affrontant, en fait, comme des adversaires humains.

Il monta à grandes enjambées les marches brillantes et parcourut la large galerie verte, se dirigeant vers la grande porte en bois de teck aux serrures d'or. Il ne jeta qu'un simple regard vers les étages supérieurs de la grande construction pyramidale qui s'élevait au-dessus de lui. Il tendit la main vers la poignée de bronze, puis retint son geste, esquissant une grimace. La poignée avait la forme d'un serpent, dont la tête se dressait sur un cou recourbé. Conan soupçonna que cette tête de métal pourrait bien s'animer d'une vie effroyable sous sa main.

Il la fit sauter d'un seul coup d'épée, et le tintement du bronze sur le sol vitrifié ne diminua aucunement sa prudence. Il poussa la poignée sur le côté avec la pointe de son épée, puis se tourna à nouveau vers la porte. Un silence total régnait sur les tours. Là-bas, loin au-dessous d'eux, les pentes montagneuses disparaissaient dans une brume pourpre. Le soleil étincelait sur les cimes enneigées environnantes. Dans les airs planait un vautour, point noir dans l'azur gelé. Mais, à part lui, les hommes arrêtés devant la porte aux incrustations d'or étaient les seuls êtres vivants... minuscules silhouettes dans une galerie vert jade posée sur cette hauteur vertigineuse, avec cette fantastique construction de pierre qui les écrasait.

Une bourrasque glacée s'abattit sur eux, cinglant leurs vêtements en lambeaux. La longue épée de Conan commença à attaquer les panneaux de teck, produisant des échos retentissants. Il frappait inlassablement, entaillant aussi bien le bois verni que les barres de métal. La porte ayant cédé, il jeta un regard à l'intérieur, sur le qui-vive, aussi méfiant qu'un loup. Il découvrit une vaste pièce, aux murs de pierre polie qui n'étaient recouverts d'aucune tapisserie, et un sol de mosaïque dépourvu de tapis. Des tabourets carrés, en ébène cirée, et une table de pierre en constituaient le seul ameublement. Il n'y avait personne dans la pièce. Une autre porte était visible dans le mur d'en face.

— Laissez un homme de garde à l'extérieur, grogna Conan. Je vais entrer.

Kerim Shah désigna un guerrier pour cette tâche et l'homme alla se poster au milieu de la galerie, son arc à la main. Conan entra hardiment dans le château, suivi du Turanien et des trois Irakzai survivants. L'homme qui était resté dans la galerie cracha, bougonna dans sa barbe et soudain tressaillit quand un léger rire moqueur frappa ses oreilles.

Il leva la tête et, à l'étage supérieur, aperçut une longue silhouette en robe noire, dont la tête nue remuait légèrement en le regardant. Toute son attitude exprimait la moquerie et la méchanceté. Rapide comme l'éclair, l'Irakzai banda son arc et tira. La flèche vola à travers les airs et alla frapper de plein fouet la poitrine de l'homme en robe noire. Le sourire moqueur n'en fut pas modifié. Le magicien arracha le projectile de son corps et le renvoya vers l'archer, non pas comme on lance une arme, mais d'un geste méprisant. L'Irakzai esquiva, tendant instinctivement son bras en avant. Ses doigts se refermèrent sur la flèche qui lui avait été renvoyée.

Alors il poussa un cri perçant. Dans sa main, la flèche de bois se tordit soudain. Son contour rigide devint souple, fondant entre ses doigts. Il essaya de la jeter loin de lui, mais il était trop tard. Il tenait un serpent vivant dans sa main nue ; déjà celui-ci s'était enroulé autour de son poignet et sa tête cunéiforme et perverse s'élançait vers son bras musclé. Il hurla de nouveau, ses yeux se dilatèrent et ses traits s'empourprèrent. Il tomba à genoux, secoué par de terribles convulsions, s'écroula et ne bougea plus.

À l'intérieur, les hommes avaient fait demi-tour dès son premier cri. Conan se dirigea rapidement vers la porte par laquelle ils étaient entrés et s'arrêta brusquement, déconcerté. Aux yeux des hommes qui le rejoignirent il avait l'air de se battre contre le vide. Mais même s'il ne voyait rien, il sentait sous ses doigts une surface dure, rigide et lisse. Il comprit qu'une paroi de cristal avait été abaissée sur le seuil. À travers elle, il aperçut l'Irakzai qui gisait sans mouvement sur le sol de verre, une flèche enfoncée dans le bras.

Conan leva son épée et frappa de toutes ses forces. Ceux qui le regardaient furent stupéfaits de voir son coup apparemment freiné dans les airs, et d'entendre le bruit aigu de l'acier qui heurte une surface solide. Il ne perdit pas son temps à un nouvel essai. Il comprit que même la légendaire tulwar de l'Emir Khurum ne pourrait entamer ce rideau invisible.

En quelques mots il expliqua l'affaire à Kerim Shah. Le Turanien, haussant les épaules, lui répondit :

— Eh bien ! si cette sortie nous est fermée, nous devons en trouver une autre. Pour le moment, nous devons aller de l'avant, non ?

Avec un grognement, le Cimmérien fit demi-tour et traversa rapidement la pièce, se dirigeant vers la porte d'en face, avec le sentiment de marcher vers son destin. Comme il levait son épée pour faire voler la porte en éclats, celle-ci s'ouvrit silencieusement, comme d'elle-même. Il pénétra dans un immense vestibule flanqué de grandes colonnes de verre. À une centaine de pas de la porte commençaient les larges marches vert jade d'un escalier qui montait en se rétrécissant d'une façon conique. Ce qu'il y avait au-delà, il ne pouvait le dire. Mais entre la base légèrement brillante de cet escalier et lui-même se dressait un curieux autel étincelant, noir comme le jais. Quatre grands serpents d'or enroulaient leurs queues autour de cet autel et dressaient leurs têtes cunéiformes, tournées vers les quatre points cardinaux, tels les gardiens enchantés d'un trésor fabuleux. Mais sur l'autel, entre les nuques arquées, ne reposait qu'une sphère de cristal, emplie d'une substance vaporeuse comme de la fumée, et au milieu de laquelle flottaient quatre grenades d'or.

Cette vision éveilla une vague réminiscence dans l'esprit de Conan, puis son attention fut détournée de l'autel. Au bas de l'escalier se tenaient quatre formes en robes noires. Il ne les avait pas vus venir. Ils étaient simplement là, grands, décharnés, leurs têtes de vautours remuant à l'unisson, leurs pieds et leurs mains dissimulés par leurs vêtements flottants.

L'un d'eux leva le bras et sa manche s'abaissa, révélant sa main... et ce n'était pas une main. Conan fut arrêté dans sa course, malgré lui. Il se trouvait devant une force subtilement différente de l'hypnotisme de Khemsa. Il ne pouvait plus avancer, bien qu'il sentît qu'il pouvait encore reculer s'il le désirait. Ses compagnons avaient été arrêtés de même. Ils semblaient encore plus désespérés que lui, incapables de faire le moindre mouvement en avant ni en arrière.

Le magicien dont le bras s'était levé fit un signe à l'un des Irakzai. L'homme, hypnotisé, s'avança vers lui, les yeux dilatés et fixes, son épée pendant mollement entre ses doigts. Comme il dépassait Conan, le Cimmérien lança son bras autour de sa poitrine pour l'arrêter. La force de Conan était largement supérieure à celle de l'Irakzai, et, en des circonstances ordinaires, il aurait pu lui briser la cage thoracique de ses mains nues. Mais là son bras musclé fut repoussé comme un rien. L'Irakzai avança vers l'escalier, marchant par saccades, d'une façon mécanique. Il atteignit les marches et s'agenouilla avec raideur, offrant sa lame et baissant la tête. Le Prophète prit l'épée. Elle étincela lorsqu'il la leva en l'air et l'abaissa. La tête de l'Irakzai se détacha de ses épaules et fit un bruit sourd en tombant sur le sol de marbre noir. Un jet de sang jaillit des artères sectionnées et le corps s'affaissa, les bras grands ouverts.

De nouveau une main déformée se leva et fit un signe, et un autre

Irakzai avança vers son sort d'une démarche chancelante et raide. Le drame affreux se déroula une nouvelle fois et un autre corps décapité s'affaissa à côté du premier.

Comme le troisième guerrier passait auprès de Conan, allant au-devant de sa mort, le Cimmérien, ses veines saillant sur ses tempes dans son effort pour briser la barrière invisible qui le retenait, fut soudain conscient de forces alliées, invisibles, qui s'éveillaient en lui. Cette prise de conscience survint sans avertissement, mais avec une telle force qu'il ne pouvait douter de son instinct. Sa main gauche glissa involontairement sous sa ceinture bakhariot, se refermant sur le ceinturon stygien. Et comme il l'étreignait, il sentit une nouvelle vigueur se répandre dans ses membres engourdis. Le désir de vivre devint un feu ardent animé de battements et s'ajouta à la violence de sa rage folle.

Le troisième Irakzai était un cadavre décapité et l'horrible doigt se levait à nouveau lorsque Conan sentit se rompre la barrière invisible. Un cri farouche jaillit involontairement de ses lèvres comme il s'élançait avec la soudaineté explosive de sa férocité libérée. Sa main gauche étreignait la ceinture du sorcier, comme un homme qui se noie agrippe un tronc d'arbre flottant, et la longue épée resplendit dans sa main droite. Sur les marches, les hommes ne bougèrent pas. Ils regardaient calmement, cyniquement ; s'ils furent surpris, ils ne le montrèrent pas. Conan ne réfléchit même pas à ce qui se produirait lorsqu'ils seraient à portée de son épée. Le sang battait à ses tempes, un nuage rouge flottait devant ses yeux. Il brûlait du désir de tuer... de l'envie d'enfoncer son épée au plus profond de la chair et des os, de tordre sa lame dans le sang et les entrailles.

Une dizaine d'enjambées l'amènèrent jusqu'aux marches au bas desquelles se tenaient les démons ricanants. Il respira profondément, sa fureur augmentant à mesure qu'il rassemblait ses forces pour charger. Il dépassait rapidement l'autel aux serpents d'or lorsque, pareil à un éclair aveuglant, cela traversa à nouveau son esprit. Avec autant de netteté que si elles avaient été prononcées à son oreille, résonnèrent en lui les paroles obscures de Khemsa : *Briser le globe de cristal !*

Sa réaction survint, presque indépendamment de sa propre volonté. Le geste suivit l'impulsion si spontanément que même le plus grand sorcier de l'histoire n'aurait pas eu le temps de lire dans son esprit et de l'en empêcher. Faisant volte-face avec l'agilité d'un chat, interrompant sa charge éperdue, il abattit son épée sur le cristal avec un bruit retentissant. À l'instant même, l'air retentit d'un hurlement de terreur. Il n'aurait pu dire s'il venait de l'escalier, de l'autel ou du cristal lui-même. Des sifflements emplirent ses oreilles, alors que les serpents d'or, animés soudain d'une horrible vie, se tordaient et se

déroulaient, avançant vers lui. Mais il brûlait de l'ardeur d'un tigre rendu fou furieux. Un tourbillon d'acier trancha net les hideuses têtes qui s'agitaient vers lui et il frappa de toutes ses forces la sphère de cristal, à coups redoublés. Enfin la sphère éclata avec un bruit semblable à un coup de tonnerre, faisant pleuvoir des éclats embrasés sur le marbre noir. Les grenades d'or, comme si venait de prendre fin une longue captivité, jaillirent vers l'orgueilleuse toiture et disparurent.

Un hurlement furieux, bestial et horrible, résonna à travers le grand vestibule. Sur les marches, se tordaient les quatre formes en robes noires, agitées de convulsions, leurs bouches livides couvertes de mousse écumante. Puis, avec un crescendo éperdu de hurlements inhumains, elles se raidirent et restèrent sans mouvement. Conan comprit qu'elles étaient mortes. Il abaissa son regard vers l'autel et les fragments du cristal. Quatre serpents d'or décapités s'enroulaient toujours autour de l'autel, mais plus aucune vie monstrueuse n'animait à présent le métal au sombre éclat.

Kerim Shah se redressait lentement sur ses genoux, là où il avait été frappé par une force invisible. Il secoua la tête pour délivrer ses oreilles du tintement.

— As-tu entendu ce fracas épouvantable lorsque tu as abattu ton épée ? On aurait dit qu'un millier de parois de cristal volaient en éclats dans tout le château lorsque le globe a éclaté. Étaient-ce les âmes des magiciens qui étaient retenues prisonnières dans ces boules dorées ?... Ah !

Conan se retourna comme Kerim Shah dégainait son épée et la pointait en avant.

Une autre forme se dressait en haut de l'escalier. Sa robe était noire également, mais le velours en était richement brodé, et il portait une toque de velours sur la tête. Son visage était calme et non disgracieux.

— Qui êtes-vous donc ? demanda Conan, levant les yeux vers lui, son épée à la main.

— Je suis le Maître de Yimsha !

Sa voix était semblable au carillon d'une cloche de temple, mais elle contenait une note de joie cruelle.

— Où est Yasmina ? demanda Kerim Shah.

Le Maître éclata de rire en abaissant son regard vers lui.

— Que t'importe, homme stupide ? As-tu oublié si vite mon pouvoir, dont tu profitas autrefois, pour venir me provoquer ainsi armé, pauvre fou ? Je pense que je vais prendre ton cœur, Kerim Shah !

Il tendit la main comme pour recevoir quelque chose. Le Turanien poussa un cri horrible comme un homme à l'agonie. Il chancela tel un

homme ivre, puis dans un éclatement d'os, un déchirement de chair et de muscles, le cassement sec de sa cotte de mailles, sa poitrine s'ouvrit, au milieu d'une pluie de sang. À travers l'horrible ouverture, un objet rouge et dégoulinant de sang jaillit, volant à travers les airs jusque dans la main ouverte du Maître, comme un morceau de fer est attiré par l'aimant. Le Turanien s'effondra à terre et demeura sans mouvement. Le Maître éclata de rire et jeta l'objet qui tomba aux pieds de Conan... c'était un cœur humain encore palpitant.

Avec un rugissement blasphématoire, Conan s'élança dans l'escalier. Il sentait couler en lui, partant de la ceinture de Khemsa, une énergie et une haine irrépressibles, destinées à combattre les terribles émanations du pouvoir qui l'attendait au sommet des marches. L'air se remplit d'une brume luisante comme l'acier, à travers laquelle il plongea comme un nageur, tête baissée, son bras gauche replié devant sa figure, sa main droite étreignant son épée. Ses yeux à demi aveuglés, braqués par-dessus son coude, aperçurent la silhouette haïe du Prophète devant et au-dessus de lui, ses contours ondulant comme un reflet dans l'eau troublée.

Il fut écartelé et déchiré par des forces qui dépassaient sa compréhension. Mais il sentait une force extérieure et supérieure à la sienne propre le pousser inexorablement en avant, vers le haut des marches, en dépit du pouvoir du magicien et de ses propres souffrances.

À présent, il se trouvait au sommet de l'escalier. Le visage du Maître flottait devant lui dans le brouillard d'acier, et une étrange peur assombrissait ses yeux impénétrables. Conan se fraya un passage dans la brume comme à travers le ressac, et son épée porta une botte vers le haut. La pointe effilée déchira la robe du Maître alors que celui-ci se rejetait en arrière avec un léger cri. Puis, sous les yeux de Conan, le magicien disparut... s'évanouissant simplement comme une bulle qui éclate. Quelque chose de long et d'ondulant s'élança vers l'un des escaliers aux dimensions plus réduites qui montaient à droite et à gauche du palier.

Conan se précipita à sa suite, prenant l'escalier de gauche, ne sachant pas exactement ce qu'il avait vu monter si vite ces marches, mais animé d'une rage éperdue qui submergeait la nausée et l'horreur blotties au fond de sa conscience.

Il s'élança dans un large couloir dont le sol nu et les murs dépourvus de tapisseries étaient de jade bruni. Quelque chose de long et de vif se glissa rapidement dans le couloir devant lui et disparut derrière une porte garnie de tentures. De l'intérieur de la pièce lui parvint un hurlement de terreur. Ce cri donna des ailes aux pieds agiles de Conan qui, écartant les tentures, fit irruption dans la pièce.

Un horrible tableau se présenta à ses yeux. Yasmina, recroquevillée

sur le bord opposé d'un divan tendu de velours, hurlait son aversion et son horreur, levant un bras comme pour se protéger, alors que s'avançait vers elle en se balançant la tête hideuse d'un serpent, dont le cou luisant se dressait sur ses replis sombres. Avec un cri étranglé, Conan lança son épée.

Aussitôt le monstre se retourna et fondit sur lui, aussi rapide que le vent à travers les hautes herbes. Le long couteau s'était enfoncé en vibrant dans son cou ; la pointe de trente centimètres de la lame sortait d'un côté, le pommeau et la largeur d'une main d'acier de l'autre. Mais cela parut seulement rendre fou furieux le reptile géant. L'énorme tête domina l'homme qui lui faisait face, puis elle s'abaissa vers lui à la vitesse de l'éclair, ses mâchoires grandes ouvertes, ruisselantes de venin. Mais Conan avait tiré une dague de sa ceinture et il porta un coup vers le haut comme la tête plongeait vers lui. La pointe déchira la mâchoire inférieure et transperça la mâchoire supérieure, les clouant ensemble. L'instant suivant, le grand tronc s'était enroulé autour du Cimmérien. Le serpent, ne pouvant plus se servir de ses crocs, utilisait la forme d'attaque qui lui restait.

Le bras gauche de Conan fut immobilisé par les replis qui écrasaient ses os, mais sa main droite était encore libre. Bandant les muscles de tout son corps, il étendit sa main, saisit la garde de la longue épée qui saillait du cou du serpent et l'en arracha, provoquant une averse de sang. Comme s'il devinait son idée, faisant preuve d'une intelligence supérieure à celle de l'animal, le serpent se tordit et forma de nouveaux nœuds, cherchant à enlacer son bras droit. Mais, à la vitesse de la lumière, le long couteau se leva et retomba, tranchant à mi-corps le tronc gigantesque du reptile.

Avant qu'il ait pu frapper une nouvelle fois, les larges boucles du serpent le relâchèrent et le monstre se traîna sur le sol, le sang ruisselant de ses horribles blessures. Conan bondit après lui en brandissant son couteau. Mais son coup furieux ne rencontra que le vide. Le serpent s'éloignait en se tordant et heurtait de son nez camus un paravent lambrissé en bois de santal. L'un des panneaux céda et le long corps cylindrique ensanglanté passa rapidement à travers et disparut.

Conan attaqua aussitôt le paravent. Quelques coups de couteau le fendirent de part en part. Il découvrit alors de l'autre côté une alcôve faiblement éclairée. Aucune forme horrible n'était visible. Il y avait du sang sur le sol marbré et des traces sanglantes menaient jusqu'à une porte secrète voûtée. Ces traces étaient celles de pieds nus, humains...

— *Conan !*

Il se retourna pour regarder dans la pièce, juste à temps pour recevoir dans ses bras la Devi de Vendhya qui traversant la pièce en courant s'était jetée contre lui, le serrant par le cou en une étreinte

éperdue, à demi folle de terreur, de reconnaissance et de soulagement.

Son sang fougueux avait été excité au plus haut point par tous les événements qui venaient de se dérouler. Il l'attira contre lui en une étreinte qui l'aurait fait frémir à un autre moment, et pressa ses lèvres sur les siennes. Elle n'opposa pas de résistance ; la Devi fut submergée par la femme qui était en elle. Elle ferma les yeux et but ses baisers violents, ardents et effrénés, avec tout l'abandon d'une soif passionnée. Elle resta pantelante sous l'effet de cette violence lorsqu'il s'arrêta pour reprendre haleine et baissa les yeux vers son corps qui fondait entre ses bras puissants.

— Je savais que vous viendriez me chercher, murmura-t-elle. Vous ne m'auriez pas abandonnée dans ce repaire de démons.

À ces mots, il se souvint brusquement de l'endroit où ils se trouvaient. Il releva la tête, écouta avec attention. Le silence régnait sur tout le château de Yimsha, mais c'était un silence plein de menace. Le danger rôdait dans chaque recoin, les observant, invisible, derrière chaque tenture.

— Nous ferions mieux de partir pendant que nous le pouvons encore, murmura-t-il.

Ces blessures étaient suffisantes pour tuer n'importe quel animal ordinaire – ou n'importe quel homme –, mais pas un magicien qui a une douzaine de vies. Est-il blessé, il s'enfuit en se tordant comme un serpent mutilé pour aller se plonger dans du venin frais et retrouver une nouvelle énergie par quelque moyen magique.

Il enleva la jeune fille de terre et, la portant dans ses bras comme une enfant, il sortit de la pièce, traversa le couloir de jade étincelant et descendit l'escalier, les nerfs tendus, sur la défensive.

— J'ai vu le Maître, chuchota-t-elle en se serrant frissonnante contre lui. Il a lancé ses sortilèges sur moi, pour briser ma volonté. Le plus terrible d'entre eux fut un cadavre tombant en poussière qui me prit dans ses bras... Je me suis alors évanouie et suis restée comme morte, je ne sais combien de temps. Peu après avoir repris connaissance, j'ai entendu des bruits de lutte et des cris provenant d'en bas, puis ce serpent est entré en se glissant à travers les tentures... Ah ! (Elle trembla au souvenir de cette horreur.) J'ai compris, je ne sais comment, que ce n'était pas une illusion, mais un vrai serpent qui en voulait à ma vie.

— Du moins, ce n'était pas une ombre, répondit énigmatiquement Conan. Il a vu qu'il était battu et il a voulu vous tuer. Il aurait préféré vous voir morte que libre.

— De qui parlez-vous ? demanda-t-elle, mal à l'aise.

Puis elle se serra contre lui en hurlant, oubliant sa question. Elle venait d'apercevoir les cadavres au bas des marches. Les corps des Prophètes n'étaient pas beaux à voir ; ils gisaient tordus et déformés.

Leurs mains et leurs pieds étaient visibles et, à leur vue, Yasmina devint livide et cacha son visage contre la puissante épaule de Conan.

10.

Yasmina et Conan

Conan traversa le vestibule assez rapidement, passa dans la pièce qui donnait sur l'extérieur et arriva devant la porte qui s'ouvrait sur la galerie. Alors il vit que le sol était jonché de petits éclats brillants. La paroi de cristal qui avait été abaissée devant la porte avait volé en éclats. Il se souvint du fracas qui avait retenti lorsqu'il avait brisé la sphère de cristal. Il supposa que tous les cristaux du château avaient subi le même sort à ce moment-là. Un vague instinct, ou plutôt le vague souvenir d'une doctrine ésotérique lui fit entrevoir la vérité de la monstrueuse relation qui avait existé entre les Seigneurs du Cercle Noir et les grenades d'or. Il sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque et chassa rapidement cette pensée de son esprit.

Il poussa un profond soupir de soulagement lorsqu'il s'avança dans la galerie vert jade. Il lui restait encore la gorge à traverser, mais au moins il pouvait voir les sommets enneigés briller au soleil, et les longues pentes s'étendre au loin, couvertes de brumes bleutées.

Le guerrier Irakzai gisait à l'endroit même où il était tombé, ressemblant à une vilaine pustule sur le sol vitrifié et uni. En descendant le sentier sinueux, Conan fut surpris par la position du soleil. Il n'avait pas encore atteint son zénith. Pourtant il lui semblait que des heures s'étaient écoulées depuis qu'il avait pénétré dans le château des Noirs Prophètes.

Il sentit qu'il devait se presser. Ce n'était pas une simple panique irraisonnée, mais l'instinct d'un danger grandissant dans son dos. Il n'en dit rien à Yasmina. Elle semblait si heureuse de blottir sa tête à la chevelure noire contre sa poitrine puissante, elle se sentait en sécurité dans l'étreinte de ses bras de fer. Il s'arrêta un instant au bord du ravin, fronçant les sourcils. La brume qui flottait dans la gorge avait perdu sa couleur rose et brillante. Elle était devenue vaporeuse, sombre, lugubre, comme la vie qui se retire par les blessures d'un homme mortellement touché. Conan se dit que les sortilèges des magiciens étaient beaucoup plus intimement liés à leur être propre que les gestes des hommes ordinaires.

Mais tout en bas, le sol brillait comme de l'argent terni et le filament doré étincelait de tout son éclat. Conan mit Yasmina sur son épaule où elle resta docilement et il commença à descendre. Il se glissa avec précipitation le long de la rampe et traversa aussi

rapidement le fond du ravin où résonnèrent ses pas. Il avait la conviction qu'ils engageaient une course contre le temps et que leurs chances de survie dépendaient de la traversée de cette gorge des horreurs avant que le Maître du château, blessé, n'ait pu recouvrer suffisamment son pouvoir pour lâcher sur eux un nouveau sort mortel.

Lorsqu'il eut grimpé avec effort le long de la rampe opposée et qu'il eut atteint la crête, il poussa un profond soupir de soulagement et déposa à terre Yasmina.

— Vous pourrez marcher maintenant, lui dit-il, le chemin descend tout le temps.

Elle jeta un regard vers la pyramide de lumière qui se dressait de l'autre côté du ravin, auprès des pentes enneigées, telle une citadelle du silence et du mal éternels.

— Etes-vous un magicien, pour avoir réussi à vaincre les Noirs Prophètes de Yimsha, Conan de Ghor ? demanda-t-elle, comme ils descendaient le sentier, son bras vigoureux passé autour de sa taille souple.

— J'ai réussi grâce à la ceinture que m'a donnée Khemsa avant de mourir, répondit Conan. Oui, je l'ai revu sur la piste. C'est un objet étrange que je vous montrerai quand j'en aurai le temps. Elle fut peu efficace contre certains sortilèges, mais puissante contre d'autres. Mais une bonne épée est toujours la meilleure des magies.

— Si la ceinture vous a aidé à vaincre le Maître, argua-t-elle, pourquoi n'a-t-elle été d'aucune aide à Khemsa ?

Il secoua la tête.

— Qui sait ? Pourtant, Khemsa avait été l'esclave du Maître. Cela avait peut-être affaibli son pouvoir magique. Il n'a jamais eu sur moi l'emprise qu'il avait eue sur Khemsa. Mais je ne peux pas dire que je l'ai vaincu. Il a battu en retraite. Cependant, j'ai le sentiment que nous n'en avons pas encore fini avec lui. Et je désire mettre la plus grande distance possible entre nous et son repaire.

Il fut encore plus soulagé de trouver les chevaux attachés aux tamaris, comme il les y avait laissés. Il les détacha rapidement et monta sur l'étalon noir, prenant la jeune fille en croupe devant lui. Les autres chevaux suivirent, rendus frais et dispos par leur repos.

— Et maintenant ? demanda-t-elle. Allons-nous en Afghulistan ?

— Pas encore ! (Il eut une grimace féroce.) Quelqu'un – le gouverneur peut-être – a fait tuer mes sept lieutenants. Mes hommes, ces imbéciles ! pensent que j'ai quelque chose à voir dans leur mort, et si je n'arrive pas à les convaincre du contraire, ils vont me pourchasser comme un chacal blessé.

— Et moi alors ? Si vos lieutenants sont morts, je ne puis plus vous servir d'otage. Allez-vous m'égorger pour les venger ?

Il abaissa les yeux vers elle, et son regard devint furieusement

brillant. Puis il rit de sa suggestion.

— Alors dirigeons-nous vers la frontière, dit-elle. Vous serez en sécurité, protégé des Afghulis, là-bas...

— Oui, sur un gibet vendhyien.

— Je suis la reine de Vendhya, lui rappela-t-elle, retrouvant un accent de son ancienne hauteur. Vous m'avez sauvé la vie, vous serez récompensé.

Elle n'avait pas voulu dire ce que ses paroles semblèrent exprimer, mais il poussa un grognement sourd, mécontent.

— Gardez votre bonté pour vos chiens élevés à la ville, princesse ! Si vous êtes la reine des plaines, je suis le chef des collines, et je ne ferai pas un pas vers la frontière avec vous !

— Mais vous seriez en sécurité... commença-t-elle, déconcertée.

— Et vous redeviendriez la Devi, l'interrompit-il. Non, jeune fille, je vous préfère comme vous êtes en ce moment... une femme chaude et vivante, juchée sur ma selle.

— Mais vous ne pouvez pas me garder ! s'écria-t-elle. Vous ne pouvez...

— Attendez pour voir ! lui conseilla-t-il d'un air farouche.

— Mais je vous paierai une très forte rançon...

— Au diable votre rançon ! répondit-il durement, ses bras se faisant plus durs autour de sa taille souple. Le royaume de Vendhya ne pourrait rien me donner qui atteigne la moitié de la valeur de ce que je désire : vous ! Je vous emmène, au risque d'être pendu. Si vos courtisans souhaitent que vous reveniez, laissez-les venir dans le Zhaibar et se battre pour vous.

— Mais à présent vous n'avez plus un seul homme avec vous ! protesta-t-elle. Vous êtes pourchassé ! Comment pourrez-vous défendre votre vie, sans parler de la mienne ?

— J'ai encore des amis dans les collines, répondit-il. Je connais un chef Khurakzai qui vous gardera pendant que j'irai parlementer avec mes Afghulis. S'ils ne veulent plus de moi, par Crom ! je m'en irai vers le nord, avec vous, vers les steppes des *kozaki*. J'ai été ataman parmi les Compagnons Libres avant de partir vers le sud. Je ferai de vous la reine de la rivière Zaporoska !

— Mais cela m'est impossible ! objecta-t-elle. Vous ne pouvez me retenir...

— Si cette idée est si repoussante, demanda-t-il, pourquoi m'avoir abandonné vos lèvres si volontiers ?

— Même une reine est humaine, répondit-elle en rougissant. Mais, parce que je suis une reine, je dois prendre en considération mon royaume. Ne m'emmenez pas dans une contrée étrangère. Revenez à Vendhya avec moi !

— Feriez-vous de moi votre roi ? demanda-t-il sur un ton

sarcastique.

— Mais, il y a des usages... balbutia-t-elle, et il l'interrompit par un rire cruel.

— Oui, les usages des mondes civilisés qui ne vous laisseront pas agir comme vous le souhaitez. Vous épouserez un quelconque roi des plaines, vieux et décati, et je pourrai poursuivre ma route avec seulement le souvenir de quelques baisers ravis à vos lèvres. Ah !

— Mais je dois m'en retourner vers mon royaume, répéta-t-elle, désespérée.

— Pourquoi ? demanda-t-il avec irritation. Pour user votre croupe sur des trônes dorés et écouter les applaudissements d'imbéciles aux mines affectées et aux paroles mielleuses ? Où est l'intérêt de tout cela ? Ecoutez-moi : je suis né dans les collines de Cimmeria, où les gens sont des barbares, c'est vrai. J'ai été un mercenaire, un corsaire, un *kozak*, et une centaine d'autres choses encore. Quel est le roi qui a parcouru des pays, livré des batailles, aimé des femmes et amassé des butins, comme je l'ai fait ? Je suis venu en pays ghulistan pour lever une horde et piller les royaumes du Sud... le vôtre en fait partie. Devenir le chef des Afghulis n'était qu'un commencement. Si je peux me réconcilier avec eux, une douzaine de tribus accepteront de me suivre, en moins d'une année. Mais si je n'y parviens pas, je m'en retournerai vers les steppes et pillerai les frontières turaniennes avec les *kozaki*. Et vous viendrez avec moi. Au diable votre royaume ! Il se défendait bien tout seul avant votre naissance.

Elle restait dans ses bras, les yeux levés sur lui, et elle sentit un tiraillement dans son esprit, un besoin effréné et éperdu, semblable à celui de Conan, qui l'appelait à naître. Mais un millier de siècles de souveraineté s'abattait lourdement sur elle.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! répéta-t-elle plusieurs fois, désespérée.

— Vous n'avez pas le choix, l'assura-t-il. Vous... Par le démon, qu'est-ce que... ?

Ils avaient laissé Yimsha à plusieurs miles derrière eux et chevauchaient le long d'une crête élevée qui séparait deux vallées encaissées. Ils venaient juste de dépasser un sommet quand ils découvrirent la vallée qui s'étendait à leur droite : au fond de celle-ci un combat faisait rage. Un vent violent les recouvrit, les empêchant de s'entendre, mais, même ainsi, du pied de la montagne, le cliquetis des épées et le grondement de tonnerre des sabots montaient jusqu'à eux.

Ils voyaient le soleil briller sur les pointes des lances et des casques à flèche. Trois mille cavaliers en armures poussaient devant eux une troupe dépenaillée de cavaliers coiffés de turbans, qui reculaient, en montrant les dents et en ripostant, tels des loups qui prennent la fuite.

— Des Turaniens ! murmura Conan. Des escadrons venus de

Secunderam. Mais que diable viennent-ils faire par ici ?

— Qui sont les hommes qu'ils poursuivent ? demanda Yasmina. Et pourquoi se replient-ils en se battant avec autant d'acharnement ? Ils ne peuvent résister à une telle supériorité de forces !

— Ce sont cinq cents de mes Afghulis enragés, gronda-t-il, fronçant les sourcils comme il examinait la vallée. Ils sont pris au piège, et ils le savent.

En effet, la vallée se terminait par un cul-de-sac. Elle se resserrait en une gorge aux parois élevées qui donnait ensuite sur un cirque encaissé, circulaire, entièrement bordé de murailles rocheuses élevées et qui ne pouvaient être escaladées.

Les cavaliers coiffés de turbans avaient été forcés de s'engager dans cette gorge, parce qu'il n'y avait pas d'autre issue possible. Et ils s'y engageaient à contrecœur sous une pluie de flèches et dans un tourbillon d'épées. Les cavaliers casqués les harcelaient sans cesse, mais ils se tenaient à une distance prudente. Ils connaissaient l'ardeur désespérée des tribus des collines et ils savaient également qu'ils les tenaient dans un piège dont elles ne pouvaient s'échapper. Ils avaient bien vite découvert que les hommes des collines étaient des Afghulis et ils voulaient les cerner et les forcer à se rendre. Il leur fallait, en effet, des otages pour l'entreprise qu'ils avaient en tête.

Leur émir était un homme de décision et d'initiative. Lorsqu'il avait atteint la vallée de Gurashah, ne trouvant là ni guides ni émissaire, il avait poussé en avant, confiant dans sa propre connaissance de la région. Depuis qu'ils étaient partis de Secunderam, ils avaient dû se battre, et beaucoup d'hommes des collines pansaient leurs blessures dans maints villages hauts perchés. Il savait qu'il y avait de fortes chances pour que ni lui ni aucun de ses lanciers casqués ne franchissent jamais une nouvelle fois les portes de Secunderam, car derrière lui toutes les tribus devaient s'être soulevées. Mais il était déterminé à poursuivre son objectif : délivrer à tout prix Yasmina des mains des Afghulis et ramener sa captive jusqu'à Secunderam, ou si cette mission s'avérait impossible, lui trancher la tête avant de mourir à son tour.

De tout cela, bien sûr, ceux qui regardaient cette scène depuis la crête montagneuse ne savaient rien. Alors Conan s'agita nerveusement.

— Pourquoi diable se sont-ils laissé prendre au piège ? demandait-il à l'univers tout entier. Je sais ce qu'ils faisaient par ici... Ils me cherchaient, les chiens ! Fouillant chaque vallée... et ils se sont retrouvés encerclés avant même de s'en apercevoir. Les pauvres fous ! Ils résistent dans la gorge, mais ne pourront pas tenir bien longtemps. Lorsque les Turaniens les auront repoussés dans le cirque, ils les massacreront à leur aise.

Le fracas qui montait de la vallée augmenta de volume et d'intensité. Dans le col du boyau étroit, les Afghulis se battaient désespérément, résistant victorieusement pour le moment aux cavaliers cuirassés, qui ne pouvaient pas lancer toutes leurs forces contre eux.

Conan regardait le combat d'un air sombre, il ne tenait pas en place et serrait nerveusement la garde de son épée. Puis il finit par dire brusquement :

— Devi, je dois aller les rejoindre en bas. Je vais vous trouver une cachette où vous resterez jusqu'à mon retour. Vous parliez de votre royaume... eh bien ! je ne prétends pas considérer ces démons hirsutes comme mes enfants, mais après tout, quels qu'ils soient, ce sont mes hommes. Un chef se doit de ne jamais abandonner ses hommes, même si eux l'ont abandonné. Ils pensent qu'ils ont eu raison en me chassant à coups de pied... Par l'Enfer ! je n'ai pas encore été destitué ! Je suis toujours le chef des Afghulis et je vais le prouver ! Je peux descendre à pied au fond de cette gorge.

— Et moi ? demanda-t-elle. Vous m'avez enlevée, par la force, à mon peuple. À présent, allez-vous me laisser mourir sur ces collines, pendant que vous descendrez et vous sacrifierez inutilement ?

— C'est cela même, murmura-t-il d'un air désespéré. Crom sait ce que je *peux* faire.

Elle tourna légèrement la tête, une curieuse expression se dessinant sur son beau visage. Puis :

— Ecoutez, cria-t-elle. Ecoutez !

Une lointaine fanfare de trompettes parvint faiblement jusqu'à leurs oreilles. Ils abaissèrent leurs regards vers la vallée encaissée qui se trouvait sur leur gauche et ils aperçurent le scintillement de l'acier à l'autre extrémité. Une longue colonne de lances et de casques polis s'avavançait dans la vallée, étincelante sous le soleil.

— La cavalerie de Vendhya ! s'écria-t-elle d'un air triomphal.

— Il y a des milliers de cavaliers, murmura Conan. Cela fait bien longtemps qu'une armée kshatriya ne s'était pas aventurée aussi loin à l'intérieur des collines.

— Ils sont à ma recherche ! s'exclama-t-elle. Donnez-moi votre cheval ! Je veux aller au-devant de mes soldats ! La pente n'est pas si raide sur la gauche, et je peux rejoindre le fond de la vallée. Allez retrouver vos hommes et faites-les tenir un moment encore. Je vais amener mes cavaliers de l'autre côté de la vallée et les lancer sur les Turaniens ! Nous allons les prendre dans un étau et les écraser ! Vite, Conan ! Allez-vous sacrifier vos hommes pour votre propre plaisir ?

Le désir ardent des steppes et des forêts glacées se refléta dans ses yeux, mais il secoua la tête et descendit de cheval, glissant les rênes entre les doigts de Yasmina.

— Vous avez gagné ! grogna-t-il. Galopez aussi vite que le démon !

Elle fit demi-tour et commença à descendre la pente sur sa gauche, pendant qu'il courait rapidement le long de la crête, atteignant bientôt la large crevasse déchiquetée qui était le défilé dans lequel la bataille faisait rage. Descendant le long de la paroi inégale, en s'aidant des pieds et des mains comme un singe, se cramponnant aux aspérités et aux fissures des roches, il tomba finalement, les pieds en avant, dans la mêlée qui sévissait à l'entrée de la gorge. Les épées s'entrechoquaient et cliquetaient tout autour de lui. Les chevaux se cabraient et ruaient, des casques empanachés s'agitaient auprès de turbans qui se tachaient de sang.

En atteignant le sol, il hurla comme un loup, saisit des rênes ouvragées d'or, et, esquivant le coup de cimeterre, enfonça sa longue épée à travers le corps d'un cavalier. L'instant d'après, il était en selle, hurlant des ordres féroces aux Afghulis. Ils le regardèrent stupidement pendant un court instant. Puis, lorsqu'ils virent les ravages que son épée infligeait à leurs adversaires, ils se remirent à l'ouvrage, l'acceptant sans faire de commentaire. Dans cet enfer de lames qui s'entrechoquaient et de sang qui coulait de toutes parts, ce n'était guère le moment de poser des questions ou d'y répondre.

Les cavaliers en casques à flèche et en hauberts ouvragés d'or s'étaient amassés à l'entrée de la gorge, frappant et tailladant. L'étroit défilé était rempli d'hommes et de chevaux qui s'écrasaient les uns contre les autres. Les guerriers, serrés poitrine contre poitrine, se servaient de leurs poignards courts et portaient des coups cruels quand ils avaient suffisamment de place pour brandir leurs épées un instant. Lorsqu'un homme tombait à terre, il n'avait aucune chance d'échapper aux sabots des chevaux qui se cabraient et virevoltaient dans tous les sens. La force et la vigueur véritables comptaient énormément ici, et le chef des Afghulis travaillait pour dix. En de tels instants, les habitudes influent énormément sur les hommes, et les guerriers, accoutumés à voir Conan à leur tête, reprirent courage, en dépit de leur méfiance envers lui.

Mais la supériorité en nombre de leurs adversaires comptait malgré tout. La pression des hommes qui se trouvaient à l'arrière obligeait les cavaliers de Turan à s'avancer de plus en plus profondément à l'intérieur de la gorge, entre les dents des tulwars qui frappaient inlassablement. Peu à peu les Afghulis étaient repoussés malgré eux, laissant le sol du défilé jonché de morts qui étaient piétinés par les cavaliers. Tandis qu'il hachait et frappait comme un possédé, Conan eut le temps de nourrir des doutes terribles... Yasmina allait-elle tenir sa promesse ? Elle avait très bien pu rejoindre ses soldats pour prendre ensuite la direction du sud et l'abandonner, lui et sa bande, à leur sort.

Finalement, après ce qui lui sembla des siècles de combats furieux,

de l'extérieur de la gorge, dans la vallée, s'éleva soudain une nouvelle clameur, dominant le cliquetis des épées et les hurlements de la tuerie. Alors, dans une explosion de trompettes qui ébranla les parois rocheuses, et dans le grondement de tonnerre du galop de leurs chevaux, cinq mille cavaliers de Vendhya se jetèrent sur les armées de Secunderam.

Cette charge fendit en deux les escadrons turaniens, les déchira, les lacéra et les dispersa, disloqués, dans toute la vallée. En un instant, la vague avait reflué en dehors de la gorge. Ce fut un tourbillon chaotique et confus de combats effrénés de cavaliers tournoyant et s'affrontant, isolément ou en groupes. Puis l'émir s'effondra, la poitrine transpercée par une lance kshatriya. Alors les cavaliers en casques à flèche tournèrent leurs chevaux en direction de la vallée, éperonnant comme des fous et cherchant à s'ouvrir un chemin à travers les essaims de guerriers qui avaient fondu sur leurs arrières. Comme ils s'éparpillaient dans leur fuite, les vainqueurs les poursuivirent, et dans toute la vallée, sur les pentes bordant l'entrée de la gorge et sur les crêtes, se répandirent fugitifs et poursuivants. Les Afghulis qui avaient perdu leurs chevaux sortaient précipitamment de la gorge et se joignaient, à pied, à la poursuite, acceptant sans rechigner cette alliance inattendue, comme ils avaient accepté le retour de leur chef répudié.

Le soleil descendait sur les lointains escarpements rocheux lorsque Conan, ses vêtements réduits en lambeaux, et sa cotte de mailles noircie et couverte de caillots de sang, son couteau dégouttant de sang et gainé d'une croûte jusqu'à la garde, enjamba à grands pas les cadavres, se dirigeant vers l'endroit où Yasmina Devi se tenait à cheval, au milieu des nobles de sa cour, au sommet d'une crête bordée par un haut précipice.

— Vous avez tenu votre parole, Devi ! rugit-il. Par Crom ! N'empêche, j'ai passé de mauvais moments au fond de cette gorge en... Attention !

Tombant du ciel, un vautour d'une taille prodigieuse s'abattit sur le groupe dans un bruit de tonnerre, heurtant de ses ailes des hommes qui furent désarçonnés de leurs montures.

Le bec tranchant comme un cimeterre allait atteindre le cou délicat de la Devi, mais Conan fut plus rapide... quelques pas, un bond de tigre, l'estocade sauvage portée par une épée dégoulinante de sang. Le vautour poussa un cri affreusement humain, se rejeta sur le côté et tomba du haut de la falaise vers les rochers et la rivière qui se trouvaient un millier de pieds plus bas. Dans sa chute, battant l'air de ses ailes, il prit l'apparence, non pas d'un oiseau, mais d'un corps humain en robe noire précipité dans le vide, écartant des bras dissimulés dans de vastes manches noires.

Conan se retourna vers Yasmina, tenant toujours son couteau rouge à la main. Ses yeux bleus étincelaient. Du sang coulait de ses blessures sur ses bras et sur ses cuisses à la détente prodigieuse.

— Vous êtes de nouveau la Devi, dit-il avec une grimace féroce, en regardant le fin manteau au fermoir d'or qu'elle avait passé par-dessus ses vêtements de fille des collines. (Et, ne tenant aucun compte de l'imposante suite de chevaliers qui l'entourait, il poursuivit :) Je dois vous remercier, vous avez sauvé la vie de presque trois cent cinquante de mes coquins, qui sont au moins convaincus que je ne les ai jamais trahis. Vous m'avez permis de ressaisir les rênes de la conquête.

— Je vous dois toujours ma rançon, dit-elle. (Ses yeux brillèrent comme elle le regardait furtivement.) Je vous paierai dix mille pièces d'or...

Il eut un geste sauvage et impatient, secoua le sang de son couteau et le remit dans sa gaine, essuyant ses mains sur sa cotte de mailles.

— Je viendrai prendre livraison de la rançon qui me convient et à mon heure, dit-il. Je viendrai la chercher dans votre palais d'Ayodhya, accompagné de cinquante mille hommes afin de m'assurer que les plateaux de la balance sont justes.

Elle éclata de rire en saisissant ses rênes.

— Et je vous retrouverai sur les rivages de Jhumda avec cent mille de mes hommes !

Les yeux de Conan étincelèrent d'une admiration sans bornes. Alors, rebroussant chemin, il leva la main en un geste souverain qui indiquait que la voie était libre devant elle.

L'ombre de Xuthal

(Ses plans pour fondre les tribus des collines en une armée unique échouent. Conan s'en retourne à travers les royaumes d'Hyrkania et de Turan, évitant les patrouilles du roi Yezdigerd, partageant la tente de ses anciens compagnons kozaki. De grandes batailles font rage à l'ouest. Flairant des pâturages plus verdoyants et un butin plus intéressant, Conan se dirige vers les royaumes hyboriens. Almuric, prince de Koth, s'est rebellé contre Strabonus, le roi détesté. Il a levé une formidable armée venue de tous les horizons, et Conan se range à ses côtés. Mais les souverains, voisins du royaume de Strabonus, viennent à son secours. La cause des rebelles échoue, et l'armée bigarrée d'Almuric est repoussée vers le sud. Ils se frayent un chemin à travers le pays de Shem, franchissent les frontières de la Stygia et pénètrent dans les prairies de Kush. Là ils sont défaits et massacrés par les forces coalisées des royaumes noirs et stygien, aux confins du désert septentrional. Conan est l'un des rares survivants.)

Le désert luisait faiblement, balayé d'ondes de chaleur. Conan, le Cimmérien, parcourut du regard le paysage désolé et involontairement porta le dos de sa main puissante à ses lèvres noircies. Ainsi dressé sur le sable, il ressemblait à une statue de bronze. Apparemment il était insensible au soleil meurtrier, bien que son seul vêtement soit un pagne de soie retenu par une large ceinture à la boucle d'or, dans laquelle étaient passés un sabre et un poignard à large lame. Sur ses membres robustes apparaissaient des blessures à peine refermées.

À ses pieds se tenait une jeune fille, l'un de ses bras blancs entourant son genou, contre lequel sa chevelure blonde retombait. Sa peau blanche contrastait avec les membres endurcis et brunis de Conan. Sa courte tunique de soie, décolletée et sans manches, ceinte à la taille, soulignait plus qu'elle ne le dissimulait son corps souple.

Conan détourna la tête en clignant des yeux. L'éclat du soleil l'avait à moitié aveuglé. Il sortit une petite gourde de sa ceinture et, en l'agitant, il se renfrogna en entendant le faible clapotis qui lui parvint.

La fille eut un geste las et se mit à sangloter.

— Oh ! Conan, nous allons mourir ici ! J'ai si soif !

Le Cimmérien grogna sans prononcer une parole, regardant d'un air féroce les étendues arides qui l'entouraient, la bouche ouverte. Ses yeux bleus brûlaient d'une flamme sauvage sous sa crinière noire enchevêtrée, comme si pour lui le désert était un ennemi tangible.

Il se pencha et porta la gourde vers les lèvres de la jeune fille.

— Bois jusqu'à ce je te dise de t'arrêter, Natala, ordonna-t-il.

Elle but en poussant de petites exclamations étranglées, et il ne lui dit pas de s'arrêter. Ce n'est que lorsque la gourde fut vide qu'elle comprit qu'il l'avait délibérément laissée boire toute l'eau, malgré la faible quantité qu'il leur restait.

Des larmes jaillirent de ses yeux.

— Oh ! Conan, gémit-elle, en tordant ses mains, pourquoi m'as-tu laissée boire toute l'eau ? Je ne savais pas... À présent, il n'y en a plus pour toi !

— Silence, grogna-t-il. Ne gaspille pas tes forces à te lamenter.

Se redressant, il jeta la gourde au loin.

— Pourquoi as-tu fait cela ? chuchota-t-elle.

Il ne répondit pas, restant immobile, ses doigts se refermant

lentement sur la poignée de son sabre. Il ne regardait pas la jeune fille. On aurait dit que ses yeux farouches évaluaient les mystérieuses brumes pourpres s'échappant au loin.

Possédant tout l'amour féroce du barbare pour la vie et l'instinct de survie, Conan, le Cimmérien, comprit cependant qu'il était arrivé au bout de sa route. Il n'avait pas encore atteint les limites de sa résistance, mais il savait qu'un jour de plus passé sous le soleil impitoyable de ces régions désertiques, sans eau, l'achèverait. Quant à la fille, elle avait suffisamment souffert. Mieux valait un coup d'épée rapide et sans souffrance que la lente agonie qui l'attendait. Sa soif était momentanément assouvie. Ce serait une fausse miséricorde de la laisser souffrir jusqu'à ce que le délire et la mort lui apportent un dernier soulagement. Lentement, il tira son sabre de son fourreau.

Il s'immobilisa soudain, se raidissant. À l'horizon, vers le sud, quelque chose brillait au milieu des ondes de chaleur.

Il crut tout d'abord à une hallucination, à l'un des mirages de ce maudit désert qui s'était moqué de lui et qui le rendait fou. Protégeant ses yeux éblouis par le soleil, il découvrit des tours et des minarets, des murs étincelants de lumière. Il garda les yeux fixés dans cette direction, l'air farouche, attendant que cette vision s'évanouisse. Natala avait cessé de sangloter. Elle se redressa lentement sur ses genoux et suivit son regard.

— Est-ce une ville, Conan ? chuchota-t-elle, trop désespérée pour y croire. Ou bien n'est-ce qu'une illusion ?

Le Cimmérien ne répondit rien sur le moment. Il ferma et rouvrit les yeux plusieurs fois de suite : il détourna son regard, puis de nouveau regarda. La ville se dressait toujours à l'endroit où il l'avait aperçue la première fois.

— Le diable seul le sait, gronda-t-il, cela vaut la peine, cependant, d'aller s'en rendre compte.

Il remit son sabre dans son fourreau. Puis, se baissant, il prit Natala dans ses bras puissants comme si elle avait été une enfant. Elle résista faiblement.

— Ne gaspille pas tes forces à me porter, Conan, plaida-t-elle, je peux marcher.

— Le sol est plus rocailleux par ici. Tu aurais bientôt réduit tes sandales en lambeaux, dit-il, regardant vers ses fines sandales vertes. De plus, si nous voulons arriver jusqu'à cette ville, nous devons le faire rapidement, et je gagnerai du temps ainsi.

Cette possibilité inattendue d'échapper à la mort avait redonné de nouvelles forces et un nouveau ressort aux muscles d'acier du Cimmérien. Il se mit à avancer à grands pas à travers les étendues de sable comme s'il venait tout juste de commencer cette marche. Ce barbare d'entre les barbares possédait la vitalité et l'endurance

nécessaires à un monde sauvage et qui lui permettaient de survivre là où des hommes civilisés auraient péri irrémédiablement.

Lui et la fille étaient, autant qu'il le sache, les seuls survivants de l'armée du prince Almuric, constituée par la horde, haute en couleur, qui, suivant le prince rebelle de Koth dans sa défaite, avait traversé le pays de Shem, telle une tempête de sable dévastatrice, mettant à feu et à sang les contrées reculées de la Stygia. Avec une armée stygienne à ses trousses, cette armée s'était frayé un chemin à travers le sombre royaume de Kush, pour finir par être décimée aux confins du désert septentrional. Conan la comparait dans son esprit à un grand torrent dont le flot avait diminué peu à peu, à mesure qu'il s'élançait vers le sud, finissant par se tarir dans les sables du désert aride. Les ossements de ceux qui avaient fait partie de cette armée – mercenaires, proscrits, hommes déchus, hors-la-loi – jonchaient le sol, depuis les plateaux de Koth jusqu'aux dunes du désert.

Au moment de la tuerie finale, lorsque les Stygiens et les Kushites s'étaient rejoints, se refermant sur les débris de l'armée prise au piège, Conan s'était ouvert un chemin à coups d'épée, s'enfuyant sur un chameau avec la jeune fille. Derrière eux, le pays fourmillait d'ennemis ; le seul chemin qui leur restait ouvert était le désert, vers le sud. Ils s'étaient enfoncés au cœur de ces étendues hostiles.

La fille était originaire de Brythunia. Conan l'avait trouvée dans le marché d'esclaves d'une cité shémite conquise, et il se l'était appropriée. Elle n'avait pas eu la possibilité de refuser. Mais sa nouvelle situation était tellement plus enviable que le sort de toute femme hyborienne vivant dans les sérails shémites, qu'elle l'avait acceptée avec joie. Et c'est ainsi qu'elle avait partagé les aventures de la horde damnée d'Almuric.

Pendant des jours, ils avaient fui, s'enfonçant dans le désert, poursuivis avec tant d'acharnement par les cavaliers stygiens que, lorsque ces derniers renoncèrent à les poursuivre, ils n'osèrent pas revenir en arrière. Ils continuèrent en avant, à la recherche d'eau, jusqu'à la mort de leur chameau. Alors ils avaient poursuivi à pied. Durant les derniers jours qui venaient de s'écouler, leurs souffrances avaient été très grandes. Conan avait aidé Natala le plus possible. La rude vie des camps lui avait donné plus de force et de résistance que n'en possédait une femme ordinaire. Mais, malgré cela, elle était sur le point de s'effondrer.

Le soleil frappait cruellement sur la chevelure noire embroussaillée de Conan. Des vagues successives de vertiges et de nausées montaient dans son cerveau. Mais il serra les dents et continua de marcher résolument. Il était convaincu que la ville était une réalité et non un mirage. Ce qu'ils trouveraient là-bas, il n'en avait aucune idée. Les habitants pouvaient être hostiles. Néanmoins c'était une chance à

tenter, et il n'en demandait pas plus.

Le soleil allait se coucher lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la porte massive, reconnaissants pour l'ombre qu'elle leur donnait. Conan déposa à terre Natala et étira ses bras endoloris. Au-dessus d'eux, les murailles s'élevaient à plus de trente pieds de hauteur, composées d'une substance lisse et verdâtre qui brillait, semblable à du verre. Conan examina avec soin les parapets, s'attendant à une sommation des sentinelles, mais il ne vit personne. Impatienté, il poussa un cri et frappa la porte avec la poignée de son sabre. Seul lui parvint un écho sourd et moqueur. Natala vint se réfugier auprès de lui, effrayée par le silence. Conan poussa la grande porte et fit un pas en arrière en tirant son sabre comme celle-ci s'ouvrait silencieusement vers l'intérieur. Natala poussa un cri étranglé.

— Oh ! regarde, Conan !

Juste derrière la porte était étendu un homme. Conan l'examina attentivement, puis regarda autour de lui. Il vit un grand espace vide, ressemblant à une cour, bordé par des portes voûtées donnant sur des maisons bâties dans le même matériau verdâtre que les murailles extérieures. Ces constructions étaient de grandes dimensions, imposantes et surmontées par des dômes et des minarets étincelants. Aucun signe de vie ne leur parvint. Au milieu de la cour, s'élevait la margelle d'un puits. Cette vision fit à Conan l'effet d'une piqûre, alors que sa bouche était empâtée de poussière sèche. Saisissant le poignet de Natala, il lui fit franchir la porte, puis la referma derrière eux.

— Est-il mort ? chuchota-t-elle, en désignant, toute tremblante, l'homme qui était étendu devant la porte.

Le corps était celui d'un homme grand et fort, apparemment dans la force de l'âge. Sa peau était jaune, ses yeux légèrement obliques. Pour le reste l'homme différait peu du type hyborien. Il portait une tunique de soie pourpre et des sandales à lanières, ainsi qu'une courte épée dans un étui aux incrustations d'or, accrochée à sa ceinture. Conan toucha le corps. Il était froid. Il ne montrait plus aucun signe de vie.

— Il ne présente pas de blessures, grogna le Cimmérien, mais il est aussi mort qu'Almuric avec quarante flèches stygiennes enfoncées dans le corps. Par Crom ! allons jusqu'au puits ! S'il contient de l'eau, nous allons boire, cadavre ou non !

Il y avait de l'eau dans le puits, mais ils ne pouvaient en boire. Le niveau de l'eau était en effet à une bonne cinquantaine de pieds au-dessous de la margelle, et il n'y avait rien pour la puiser. Conan poussa un juron obscène, rendu furieux de voir cette eau hors de sa portée. Il se préparait à aller chercher un ustensile quelconque qui lui permettrait de tirer de l'eau, lorsqu'un hurlement de Natala le fit se retourner.

Le mort présumé accourait vers lui, les yeux brillant d'une vie indiscutable, sa courte épée étincelant dans sa main. Conan jura, stupéfait, mais ne perdit pas de temps à se livrer à des conjectures. Il frappa son assaillant d'un revers terrible de son sabre qui traversa la chair et les os. La tête de l'homme fit un bruit sourd en tombant sur les dalles, le corps chancela comme ivre. Un flot de sang jaillit de la jugulaire tranchée, puis il s'effondra lourdement.

Conan abaissa son regard vers lui, en jurant doucement.

— Ce gaillard est aussi mort à présent qu'il l'était, il y a quelques instants. Dans quelle cité de fous nous sommes-nous fourvoyés ?

Natala qui s'était couvert les yeux de ses mains regarda entre ses doigts et eut un frisson de peur.

— Oh ! Conan, les gens de cette ville ne vont-ils pas nous tuer à cause de cela ?

— Mais, grogna-t-il, cet individu nous aurait tués si je ne lui avais pas tranché la tête. (Il regarda vers les arches voûtées qui s'ouvraient sinistrement dans les murs verts au-dessus d'eux. Il ne décela aucun mouvement, n'entendit aucun bruit.) Je ne pense pas que quelqu'un nous ait vus, murmura-t-il. Mais je vais dissimuler ce témoin gênant...

D'une main il souleva le corps flasque par sa ceinture et, saisissant la tête par ses longs cheveux de l'autre, il amena les lugubres restes vers le puits, les portant et les tirant à moitié.

— Puisque nous ne pouvons pas boire cette eau, grinça-t-il avec rancune, je veux que personne d'autre n'ait ce plaisir. Alors, au diable cette maudite source !

Il poussa le corps par-dessus la margelle du puits et le laissa tomber, puis ce fut le tour de la tête. Le bruit sourd du corps heurtant la surface de l'eau leur parvint du fond du puits.

— Il y a du sang sur les pierres, chuchota Natala.

— Il y en aura davantage si je ne trouve pas de l'eau immédiatement, gronda le Cimmérien, dont la maigre réserve de patience était presque épuisée.

La fille avait oublié sa faim et sa soif sous l'effet de la peur, mais pas Conan.

— Nous allons entrer par l'une de ces portes, dit-il. Nous finirons bien par trouver quelqu'un.

— Oh, Conan ! gémit-elle, en se serrant contre lui le plus possible. J'ai peur ! Cette ville est habitée par des esprits et des morts ! Repartons dans le désert ! Mieux vaut mourir là-bas que d'affronter ces épouvantes !

— Nous irons dans le désert lorsqu'ils nous auront chassés hors des murs de cette cité, grogna-t-il. Il y a bien de l'eau quelque part dans cette ville, et je la trouverai, même si je dois tuer tous ceux qui l'habitent.

— Mais que ferons-nous s'ils reviennent à la vie ? chuchota-t-elle.

— Alors je continuerai à les tuer jusqu'à ce qu'ils soient bien morts ! dit-il sur un ton cassant. Viens ! Cette porte est aussi bonne qu'une autre ! Reste derrière moi. Mais ne cours pas, à moins que je ne te le dise !

Elle acquiesça dans un murmure et le suivit de si près qu'elle marchait sur ses talons, à sa grande irritation. Le crépuscule était tombé, projetant des ombres pourpres sur l'étrange cité. Ils franchirent le seuil d'une porte qui était ouverte et pénétrèrent dans une vaste pièce dont les murs étaient recouverts de tapisseries de velours, aux dessins finement brodés. Le sol, les murs et le plafond étaient faits de cette pierre verte, lisse comme le verre. Les murs étaient décorés de frises d'or. Des fourrures et des coussins de satin étaient éparpillés sur le sol. Plusieurs portes donnaient sur d'autres pièces. Ils continuèrent et traversèrent ainsi plusieurs autres pièces, identiques à la première. Ils ne virent personne, mais le Cimmérien grogna avec méfiance :

— Quelqu'un se trouvait ici, il n'y a pas longtemps de cela. Ce divan conserve encore la chaleur d'un corps humain. Ce coussin de soie a gardé l'empreinte des hanches de celui qui s'y était adossé. Et une légère odeur de parfum flotte dans l'air.

Une atmosphère curieuse, irréelle, régnait sur ces pièces. La traversée de ce palais obscur et silencieux ressemblait à un rêve engendré par l'opium. Certaines pièces n'étaient pas éclairées. Ils les évitèrent. D'autres étaient baignées d'une douce et étrange lumière qui semblait émaner de pierres précieuses incrustées dans les murs, formant d'étranges dessins. Soudain, comme ils pénétraient dans l'une de ces pièces éclairées, Nuala poussa un cri et agrippa le bras de son compagnon. En jurant, celui-ci se retourna, cherchant un ennemi du regard, déconcerté de n'en apercevoir aucun.

— Qu'y a-t-il ? gronda-t-il. Si tu m'attrapes encore de cette façon le bras qui tient mon épée, je t'écorche ! Tu veux que je te tranche la gorge ? Pourquoi as-tu crié ?

— Là, regarde, dit-elle d'une voix tremblante en tendant le doigt.

Conan grogna. Sur une table d'ébène polie, était disposée une vaisselle d'or, contenant apparemment à boire et à manger. La pièce était vide.

— Eh bien ! quel que soit celui pour qui ce festin était préparé, gronda-t-il, il devra aller manger ailleurs cette nuit !

— Pouvons-nous vraiment manger, Conan ? avança la fille timidement. Les habitants pourraient nous surprendre et...

— *Lir an mannam mao lir* ! jura-t-il en l'attrapant par la nuque et en la faisant s'asseoir sans autre cérémonie sur une chaise dorée à un bout de la table. Nous mourons de faim et tu fais des objections ! Mange !

Il prit la chaise qui se trouvait à l'autre bout et, s'emparant d'un gobelet de jade, le vida d'un trait. Il contenait une liqueur incarnate qui ressemblait à du vin, mais d'un goût particulier qui lui était inconnu. Pourtant ce fut un véritable nectar pour son gosier desséché. Sa soif apaisée, avec un appétit rare, il s'attaqua à la nourriture qui se trouvait devant lui. Cette dernière lui parut également étrange : des fruits exotiques et des mets inconnus. Les plats étaient remarquablement préparés, et il y avait aussi des couteaux et des fourchettes en or, délicatement ouvragés. Mais Conan les ignora, il prit la nourriture avec ses doigts et la déchira de ses dents solides. Les manières de se tenir à table du Cimmérien évoquaient plutôt la façon de faire d'un loup, à quelque moment que ce soit d'ailleurs ! Sa compagne, civilisée, mangeait beaucoup plus élégamment, mais tout aussi voracement. Il vint à l'esprit de Conan que la nourriture pouvait être empoisonnée. Mais cette pensée ne diminua pas son appétit. Il préférerait mourir des suites d'un empoisonnement plutôt que d'inanition.

Sa faim satisfaite, il se renversa en arrière, poussant un profond soupir de soulagement. Vu cette nourriture toute préparée, la présence d'êtres humains dans cette cité silencieuse devenait presque palpable. Et peut-être chaque recoin sombre dissimulait-il un ennemi aux aguets. Mais il ne ressentait aucune appréhension à ce sujet, ayant une grande confiance en sa puissance de combat. Bientôt il commença à avoir sommeil et projeta d'aller s'étendre sur un divan proche pour faire un somme.

Il n'en allait pas de même pour Natala. Elle n'était plus affamée, ni assoiffée, mais elle ne ressentait aucune envie de dormir. Ses yeux adorables restaient, en fait, grands ouverts et examinaient craintivement les portes donnant sur la pièce, sortes de frontières de l'inconnu. Le silence et le mystère de cet endroit étrange la troublaient. La pièce lui semblait plus vaste, la table plus longue qu'elle ne l'avait cru tout d'abord. Et elle s'aperçut qu'elle se trouvait plus éloignée de son protecteur farouche qu'elle ne souhaitait l'être. Se levant rapidement, elle fit le tour de la table et s'assit sur ses genoux, jetant des regards nerveux vers les portes voûtées. Certaines étaient éclairées, d'autres non. Et c'était celles qui n'étaient pas éclairées qu'elle fixait le plus longtemps.

— Nous avons mangé, bu, et nous nous sommes reposés. Quittons cet endroit, Conan, dit-elle, pressante. Il est maléfique. Je le sens.

— Mais nous n'avons été aucunement inquiétés jusqu'à maintenant, commençait-il à dire, lorsqu'un frôlement léger mais inquiétant lui parvint.

Repoussant la jeune fille toujours assise sur ses genoux, il se leva

avec la vive agilité d'une panthère, dégainant son sabre, et faisant face à la porte d'où le bruit lui avait paru venir. Il ne se renouvela pas. Aussi s'avança-t-il silencieusement dans sa direction. Natala le suivit, le cœur lui étreignant la gorge. Elle comprit qu'il Soupçonnait un danger proche. Sa tête penchée en avant, enfoncée dans ses énormes épaules, Conan se glissa vers la porte, presque plié en deux. Il ne faisait pas plus de bruit qu'un tigre à l'affût.

Il s'arrêta sur le seuil. Natala, terrifiée, regardait en se cachant derrière lui. Il n'y avait pas de lumière dans la pièce, mais elle était en partie éclairée par la lumière de la pièce voisine qui la traversait et qui se répandait dans une autre pièce encore. Et dans cette pièce, un homme était étendu sur un divan et baignait dans une légère lumière. Ils constatèrent qu'il ressemblait trait pour trait à l'homme que Conan avait tué devant les portes de la ville, bien que ses vêtements soient plus riches, et décorés de bijoux qui scintillaient dans la pénombre. Était-il mort, ou ne faisait-il que dormir ? De nouveau le léger bruit, sinistre se fit entendre, comme si l'on avait écarté une tenture. Conan recula, emmenant avec lui Natala qui se cramponnait à lui. Il appliqua la main sur sa bouche juste à temps pour arrêter son cri perçant.

De l'endroit où ils se trouvaient maintenant, ils ne voyaient plus le divan, mais ils pouvaient apercevoir l'ombre qu'il projetait sur le mur derrière lui. À présent, une autre ombre se déplaçait sur le mur : une tache noire énorme, aux contours flous. À sa vue Conan sentit ses cheveux le picoter curieusement. Bien qu'elle soit certainement déformée, il pensa qu'il n'avait jamais vu un homme ou un animal projeter une telle ombre. Il était dévoré par la curiosité, mais quelque instinct le retint de s'élancer en avant. Il entendait les petits cris étouffés de Natala qui regardait, les yeux dilatés. Aucun autre bruit ne vint troubler ce silence tendu. La grande ombre recouvrit celle du divan. Pendant un long moment sa masse sombre resta projetée sur le mur lisse. Puis elle se retira lentement, et de nouveau l'ombre du divan se dessina sur le mur. Mais le dormeur n'était plus là.

Un gargouillement hystérique monta de la gorge de Natala, et Conan la secoua pour l'avertir. Il fut conscient d'un froid glacial dans ses propres veines. Il ne redoutait aucun adversaire humain. Un danger compréhensible, même s'il était terrifiant, ne pouvait faire frissonner sa large poitrine. Mais ceci dépassait ses connaissances.

Au bout d'un moment, cependant, sa curiosité l'emporta sur son malaise. Il s'avança de nouveau à l'intérieur de la pièce obscure, prêt à tout. Regardant dans l'autre pièce, il vit qu'elle était vide. Le divan apparaissait comme il l'avait vu la première fois, mais maintenant il n'était plus occupé par un homme couvert de bijoux. Seulement, sur la couverture de soie, brillait une goutte de sang, ressemblant à une énorme pierre précieuse incarnate. Natala l'aperçut et poussa un léger

cri, pour lequel Conan ne put la réprimander. De nouveau, il sentit la main glacée de la peur l'étreindre. Sur ce divan, un homme avait été étendu ; quelque chose s'était glissé dans cette pièce et l'avait emporté. Quelle était cette chose ? Conan n'en avait aucune idée, mais une aura de terreur surnaturelle imprégnait ces pièces faiblement éclairées.

Il décida de partir. Prenant la main de Natala, il fit demi-tour, puis hésita. Quelque part au loin, dans l'une des pièces qu'ils avaient traversées, résonna le bruit d'un faux pas. C'était un pied humain, nu ou chaussé de sandales légères, qui avait fait ce bruit. Conan, avec la prudence d'un loup, se rejeta rapidement sur le côté. Il estima pouvoir retourner dans la cour extérieure en évitant la chambre d'où le bruit avait paru venir.

Mais ils n'avaient pas encore traversé la première chambre qui se trouvait sur leur nouvel itinéraire, que le frémissement d'une tenture de soie les fit soudain se retourner. Devant une alcôve garnie de rideaux se tenait un homme qui les regardait attentivement.

Il était absolument identique aux autres êtres qu'ils avaient rencontrés : grand, bien fait, habillé de vêtements pourpres, avec une ceinture ornée de bijoux. Ses yeux n'exprimaient ni surprise, ni hostilité. Ils étaient rêveurs, comme ceux d'un mangeur de lotus. Il ne tira pas la courte épée qui pendait à son côté. Après un instant de grande tension, il parla sur un ton très détaché, dans une langue qu'ils ne comprirent pas.

À tout hasard, Conan répondit en stygien. Et l'étranger lui demanda dans la même langue :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Conan, le Cimmérien, répondit le barbare. Et voici Natala, originaire de Brythunia. Quel est le nom de cette ville ?

L'homme ne répondit pas tout de suite. Son regard rêveur et sensuel s'attarda sur Natala, et il dit d'une voix lente :

— De toutes mes visions exquises, celle-ci est la plus étrange ! Ô fille aux cheveux d'or, de quel lointain pays des rêves viens-tu ? D'Andarra, de Tothra, ou encore de Kuth, ville de la ceinture étoilée ?

— Quelle folie est-ce là ? grogna le Cimmérien durement, ne goûtant guère les paroles et les manières de l'homme.

L'autre ne fit pas attention à lui :

— J'ai rêvé de beautés encore plus parfaites, murmura-t-il, de femmes superbes, aux cheveux sombres comme la nuit et aux yeux noirs contenant des mystères insondables. Mais ta peau est blanche comme le lait, tes yeux sont aussi purs que l'aurore, et il y a en toi une fraîcheur et une délicatesse aussi exquises que le miel. Viens sur ma couche, petite fille de rêve !

Il s'avança et tendit la main vers elle, mais Conan le repoussa avec

une force qui aurait pu lui briser le bras. L'homme recula en chancelant, tenant son membre endolori, et ses yeux se voilèrent.

— Quelle rébellion d'esprits est-ce là ? murmura-t-il. Barbare, je te l'ordonne... Va-t'en ! Disparaïs ! Dissipe-toi ! Evanouis-toi !

— Je vais faire disparaître ta tête de tes épaules ! gronda furieusement le Cimmérien, son sabre étincelant dans sa main. Est-ce là l'accueil que tu réserves à des étrangers ? Par Crom ! je vais couvrir de sang ces tentures !

La rêverie disparut des yeux de l'autre et fit place à un regard déconcerté.

— Thog ! proféra-t-il. Vous êtes réels ! D'où venez-vous ? Qui êtes-vous ? Que faites-vous à Xuthal ?

— Nous venons du désert, grogna Conan. Affamés, nous sommes entrés dans cette cité au crépuscule. Nous avons trouvé un festin tout préparé, et nous l'avons dévoré. Je n'ai pas d'argent pour le payer. Dans mon pays, on ne refuse jamais à manger à un homme qui meurt de faim. Mais, vous autres, gens civilisés, devez vouloir un dédommagement... si vous êtes comme tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'à maintenant. Nous n'avons fait aucun tort et nous allions justement partir. Par Crom ! je n'aime guère un endroit où les morts ressuscitent et où des hommes endormis disparaissent dans le ventre des ombres !

À ces derniers mots, l'homme sursauta violemment, et son visage jaune devint gris.

— Qu'avez-vous dit ? Des ombres ? Dans le ventre des ombres ?

— Eh bien, répondit le Cimmérien prudemment, j'ignore quelle est la chose qui a emporté un homme qui dormait sur un divan, ne laissant de lui qu'une tache de sang.

— Vous avez vu ? Vous avez *vu* ?

L'homme tremblait comme une feuille. Sa voix se brisa sur une note aiguë.

— Seulement un homme endormi sur un divan, et une ombre qui l'a englouti, répondit Conan.

L'effet de ces mots sur l'autre fut épouvantable. Avec un hurlement horrible, l'homme fit demi-tour et sortit en courant de la pièce. Dans sa hâte aveugle, il heurta le chambranle de la porte et tomba, se releva, puis s'enfuit à travers les chambres voisines, criant toujours à tue-tête. Stupéfait, Conan le suivit du regard. La fille tremblait en étreignant le bras du géant. Ils ne voyaient plus la silhouette qui s'était enfuie, mais ils entendaient toujours ses horribles cris, diminuant avec la distance, répercutés par l'écho sur les plafonds voûtés. Soudain, un cri plus fort que les autres éclata, puis cessa, aussitôt suivi d'un silence déconcertant.

— Crom ! (Conan essuya la sueur de son front d'une main qui

n'était pas très assurée.) Cette ville est certainement habitée par des fous ! Sortons d'ici avant de rencontrer d'autres déments !

— Tout ceci est un cauchemar, sanglotait Natala. Nous sommes morts et damnés ! Nous sommes morts dans le désert et nous nous trouvons à présent en Enfer ! Nous sommes des âmes dépouillées de leurs enveloppes terrestres. *Oh !...*

Son exclamation fut provoquée par une claque retentissante que Conan venait de lui assener.

— Si une petite tape te fait hurler comme cela, c'est que tu n'es pas encore un esprit, expliqua-t-il avec cet humour féroce qui se manifestait souvent en des moments inopportuns. Nous sommes encore en vie, mais peut-être pas pour longtemps, si nous nous attardons dans cette maison hantée par le diable. Viens !

Ils n'avaient traversé qu'une seule pièce lorsque, de nouveau, ils s'immobilisèrent. Quelqu'un ou quelque chose approchait. Ils firent face à la porte d'où provenaient les bruits, attendant ils ne savaient quoi. Les narines de Conan frémirent et ses yeux se rétrécirent. Il perçut la légère odeur de parfum qu'il avait notée un peu plus tôt dans la soirée. Une silhouette se découpa sur le seuil de la porte. Conan jura doucement ; Natala ouvrit toute grande la bouche.

Une femme, sur le seuil de la porte, les regardait avec étonnement. Elle était grande, svelte, avec un corps de déesse. Elle ne portait qu'une étroite ceinture incrustée de pierres précieuses. Une chevelure épaisse et brillante, noire comme la nuit, faisait ressortir la blancheur de son corps d'ivoire. Ses yeux noirs, ombrés par de longs cils bruns, étaient un abîme de mystère sensuel. Conan eut le souffle coupé par cette beauté, et Natala la regardait avec des yeux écarquillés. Le Cimmérien n'avait jamais vu une femme comme elle. La forme de son visage était stygienne, mais elle n'avait pas la peau foncée des femmes de Stygia qu'il avait connues ; ses membres avaient la blancheur de l'albâtre.

Mais lorsqu'elle parla, d'une voix profondément mélodieuse, ce fut en stygien.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous à Xuthal ? Qui est cette fille ?

— Qui êtes-vous ? répliqua grossièrement Conan, vite lassé de devoir répondre à des questions.

— Je suis Thalys, la Stygienne, répondit-elle. Etes-vous devenus fous pour venir ici ?

— C'est ce que j'étais en train de penser, gronda Conan. Par Crom ! si je suis sain d'esprit, je vais quitter immédiatement cet endroit, parce que tous ses habitants sont des fous furieux. Nous arrivons du désert, épuisés, mourant de faim et de soif, et nous tombons sur un homme mort qui essaie de me poignarder dans le dos. Nous entrons dans un

palais, superbe et luxuriant, bien qu'apparemment déserté. Nous trouvons un repas tout préparé, mais sans aucun hôte. Puis nous voyons une ombre engloûtir un homme endormi... (Il la regarda attentivement et vit que son visage se colorait légèrement.) Eh bien ?

— Eh bien quoi ? répliqua-t-elle, semblant reprendre le contrôle d'elle-même.

— Je m'attendais seulement à ce que vous partiez en courant à travers les pièces, en hurlant comme une folle, répondit-il. Comme l'a fait l'homme à qui j'ai parlé de l'ombre.

Elle haussa ses minces épaules d'ivoire.

— C'était donc la raison des cris que j'ai entendus. Eh bien, à chacun son destin, et il est stupide de crier comme un rat pris dans un piège. Quand Thog me réclamera, il n'aura qu'à venir me chercher.

— Qui est Thog ? demanda Conan avec méfiance.

Elle lui lança un long regard qui eut pour effet de colorer les joues de Natala et de lui faire mordre ses minces lèvres rouges.

— Asseyez-vous sur ce divan et je vous le dirai, répondit-elle. Mais d'abord dites-moi vos noms.

— Je suis Conan, le Cimmérien, et voici Natala, originaire de Brythunia, dit-il. Nous sommes les seuls rescapés d'une armée qui a été anéantie aux frontières kushites. Mais je n'ai aucune envie de m'asseoir sur ce divan où des ombres sinistres pourraient surgir dans mon dos.

Avec un léger rire musical, elle s'assit, étirant ses membres gracieux avec un abandon étudié.

— Rassurez-vous, dit-elle. Si Thog a jeté son dévolu sur vous, il viendra vous prendre où que vous soyez. L'homme dont vous avez parlé et qui s'est enfui en hurlant... ne l'avez-vous pas entendu pousser un grand cri, suivi d'un long silence ? Dans sa frénésie, il a dû courir tout droit vers ce qu'il cherchait à éviter. Personne ne peut échapper à son destin.

Conan grogna, évasif, mais il s'assit sur le rebord d'un divan, son sabre posé sur ses genoux, parcourant la chambre d'un regard méfiant. Natala vint se serrer contre lui, le tenant d'un air jaloux, ses jambes ramenées sous elle. Elle regardait l'étrangère avec soupçon et ressentiment. Elle se sentait médiocre, souillée de poussière et insignifiante devant cette beauté fascinante. Et elle ne pouvait se méprendre sur le regard brillant de ces yeux noirs qui se délectaient de chaque détail du corps bronzé du géant.

— Quel est cet endroit, et qui sont ces gens ?, demanda Conan.

— Cette ville s'appelle Xuthal. Elle est très ancienne. Elle fut élevée sur une oasis que les fondateurs de Xuthal découvrirent au cours de leur périple. Ils venaient de l'est, il y a tellement longtemps de cela que même leurs descendants ne se souviennent pas de la date de leur

arrivée ici.

— Il ne doit pas y en avoir beaucoup. Ces palais semblent inhabités.

— Non, il y en a plus que vous ne pouvez le penser. La cité est en réalité un seul et immense palais. Chaque bâtiment est intérieurement relié aux autres. Vous pouvez vous promener dans ces salles pendant des heures et ne voir personne. À d'autres moments, vous rencontrerez des centaines d'habitants.

— Pour quelle raison ? demanda Conan, mal à l'aise.

Cela sentait trop la sorcellerie pour qu'il soit rassuré par cette explication.

— La plupart du temps, ces gens restent couchés et dorment. Leur vie rêvée est aussi importante – et pour eux, aussi réelle – que leur vie éveillée. Vous avez entendu parler du lotus noir ? Il pousse dans certains puits de la cité. Au cours des siècles, il a été cultivé jusqu'à ce que son suc produise, au lieu de la mort, des rêves magnifiques et fantasques. Ils consacrent la plus grande partie de leur temps à ces rêves. Leurs vies sont indéfinies, elles vont à la dérive, sans aucun but précis. Ils rêvent, ils se réveillent, boivent, aiment, mangent et rêvent de nouveau. Ils finissent rarement ce qu'ils ont commencé, ils abandonnent en cours de route, et retombent dans le sommeil que leur procure le lotus noir. Ce repas que vous avez trouvé... sans aucun doute, l'un d'eux s'est réveillé, a eu faim, a préparé ce repas pour lui-même, puis n'y a plus pensé et de nouveau est reparti rêver.

— D'où provient leur nourriture ? l'interrompit Conan. Je n'ai aperçu ni champs ni vignobles à l'extérieur de la ville. Ont-ils des vergers et des enclos pour le bétail à l'intérieur même de la ville ?

Elle secoua la tête :

— Ils obtiennent leur nourriture à partir des éléments premiers. Ce sont des savants remarquables, lorsqu'ils ne sont pas sous l'influence de leur fleur à rêves. Leurs ancêtres qui bâtirent cette merveilleuse cité au milieu du désert étaient des géants, intellectuellement. Et bien que la race soit devenue esclave de ses curieuses passions, certaines de leurs connaissances stupéfiantes subsistent encore aujourd'hui. Vous avez dû vous demander d'où venaient ces lumières ? Ce sont des pierres précieuses, fondues à du radium. Vous les frottez avec votre pouce pour qu'elles s'allument, et vous les frottez à nouveau, en sens inverse, pour qu'elles s'éteignent. Ce n'est qu'un exemple de leur savoir. Mais ils ont perdu le souvenir de nombreuses autres inventions. Ils accordent peu d'intérêt à la vie éveillée, préférant rester étendus, plongés la plupart du temps dans un sommeil qui ressemble à la mort.

— Alors le mort devant le portail... commença Conan.

— Il était certainement en train de dormir. Ceux qui dorment sous

l'effet du lotus présentent les symptômes de la mort. Leur respiration est apparemment suspendue. Il est impossible de découvrir le moindre signe de vie. L'esprit a quitté le corps et erre à volonté à travers d'autres mondes merveilleux. L'homme devant le portail est un bon exemple de la vie irresponsable de ces gens. Il était de garde à la porte, car la coutume veut que des sentinelles soient désignées pour cette tâche, bien qu'aucun ennemi ne les ait jamais menacés du désert. Dans d'autres parties de la ville, vous trouverez d'autres gardes, certainement en train de dormir aussi profondément que l'homme devant le portail.

Pendant un instant, Conan médita ces paroles.

— Où sont les gens en ce moment ?

— Dispersés en différents endroits de la ville, étendus sur des divans de soie, dans des alcôves garnies de coussins, sur des couches recouvertes de fourrures ; tous ensevelis sous le voile radieux des rêves.

Conan sentit sa peau frémir entre ses massives épaules. Ce n'était pas très réconfortant de penser que des centaines de personnes étaient ainsi étendues, froides et immobiles, dans toutes les salles tapissées des palais, leurs yeux vitreux tournés vers le ciel sans rien voir. Puis il demanda :

— Et quelle était cette chose qui s'est glissée dans la chambre et qui a emmené l'homme étendu sur le divan ?

Un frisson parcourut les membres d'ivoire.

— C'était Thog, l'Ancien, le dieu de Xuthal. Il habite dans le dôme souterrain qui se trouve au centre de la ville. Il a toujours habité Xuthal. On ne sait s'il est venu ici avec ceux qui construisirent la ville, ou s'il se trouvait déjà là lorsqu'ils arrivèrent. Mais les habitants de Xuthal le vénèrent. Le plus souvent, il dort dans les profondeurs de la ville. Mais parfois, à intervalles réguliers, il a faim. Alors il se glisse furtivement à travers les couloirs secrets, pénétrant dans les pièces faiblement éclairées, à la recherche d'une proie. En de tels instants, personne n'est en sécurité.

Natala poussa un gémissement de terreur et s'accrocha au cou puissant de Conan, comme si on cherchait à l'arracher à son protecteur.

— Crom ! lança-t-il, frappé d'étonnement. Vous voulez dire que ces gens restent couchés tranquillement et dorment, alors que ce démon rôde autour d'eux ?

— Cela n'arrive qu'occasionnellement, lorsqu'il a faim, répéta-t-elle. Un dieu a droit à des sacrifices. Lorsque j'étais enfant, en Stygia, les gens vivaient sous la domination des prêtres. Personne ne savait jamais quand il, ou elle, allait être saisi et traîné vers l'autel. Où se trouve la différence ? Que les prêtres offrent une victime au dieu, ou

bien que le dieu vienne la chercher lui-même ?

— Ce n'est pas la coutume de mon peuple, gronda Conan, ni celle du peuple de Natala. Les Hyboriens ne font pas de sacrifices humains à leur dieu, Mitra. Quant à mon peuple... par Crom ! J'aimerais bien voir un prêtre essayer d'entraîner un Cimmérien vers l'autel ! Il y aurait bien du sang de versé, mais pas comme le prêtre l'aurait prévu !

— Vous êtes un barbare, dit Thalís, en riant, mais une flamme passa dans ses yeux lumineux. Thog est très vieux et redoutable.

— Ces gens doivent être des imbéciles, ou alors des héros, grogna Conan, pour dormir plongés dans leurs rêves ineptes, sachant qu'ils peuvent se réveiller dans son ventre.

Elle éclata de rire :

— Ils ne connaissent pas d'autre manière de faire. Depuis d'innombrables générations, Thog choisit ses victimes parmi eux. Il a été l'une des causes qui les ont décimés : ils étaient plusieurs milliers, ils ne sont plus que quelques centaines. Encore quelques générations, et ils disparaîtront. Thog devra s'en aller dans une autre partie du monde, à la recherche de nouvelles proies, ou bien repartir vers le monde souterrain d'où il sortit un jour, il y a très longtemps de cela.

» Ils savent qu'ils sont condamnés, mais ils sont fatalistes, incapables de résister ou de s'enfuir. Aucun homme de la génération présente ne s'est jamais éloigné de ces murs. Il y a une oasis à un jour de marche, dans la direction du sud... je l'ai vue sur les anciennes cartes que leurs ancêtres ont dessinées sur du parchemin. Mais aucun homme de Xuthal ne s'y est rendu depuis trois générations, et, à plus forte raison, n'a tenté d'explorer les prairies fertiles qui, selon les cartes, se trouvent à un jour de marche de cette oasis. Ils font partie d'une race en voie d'extinction, noyés par les rêves engendrés par le lotus, stimulant leurs instants de veille au moyen de ce vin doré qui cicatrise les blessures, prolonge la vie et redonne une nouvelle vigueur au débauché le plus rassasié.

» Cependant ils se cramponnent à la vie et craignent la divinité qu'ils vénèrent. Vous avez vu comment l'un d'entre eux est devenu fou en apprenant que Thog rôdait dans le palais. J'ai vu la cité tout entière hurler de terreur et les gens s'arracher les cheveux, se précipiter au-dehors en courant comme des forcenés, pour aller se cacher à l'extérieur des remparts et tirer au sort celui qui serait attaché et ramené dans la ville pour satisfaire la convoitise et la faim de Thog. S'ils n'étaient pas tous assoupis en ce moment, la nouvelle de sa venue les aurait rendus fous furieux et ils se seraient précipités à l'extérieur de la ville en hurlant.

— Oh, Conan ! implora Natala, proche de l'hystérie. Allons-nous-en d'ici !

— En temps voulu, murmura Conan, et ses yeux s'enflammèrent

comme il contemplait le corps d'ivoire de Thalís. Et toi, une Stygienne, que fais-tu ici ?

— Je suis venue ici quand j'étais jeune fille, répondit-elle, s'adossant avec grâce au divan de velours et croisant ses doigts délicats derrière sa tête brune. Je suis la fille d'un roi, et non une femme du peuple, comme tu peux le voir à ma peau qui est aussi blanche que celle de ta petite amie blonde. J'ai été enlevée par un prince rebelle qui, avec une armée d'archers kushites, s'enfonça dans le désert, vers le sud, à la recherche d'un territoire. Lui et tous ses guerriers périrent dans le désert, à l'exception d'un seul qui, avant de mourir, me mit sur un chameau et avança, marchant à côté de lui, jusqu'à ce qu'il s'écroule et meure sur la piste. L'animal a continué à avancer et sous l'effet de la soif et de la faim, je suis tombée dans le coma. Quand je me suis réveillée, je me trouvais dans cette cité. Ils m'ont dit qu'ils m'avaient aperçue depuis les remparts, tôt à l'aube, gisant sans connaissance à côté du cadavre d'un chameau. Ils accoururent et me ramenèrent, puis me ranimèrent en me faisant boire leur merveilleux vin doré. Et seule la vue d'une femme avait pu les pousser à s'aventurer aussi loin de leurs murs.

» Ils furent naturellement très intéressés par une femme, spécialement les hommes. Comme je ne pouvais parler leur langue, ils apprirent à parler la mienne. Ils ont une intelligence très vive et très grande. Ils parlaient ma langue bien longtemps avant que j'aie appris la leur. Mais ils s'intéressaient davantage à ma personne qu'à la langue que je parlais. J'ai été, et suis, la seule chose pour laquelle l'un d'entre eux abandonnera pour un instant ses rêves produits par le lotus.

Elle rit d'un air pervers, ses yeux effrontés brillant d'une lueur significative à l'adresse de Conan.

— Bien sûr les femmes sont jalouses de moi, poursuivit-elle tranquillement. Elles sont belles à leur manière, avec leur peau jaune. Mais elles sont aussi rêveuses et indécises que les hommes, et ceux-ci me préfèrent, non seulement pour ma beauté, mais pour ma réalité. Je ne suis pas un rêve ! Bien que j'aie connu les rêves procurés par le lotus, je suis une femme normale, avec des sentiments et des désirs terrestres. Avec leurs yeux dilatés, les femmes jaunes ne peuvent rivaliser avec moi !

» C'est pourquoi il vaudrait mieux trancher la gorge de cette fille avec votre sabre, avant que les hommes de Xuthal ne se réveillent et ne s'emparent d'elle. Ils lui montreraient de quoi ils sont capables, mais d'une façon dont elle n'a pas idée ! Elle est trop faible pour supporter tout ce que j'ai pu supporter. Je suis une fille de la luxure. Avant même mes quinze printemps, j'ai été emmenée dans les temples de Derketo, la sombre déesse, et initiée aux mystères. Non pas que mes premières années passées à Xuthal aient été des années de plaisirs

monotones ! Ce qu'ont oublié les hommes de Xuthal, jamais les prêtresses de Derketo n'ont même pu le rêver. Ils vivent uniquement pour la joie des sens. Rêvées ou réelles, leurs vies sont remplies d'extases merveilleuses, dépassant ce que connaissent ordinairement les hommes.

— Maudits dégénérés ! gronda Conan.

— C'est un point de vue, dit indolemment Thalís en souriant.

— Allons, décida-t-il, nous perdons du temps. Je vois bien que cet endroit n'est pas fait pour des mortels ordinaires. Nous serons loin avant que vos dégénérés mentaux ne se réveillent ou que Thog ne vienne nous dévorer. Je pense que le désert est préférable.

Natala, dont le sang s'était figé dans les veines en entendant les paroles de Thalís, accueillit avec chaleur cette idée. Elle ne parlait que des bribes de stygien, mais elle le comprenait. Conan se leva, l'attirant à lui.

— Si tu veux bien nous montrer le plus court chemin pour sortir de cette cité, gronda-t-il, nous partirons.

Mais son regard s'attardait sur les membres gracieux de la Stygienne et sur ses seins d'ivoire.

Celle-ci ne se méprit pas sur son regard et elle sourit d'une manière énigmatique, alors qu'elle se levait avec la souplesse paresseuse d'un grand chat.

— Suivez-moi, leur dit-elle, passant devant eux pour leur montrer le chemin, ayant conscience des yeux de Conan fixés sur sa silhouette élancée et sur son port parfaitement assuré.

Elle ne prit pas le chemin par lequel ils étaient venus. Mais avant que les soupçons de Conan puissent être éveillés, elle s'arrêta dans une vaste pièce aux décorations d'ivoire et désigna une petite fontaine qui chantait au milieu du sol en ivoire.

— Ne désires-tu pas laver ton visage, mon enfant ? demanda-t-elle à Natala. Il est couvert de poussière, ainsi que tes cheveux.

Natala rougit, blessée par la suggestion malicieuse que venait de lui faire la Stygienne sur un ton légèrement moqueur. Mais elle s'en accommoda, se demandant tristement quels ravages avaient causés le soleil et le vent du désert sur le teint de son visage pour lequel les femmes de sa race étaient justement renommées. Elle s'agenouilla devant la fontaine, releva en arrière ses cheveux, fit glisser sa tunique jusqu'à la taille et commença à se laver non seulement le visage, mais aussi ses bras blancs et ses épaules.

— Par Crom ! grogna Conan, une femme ne cessera donc jamais de s'occuper de sa beauté, même si le diable est à ses trousses ! Dépêche-toi, ma fille ! Tu seras de nouveau couverte de poussière avant que nous ne soyons hors de vue de la ville. Et, Thalís, je te serais obligé si tu pouvais nous procurer de la nourriture et à boire.

Pour toute réponse, Thalís vint vers lui, glissant l'un de ses bras blancs autour de ses épaules brunies. Son flanc doux et nu se pressa contre sa cuisse et le parfum de ses cheveux soyeux pénétra ses narines.

— Pourquoi affronter le désert ? chuchota-t-elle, sur un ton sollicitant. Reste ici ! Je t'apprendrai les coutumes de Xuthal. Je te protégerai. Je t'aimerai ! Tu es un homme réel : je suis lasse de ces dégénérés qui soupirent, rêvent et s'éveillent, pour rêver de nouveau. Je désire ardemment la passion violente et réelle d'un homme qui vit sur terre. Le feu de tes yeux farouches fait battre mon cœur dans mon sein. Et le contact de tes bras aux muscles d'acier me rend folle.

» Reste ici ! Je ferai de toi le roi de Xuthal ! Je te montrerai tous les mystères antiques et les voies merveilleuses du plaisir ! Je...

Elle avait passé ses deux bras autour de son cou et se dressait sur la pointe des pieds, son corps frissonnant contre le sien. Par-dessus son épaule d'ivoire il vit Natala, qui rejetait en arrière sa chevelure humide et décoiffée, s'immobiliser soudain, ses jolis yeux s'agrandir et ses lèvres rouges s'ouvrir pour laisser passer un « Oh ! » choqué. Avec un grognement embarrassé, Conan rejeta les bras de Thalís qui l'enlaçait et la repoussa d'un seul de ses bras vigoureux. Elle lança un regard rapide vers la fille brythunienne et sourit énigmatiquement, semblant nourrir dans sa jolie tête de mystérieuses pensées.

Natala se releva et remit sa tunique d'un mouvement brusque, les yeux flamboyants, ses lèvres faisant une moue maussade. Conan jura doucement. Il n'était pas plus monogame par nature que n'importe quel soldat de fortune, mais il possédait une bienséance innée qui était la meilleure garantie pour Natala.

Thalís ne poursuivit pas sa requête. Les invitant à la suivre d'un mouvement de sa jolie main, elle fit demi-tour et traversa la pièce. Elle s'arrêta soudain près d'un mur recouvert d'une tapisserie. Conan, qui l'observait, se demanda si elle avait entendu les bruits produits par le monstre innommable, rôdant dans les pièces plongées dans la pénombre. Il eut la chair de poule à cette pensée.

— Qu'as-tu entendu ? demanda-t-il.

— Regarde cette porte, répondit-elle en pointant son doigt.

Il se retourna, prêt à frapper de son épée. Mais son regard ne rencontra que la voûte déserte de l'entrée. Puis derrière lui s'éleva un rapide bruit de lutte, suivi d'une exclamation à demi étouffée. Il se retourna. Thalís et Natala avaient disparu. La tapisserie retomba, on eût dit qu'elle avait été soulevée du mur. Comme il ouvrait la bouche, déconcerté, un hurlement assourdi lui parvint de derrière la tapisserie : c'était la voix de la fille de Brythunia.

Lorsque Conan s'était retourné, répondant à la prière de Thalís, pour regarder la porte d'en face, Natala se tenait juste derrière lui, à côté de la Stygienne. Aussitôt que le Cimmérien eut le dos tourné, Thalís, avec la rapidité presque incroyable d'une panthère, appliqua sa main contre la bouche de Natala, étouffant le cri qu'elle voulait pousser. En même temps, la Stygienne passa son autre bras autour de la taille souple de la jeune fille blonde, et celle-ci fut rejetée en arrière contre le mur qui céda quand l'épaule de Thalís s'appuya contre lui. Une section du mur s'ouvrit, découvrant un orifice dans la tapisserie, à travers lequel Thalís se glissa avec sa captive, juste comme Conan se retournait.

De l'autre côté, ce fut l'obscurité complète lorsque la porte secrète se referma. Thalís resta un instant à tâtonner vers elle, sans doute pour repousser un verrou. Mais quand elle retira sa main de la bouche de Natala pour accomplir ce geste, la fille de Brythunia se mit à hurler à tue-tête. Le rire de Thalís fut comme du miel empoisonné dans ces ténèbres.

— Crie si tu veux, petite idiote. Cela ne fera qu'abrégér ta vie.

À ces mots Natala s'arrêta brusquement de crier et se tapit, tremblant de tous ses membres.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je vais t'emmener un peu plus loin dans ce couloir, répondit Thalís, et te laisser là, pour quelqu'un qui, tôt ou tard, viendra te chercher.

— Oh ! Oh ! Oh ! (La voix de Natala se brisa en un sanglot de terreur.) Pourquoi voulez-vous me faire du mal ? Je ne vous ai rien fait !

— Je veux ton guerrier. Tu te trouves sur mon chemin. Il me désire... j'ai vu son regard. Si tu n'es plus là, il acceptera de rester ici et d'être mon roi. Quand je me serai débarrassée de toi, il me suivra.

— Il vous tranchera la gorge, répondit Natala avec conviction, connaissant Conan mieux que Thalís.

— Nous verrons bien, répliqua la Stygienne froidement, confiante en son pouvoir sur les hommes. En tout cas, tu ne sauras jamais s'il m'a poignardée ou embrassée, parce que tu vas être l'épouse de celui qui demeure dans les ténèbres. Avance !

À demi folle de terreur, Natala se débattit farouchement, mais cela ne lui servit à rien. Avec une vigueur que Natala n'aurait jamais crue possible chez une femme, Thalís la prit dans ses bras et la porta le long du couloir obscur comme si elle avait été une enfant. Natala n'osa pas hurler une nouvelle fois, se rappelant les sinistres paroles de la Stygienne. Les seuls sons qu'elle entendait étaient ceux de sa respiration rapide et éperdue, et le rire lascif, légèrement moqueur, de Thalís. Puis la main de la Brythunienne qui s'agitait dans le vide se referma sur quelque chose dans l'obscurité... la garde d'un poignard, incrustée de pierres précieuses, qui dépassait de la ceinture décorée de bijoux de Thalís. Natala s'en saisit et frappa au hasard, de toute sa force de jeune fille.

Un hurlement sortit des lèvres de Thalís, féline dans sa douleur comme dans sa rage. Elle chancela, et Natala, se dégageant de son étreinte qui se relâchait, meurtrit cruellement son corps délicat en tombant sur le sol de pierre lisse. Se relevant, elle courut vers la paroi la plus proche et resta là, palpitante et tremblante, s'aplatissant contre les pierres. Elle ne voyait pas Thalís, mais elle pouvait l'entendre. La Stygienne de toute évidence n'était pas morte. Elle était en train de vomir des torrents d'imprécations, et sa rage était si violente et meurtrière que Natala sentit ses os mollir et son sang se glacer.

— Où es-tu, petite diablesse ? cria Thalís. Attends que je t'attrape à nouveau, je te...

Natala se sentit mal, rien qu'à entendre Thalís décrire les représailles physiques qu'elle avait l'intention de faire subir à sa rivale. Le langage de la Stygienne aurait fait rougir le courtisan le plus coriace de toute l'Aquilonia.

Natala l'entendit chercher quelque chose à tâtons, puis la lumière jaillit. De toute évidence, aussi grande que soit la peur de Thalís en face de ce couloir sombre, sa colère avait pris le dessus. La lumière provenait de l'une de ces pierres précieuses au radium qui décoraient les murs de Xuthal, celle que Thalís avait frottée. À présent elle se dressait, baignant dans son éclat rougeâtre : une lumière différente de celle émise dans le palais. Thalís pressait une de ses mains sur son côté, et du sang coulait entre ses doigts, mais elle ne paraissait pas affaiblie ni profondément blessée, et ses yeux brillaient de méchanceté. Le peu de courage qui restait à Natala l'abandonna à la vue de la Stygienne qui se dressait dans cet éclairage sinistre : son splendide visage était déformé par une haine passionnée qui n'était rien moins qu'inférieure. Alors, elle s'avança de sa démarche de panthère, retirant sa main de son côté blessé et secouant avec impatience les gouttes de sang de ses doigts. Natala comprit qu'elle n'avait pas gravement blessé sa rivale. La lame avait glissé sur les pierres précieuses de la ceinture de Thalís et causé une blessure très

superficielle qui n'avait fait qu'exciter la fureur effrénée de la Stygienne.

— Donne-moi cette dague, petite imbécile, gronda-t-elle en avançant rapidement vers la fille recroquevillée sur elle-même.

Natala savait qu'elle aurait dû se battre pendant qu'elle en avait encore la possibilité, mais elle se sentait, simplement, vidée de courage. N'ayant jamais été une combattante, les ténèbres, la violence et l'horreur de son aventure l'avaient amollie, physiquement et mentalement. Thalís arracha la dague de ses doigts flasques et la jeta au loin avec dédain.

— Espèce de petite catin ! gronda-t-elle entre ses dents, frappant méchamment la jeune fille de son autre main. Avant de te faire descendre le couloir et de te donner en pâture à Thog, je vais d'abord m'offrir un peu de ton sang moi aussi ! Tu as osé me donner un coup de couteau... eh bien, tu vas payer pour cette audace !

La saisissant par les cheveux, Thalís la traîna sur une courte distance dans le couloir, au bord du cercle lumineux. Un anneau de métal apparaissait dans le mur, à la hauteur de la tête d'un homme. À cet anneau pendait un cordon de soie. Comme dans un cauchemar, Natala sentit qu'on lui arrachait sa tunique et, l'instant d'après, Thalís leva brutalement ses poignets pour les attacher à l'anneau, où elle resta suspendue, nue comme au jour de sa naissance, ses pieds touchant à peine le sol. Tordant la tête, Natala vit Thalís décrocher un fouet au manche incrusté de gemmes, accroché au mur à côté de l'anneau. Les lanières consistaient en sept cordes de soie, plus cruelles, bien que plus souples, que des lanières de cuir.

Avec un sifflement de plaisir vindicatif, Thalís tendit le bras, et Natala poussa un cri perçant lorsque les cordes s'enroulèrent autour de ses reins. La jeune fille torturée se tordit, se débattit et se tendit, blessant cruellement ses poignets retenus par les lanières. Elle avait oublié la « menace » qui rôdait et que ses cris pouvaient attirer. Thalís, apparemment, avait fait de même. Chaque coup lui arrachait des cris de douleur. Les coups de fouet que Natala avait reçus dans les marchés d'esclaves de Shem paraissaient insignifiants à côté de ceux-ci. Elle n'aurait jamais cru que des coups infligés avec des cordes de soie fortement tressées puissent être aussi cruels. Leur caresse était infiniment plus douloureuse que celle de n'importe quelles verges de bouleau ou lanières de cuir. Elles sifflaient méchamment en fendant l'air.

Puis, comme Natala tordait son visage, souillé de larmes, par-dessus son épaule pour crier grâce, quelque chose arrêta ses cris. Et, dans ses beaux yeux, la souffrance fit place à une horreur paralysante.

Surprise par son expression, Thalís retint sa main qui se levait pour frapper, et se retourna, vive comme une chatte. Trop tard ! Un cri

horrible jaillit de ses lèvres comme elle reculait, levant les bras. Natala aperçut un instant son visage blanc de peur se détachant sur la grande masse noire informe qui se dressait devant elle. Puis la silhouette pâle de Thalys disparut et l'ombre se retira en l'emportant. Dans le faible halo lumineux, Natala resta attachée, à demi évanouie de terreur.

Des ténèbres intenses lui parvinrent des bruits auxquels elle ne pouvait donner aucune signification, et qui lui glacèrent le sang. Elle entendit la voix de Thalys qui implorait sur un ton éperdu. Mais aucune voix ne lui répondit. On n'entendait que la voix haletante de la Stygienne qui soudain se transforma en hurlements d'agonie. Puis elle se brisa en un rire hystérique, entremêlé de sanglots. Celui-ci décrut en un halètement convulsif. Bientôt il cessa à son tour et un silence, plus terrible encore, régna sur le couloir secret.

Malade de terreur, Natala se tordit sur ses liens et osa regarder, emplie de terreur, dans la direction où la forme sombre avait emporté Thalys. Elle ne vit rien, mais sentit une menace invisible, encore plus effroyable que tout ce qu'elle pouvait concevoir. Elle combattit la folie qui montait en elle. Ses poignets meurtris, son corps endolori étaient oubliés devant ce péril qui menaçait, elle le sentait obscurément, non seulement son corps, mais aussi son âme.

Elle scrutait les ténèbres qui s'étendaient au-delà du léger halo lumineux, raidie par la peur de ce qui pouvait surgir. Un sanglot étranglé s'échappa de ses lèvres. Les ténèbres prenaient forme. Quelque chose d'énorme et de volumineux grandissait, sortant de l'ombre. Elle aperçut une tête géante, difforme, qui apparut à la lumière. Du moins, elle prit cela pour une tête, bien que cette « chose » ne ressemblât à aucune créature normale ou saine d'esprit. Elle vit une énorme face ressemblant à celle d'un crapaud, dont les traits étaient aussi ternes et imprécis que ceux d'un spectre reflétés dans un miroir de cauchemar. De grandes taches de lumière qui étaient peut-être des yeux clignèrent vers elle, et elle trembla devant la luxure cosmique qu'elles contenaient. Elle n'aurait pu décrire le corps de la créature. Ses contours semblaient flotter et se modifier subtilement alors même qu'elle les regardait. Pourtant sa substance était apparemment solide et ne présentait rien de spectral ou de brumeux.

L'être s'approchait d'elle, mais elle n'aurait pu dire s'il marchait, se traînait, volait ou rampait. Son moyen de locomotion dépassait sa compréhension. Lorsqu'il émergea de l'ombre, elle demeura toujours aussi incertaine sur sa nature. La lumière projetée par les pierres précieuses au radium ne l'éclairait pas comme elle aurait éclairé une créature ordinaire. Les détails de son corps demeuraient toujours obscurs et indistincts, bien qu'il se soit arrêté si près d'elle qu'il pouvait presque toucher sa chair frémissante. Seule la face aveuglante,

semblable à celle d'un crapaud, se détachait avec quelque netteté. La « chose » était une tache floue, une flétrissure d'ombre qu'une lumière normale ne pouvait ni dissiper, ni éclairer.

Elle fut persuadée qu'elle devenait folle, car elle ne pouvait dire si l'être levait les yeux vers elle, ou bien s'il la dominait de toute sa masse. Elle était incapable de dire si la face indistincte et repoussante clignotait des yeux vers elle, depuis les ombres qui recouvraient ses pieds, ou bien si elle abaissait son regard vers elle depuis une hauteur immense. Mais si sa vue la convainquit que ce corps, quelles que soient ses propriétés d'altération, était cependant composé d'une substance solide, son sens du toucher lui en apporta une confirmation plus grande encore. Un membre noir, ressemblant à un tentacule, glissa le long de son corps, et elle hurla à son contact sur sa chair nue. Ce n'était ni chaud, ni froid, ni rugueux, ni doux. Cela ne ressemblait à rien de ce qui avait pu la toucher auparavant. Et sous cette caresse elle connut une terreur et une honte qu'elle n'avait jamais éprouvées. Toute l'obscénité et l'infamie lubrique contenues dans la fange des fosses abyssales de vie semblèrent la noyer dans des océans de souillure cosmique. Et à cet instant, elle comprit que, quelle que soit la forme de vie que représentait cette chose, ce n'était pas une créature animale.

Elle se mit à hurler irrésistiblement, et le monstre la tira, comme s'il voulait l'arracher à l'anneau par pure brutalité. Puis il y eut un grand fracas au-dessus de leurs têtes. Une forme vola dans les airs et vint heurter le sol de pierre.

Lorsque Conan se retourna et vit la tapisserie qui retombait à sa place, puis entendit le cri assourdi de Natala, il se précipita contre le mur avec un rugissement furieux. Rebondissant sous le choc qui aurait brisé les os de tout autre, il arracha la tapisserie, découvrant ce qui semblait être un mur blanc. Plein d'une rage folle, il brandit son sabre comme pour tailler à travers le marbre, lorsqu'un bruit soudain le fit se retourner, les yeux flamboyants.

Une vingtaine de formes lui faisaient face, des hommes jaunes vêtus de tuniques pourpres, de courtes épées à la main. Comme il faisait volte-face, ils se jetèrent sur lui avec des cris hostiles. Il n'essaya pas de se les concilier. Rendu fou furieux par la disparition de sa compagne, le barbare retourna à sa nature première.

Un grognement de plaisir sanguinaire sortit sourdement de sa gorge de taureau. Le premier attaquant, sa courte épée surprise par le sabre qui s'abattit en sifflant, s'effondra, sa cervelle jaillissant de son crâne fendu en deux. Se retournant avec l'agilité d'un chat, Conan trancha un poignet qui se tendait vers lui, et la main serrant la courte épée vola dans les airs, en répandant une averse de gouttes rouges. Mais Conan n'arrêta pas, et n'eut pas un seul instant d'hésitation. Se déplaçant avec la souplesse d'une panthère, il évita l'attaque maladroite de deux escrimeurs jaunes, et la lame de l'un manquant son objectif, trouva un étui dans la poitrine de l'autre.

Un hurlement de terreur s'éleva devant cette mauvaise fortune, et Conan se permit un bref éclat de rire, puis il bondit sur le côté, évitant un coup sifflant. Il sabra, plongeant sous la garde d'un autre homme de Xuthal. Une longue traînée rouge apparut derrière sa lame qui chantait, et l'homme se plia en deux, les muscles du ventre tranchés.

Les combattants de Xuthal hurlaient comme des loups furieux. Peu habitués à se battre, ils étaient ridiculement lents et gauches, si on les comparait au barbare, véritable tigre, dont les mouvements allaient à la vitesse de l'éclair. Cette rapidité était le résultat de nerfs d'acier, combinés à une technique de combat parfaite. Ils s'agitaient et trébuchaient, gênés par leur propre nombre ; ils frappaient trop vite ou trop tôt, et ne rencontraient que le vide. Lui n'était jamais immobile, ne restant pas un seul instant à la même place, bondissant, sautant de côté, virevoltant, se tordant. Il offrait une cible constamment mouvante à leurs épées, alors que sa propre lame courbe

chantait un chant de mort à leurs oreilles.

Mais, quelles que soient leurs fautes, les hommes de Xuthal ne manquaient pas de courage. Ils accouraient autour de lui qui criait et hachait, et par les portes voûtées arrivaient de nouveaux assaillants, tirés de leur sommeil par ce tumulte inaccoutumé.

Conan, saignant à la suite d'une blessure à la tempe, fit le vide autour de lui pendant un instant, décrivant une longue courbe meurtrière avec son sabre dégouttant de sang ; puis il jeta un bref regard à la ronde, cherchant un moyen de s'échapper. À cet instant, il vit une tapisserie s'écarter de l'un des murs, révélant un escalier étroit. Sur celui-ci se tenait un homme portant de riches habits, l'œil vague et endormi, comme s'il venait juste de se réveiller et n'avait pas encore chassé les brumes du sommeil de son cerveau. Conan vit et agit simultanément.

Un bond de tigre lui fit traverser sans dommage le cercle d'épées qui l'entourait, et il s'élança vers l'escalier, la meute donnant de la voix derrière lui. Trois hommes l'attendaient au bas des marches de marbre, et il se jeta sur eux avec un fracas d'acier retentissant. Il y eut un instant éperdu lorsque les lames brillèrent comme des éclairs de chaleur, puis le groupe tomba sur le côté et Conan bondit vers l'escalier. La horde qui le poursuivait vint trébucher contre trois formes qui se tordaient au bas des marches : l'un d'eux gisait face contre terre, baignant dans un écœurant mélange de sang et de cervelle : un autre se tenait sur les mains, le sang jaillissant d'une manière atroce des veines de sa gorge tranchée ; le troisième gémissait comme un chien agonisant, alors qu'il griffait le moignon sanglant qui avait été un bras.

Comme Conan se précipitait dans l'escalier de marbre, l'homme qui se trouvait au sommet des marches sortit de sa stupeur et dégaina une épée qui étincela froidement à la lumière du radium. Il porta une botte vers le bas comme le barbare montait vers lui. Mais pour éviter la pointe qui se dirigeait en chantant vers sa gorge, Conan baissa la tête brusquement. La lame déchira la peau de son dos. Alors Conan se redressa et poussa son sabre vers le haut, ainsi qu'il l'aurait fait avec un couteau de boucher, de toute la force de ses puissantes épaules.

Si terrible fut la poussée en avant de tout son corps que la résistance provoquée par son sabre enfoncé jusqu'à la garde dans le ventre de son ennemi ne l'arrêta même pas. Il heurta le corps du malheureux et rebondit contre lui, le poussant sur le côté. Le choc envoya Conan s'écraser contre le mur. L'autre, le corps ouvert par le sabre, tomba la tête la première dans l'escalier, se déchirant de la colonne vertébrale jusqu'à l'aine, et laissant apparaître un sternum brisé. En un amas horrible d'entrailles qui jaillissaient, le corps roula au bas des marches, venant heurter les hommes qui accouraient, et les

entraînant avec lui.

À demi assommé, Conan s'appuya contre le mur un instant, abaissant les yeux vers eux. Puis, secouant d'un geste arrogant son sabre dégouttant de sang, il bondit vers le haut des marches.

En entrant dans la chambre du haut, il s'arrêta un court instant, suffisamment pour s'assurer qu'elle était déserte. Derrière lui, la horde hurla avec une horreur et une colère si véhémentes qu'il comprit qu'il venait de tuer sur cet escalier un personnage important, probablement le roi de cette fantastique cité.

Il se mit à courir au hasard, sans but précis. Il souhaitait désespérément retrouver et secourir Natala qui, il en était sûr, avait un besoin urgent de son aide. Mais, poursuivi comme il l'était par tous les guerriers de Xuthal, il ne pouvait que continuer à courir, s'en remettant à sa chance pour leur échapper et la retrouver. Dans ces chambres du haut, obscures ou faiblement éclairées, il fut bien vite désorienté et ne fut pas étonné de se retrouver au milieu d'une salle dans laquelle ses poursuivants venaient juste d'apparaître.

Ils hurlèrent des cris de vengeance et se précipitèrent sur lui. Mais avec un grondement de dégoût, il fit demi-tour et s'enfuit par où il était venu. Du moins pensa-t-il que c'était là le chemin qu'il venait d'emprunter. Mais lorsqu'il arriva dans une pièce particulièrement décorée, il comprit son erreur. Toutes les chambres qu'il avait traversées depuis qu'il se trouvait à l'étage supérieur s'étaient révélées vides, tandis que celle-ci avait un occupant qui se redressa en criant quand il entra précipitamment.

Conan aperçut une femme à la peau jaune, au corps nu et couvert de bijoux précieux, qui le regardait avec des yeux étonnés. Le temps qu'il jette un regard sur elle, elle avait levé la main et tiré sur un cordon de soie suspendu au mur. Alors le sol se déroba sous ses pieds et le rétablissement prodigieux qu'il tenta ne put l'empêcher d'être précipité vers les noirs abîmes qui s'ouvraient sous lui.

Il ne tomba pas très longtemps, bien que cela eût été largement suffisant pour rompre les jambes d'un homme qui n'eût pas possédé son ossature et sa détente d'acier.

Il heurta le sol, retombant tel un chat sur ses pieds et sur une seule main, gardant l'autre instinctivement sur la garde de son sabre. Un cri familial parvint à ses oreilles, tandis qu'il se redressait, pareil à un lynx qui bondit en avant, en découvrant ses griffes. Et Conan, glissant un regard sous sa chevelure embroussaillée, aperçut la blanche silhouette nue de Natala qui se tordait sous l'étreinte lubrique d'une ombre de cauchemar qui ne pouvait avoir été engendrée que par les fosses oubliées de l'Enfer.

La vue seule de cette forme terrifiante aurait pu glacer de peur le

Cimmérien. Mais la vision de sa compagne en danger fit monter un flot rouge de fureur meurtrière dans son cerveau. Et dans un brouillard cramoisi, il frappa le monstre.

Celui-ci lâcha la fille, se retournant vers son assaillant, et le sabre du Cimmérien furieux, vibrant à travers l'air, fendit la masse sombre et visqueuse et résonna en heurtant le sol de pierre, provoquant des étincelles bleues. Conan tomba à genoux sous la violence du coup. La lame tranchante n'avait pas rencontré la résistance à laquelle il s'attendait. Comme il se relevait d'un bond, la chose fut sur lui.

Elle s'éleva au-dessus de lui comme une nuée noire et gluante. Elle sembla glisser vers lui en des ondulations presque liquides pour le recouvrir et l'engloutir. Son sabre tailladant furieusement la transperçait à coups répétés, son poignard la déchirait et la lacérait. Il fut inondé d'un liquide gluant qui devait être sans doute son sang. Cependant sa rage n'en était nullement diminuée.

Il n'aurait pu dire s'il était en train de taillader ses membres ou s'il ne faisait que fendre une masse qui se refermait, sitôt qu'il retirait sa lame tranchante. Il oscillait d'avant en arrière sous la violence de ce terrible combat, et il avait l'impression troublante qu'il ne se battait pas contre un seul être, mais contre un ensemble de créatures fatales. La chose semblait le mordre, le griffer, l'écraser et l'assommer tout à la fois. Il sentait des griffes et des serres lacérer sa chair. Des tentacules flasques, pourtant durs comme le fer, se refermèrent autour de ses membres et de son corps. Et, pire que tout, quelque chose ressemblant à un fouet de scorpions s'abattait sans cesse sur ses épaules, son dos et sa poitrine, déchirant sa peau et versant dans ses veines un poison qui le brûlait comme un feu liquide.

Ils avaient roulé au-delà du cercle de lumière et c'était dans l'obscurité la plus complète que se battait le Cimmérien. Une fois, il enfonça ses dents comme une bête féroce dans la substance flasque de son adversaire. Son cœur se souleva lorsque la chose se tordit et s'agita ainsi qu'une matière élastique vivante entre ses mâchoires d'acier.

Durant l'ouragan de cette bataille, ils avaient roulé peu à peu, s'enfonçant de plus en plus bas dans le souterrain. Conan était saisi de vertiges sous l'aiguillon de la douleur. Sa respiration devint un halètement sifflant entre ses dents. Levant les yeux au-dessus de lui, il aperçut une énorme face, ressemblant à celle d'un crapaud, faiblement éclairée par une lueur fantastique qui semblait émaner de son corps. Avec un cri étranglé, qui était à moitié un juron, à moitié une exclamation de douleur violente, il porta une botte dans sa direction, enfonçant de toutes ses forces qui faiblissaient le sabre jusqu'à la garde, un peu au-dessus du visage effroyable. Un frémissement convulsif parcourut l'énorme masse qui recouvrait à moitié le

Cimmérien. Avec un mouvement soudain et brutal de contraction et d'extension, la chose retomba en arrière, bouillant à présent, avec une hâte éperdue, vers le bas du couloir. Conan roulait avec elle, meurtri, battu, invincible, s'accrochant comme un bull-dog à la poignée de son sabre qu'il ne pouvait retirer, remuant et plongeant dans la masse frémissante le poignard qui, dans sa main gauche, la découpait en lambeaux.

La « chose » tout entière brillait à présent d'une étrange lueur phosphorescente, et cette lueur aveuglait Conan, lorsque, brusquement, la lourde masse gonflée se détacha de lui. Le sabre fut libéré et resta dans sa main fermée. Sa main et son bras pendirent dans le vide, et, loin au-dessous de lui, le corps brillant du monstre tomba vers les profondeurs comme un météore. Conan, à demi assommé, s'aperçut alors qu'il se trouvait au bord d'un grand puits circulaire dont le pourtour de pierre était tout gluant. Il resta là à contempler la lueur agitée de convulsions qui diminuait sans cesse, jusqu'à ce qu'elle disparaisse au milieu d'une surface à l'éclat sombre qui, paraissant s'élever, vint à sa rencontre. Pendant un instant, une lumière surnaturelle illumina furtivement ces abîmes crépusculaires. Puis elle disparut, et Conan resta ainsi, fixant les ténèbres de ces abysses ultimes d'où ne parvenait aucun bruit.

Tirant vainement sur les cordons de soie qui déchiraient ses poignets, Natala cherchait à voir dans les ténèbres au-delà du cercle lumineux. Sa langue semblait gelée contre son palais. Dans ces ténèbres, elle avait vu disparaître Conan, engagé dans un combat mortel avec le démon inconnu, et les seuls bruits qui étaient parvenus à ses oreilles tendues avaient été les exclamations étranglées du barbare, le choc des corps qui luttaient, le bruit sourd des coups féroces qu'ils se portaient. Puis le silence retomba, et Natala se tordit follement sur ses cordes, à demi évanouie.

Un bruit de pas la tira de cette stupeur provoquée par toutes ces horreurs, et elle vit Conan émerger des ténèbres. À sa vue, elle retrouva sa voix et poussa un cri aigu qui se répercuta jusqu'en bas du tunnel voûté. Le traitement que le Cimmérien avait subi était épouvantable à voir. À chaque pas, il perdait du sang. Son visage était écrasé et meurtri comme s'il avait été frappé avec une canne plombée. Ses lèvres étaient sanguinolentes et du sang coulait le long de son visage d'une blessure au crâne. Il présentait de profondes entailles aux cuisses, aux mollets et aux avant-bras, et de grandes meurtrissures apparaissaient sur ses membres et son corps, produites par les chocs répétés contre le sol de pierre. Mais c'étaient ses épaules, son dos et le haut de sa poitrine qui avaient le plus souffert. La chair était meurtrie, boursouflée et lacérée. La peau pendait en lambeaux comme s'il avait été frappé par des fouets métalliques.

— Oh ;Conan ! sanglota-t-elle. Que t'est-il arrivé ?

Il n'avait pas assez de souffle pour pouvoir parler. Mais en s'approchant d'elle ses lèvres écrasées se tordirent pour esquisser quelque chose qui ressemblait vaguement à un sourire farouche. Sa poitrine velue, luisante de sueur et de sang, se soulevait, haletante. Lentement et péniblement, il arriva à lever les bras et à trancher les liens. Puis il retomba en arrière contre le mur et resta ainsi adossé, les jambes largement écartées et parcourues de tremblements. La fille se releva et l'étreignit comme une forcenée, en sanglotant hystériquement.

— Conan, tu es blessé à mort ! Qu'allons-nous faire ?

— Mais, dit-il en haletant, on ne peut pas se battre contre un démon sorti de l'Enfer et s'en tirer indemne avec toute sa peau.

— Où est-il ? chuchota-t-elle. Tu l'as tué ?

— Je ne sais pas. Il est tombé dans un puits. Son corps n'était plus que lambeaux sanglants, mais je ne sais pas si on peut le tuer avec une épée.

— Oh, ton pauvre dos ! gémit-elle, en se tordant les mains.

— Il me fouettait avec un tentacule, grimaça-t-il en poussant un juron comme il faisait un mouvement. Il me coupait comme du fil métallique et me brûlait comme du poison. Mais c'est sa maudite étreinte qui m'empêchait complètement de respirer. C'était pire qu'un python. Si la moitié de mes intestins n'a pas été écrasée, j'en serai le premier étonné !

— Qu'allons-nous faire ? sanglota-t-elle.

Il leva les yeux en l'air. La trappe était fermée. Aucun bruit ne parvenait d'en haut.

— Nous ne pouvons ressortir par la porte secrète, grogna-t-il. Cette pièce est remplie de cadavres, et elle doit certainement être gardée par des soldats. Ils ont dû penser que mon sort était réglé lorsque j'ai été précipité dans cette trappe. Ou alors ils n'ont pas osé me poursuivre dans ce tunnel... Arrache du mur ces pierres précieuses de radium. Alors que je tâtonnais, cherchant mon chemin pour remonter ce corridor, j'ai senti des arches qui s'ouvraient sur d'autres tunnels. Nous suivrons le premier que nous trouverons. Il nous conduira peut-être vers un autre puits, ou bien vers l'air libre. Nous devons tenter notre chance. Nous ne pouvons pas rester à pourrir ici.

Natala obéit. Alors, tenant la petite source lumineuse dans sa main gauche et son sabre ensanglanté dans la main droite, Conan commença à descendre le corridor. Il avançait lentement, d'une démarche raide, seule sa vitalité animale le maintenait sur pied. Ses yeux injectés de sang semblaient ternis et Natala le voyait de temps à autre lécher involontairement ses lèvres fendues. Elle comprit que ses souffrances étaient terribles. Mais, avec le stoïcisme des sauvages, il ne laissa échapper aucune plainte.

Bientôt la faible lumière éclaira une voûte sombre, et Conan s'engagea sous celle-ci. Natala se contracta, mais la lumière ne révéla qu'un tunnel semblable à celui qu'ils venaient de quitter.

Pendant combien de temps avancèrent-ils ainsi, elle n'en avait aucune idée. Puis ils gravirent un grand escalier et arrivèrent devant une porte de pierre, fermée par une serrure d'or.

Elle hésita, se tournant vers Conan. Le barbare vacillait sur ses jambes. La lumière dans sa main tremblante projetait des ombres fantastiques sur le mur.

— Ouvre la porte, ma fille, murmura-t-il d'une voix épaisse. Les hommes de Xuthal doivent nous attendre, et je ne voudrais pas les décevoir. Par Crom ! je réserve à cette ville un holocauste tel qu'elle n'en a jamais connu !

Elle comprit qu'il délirait à moitié. Aucun bruit ne parvenait de derrière la porte. Prenant les gemmes de radium dans sa main couverte de sang, elle tira le verrou et poussa le panneau vers l'intérieur. Le dos d'une tapisserie aux fils d'or se présenta à son regard. Elle la souleva et regarda prudemment ; son cœur lui serrait la gorge. Elle vit alors une chambre vide au centre de laquelle tintait une fontaine argentée.

La main de Conan se posa lourdement sur son épaule nue.

— Ecarte-toi, ma fille, gronda-t-il. Le festin des épées va commencer !

— Il n'y a personne dans la chambre, répondit-elle. Mais il y a de l'eau...

— Je l'entends. (Il lécha ses lèvres noircies.) Nous allons boire avant de mourir.

Il semblait aveugle. Elle prit sa main souillée de taches sombres et lui fit franchir la porte de pierre. Elle avançait sur la pointe des pieds, s'attendant à voir apparaître à chaque instant une foule de silhouettes jaunes sur le seuil des portes.

— Bois pendant que je monte la garde, murmura-t-il.

— Non, je n'ai pas soif. Etends-toi à côté de la fontaine et je nettoierai tes blessures.

— Et les épées de Xuthal ?

Il passait continuellement son bras sur ses yeux comme pour éclaircir sa vue brouillée.

— Je n'entends personne approcher. Tout est tranquille.

Il se laissa tomber lourdement et plongea son visage sous le jet de cristal, buvant comme s'il n'allait jamais pouvoir se désaltérer. Quand il releva la tête, ses yeux injectés de sang avaient retrouvé un peu de leur éclat normal. Il allongea ses membres puissants sur le sol marbré, ainsi qu'elle le lui avait demandé, mais il garda son sabre dans la main et ses regards épiaient sans cesse les entrées voûtées. Elle baigna sa chair déchirée et pansa les blessures les plus profondes avec des bandes de tissu, arrachées à une tenture de soie. Elle frémit à la vue de son dos. La chair en était décolorée, marbrée et parsemée de taches noir et bleu, ou, quand elle n'était pas à vif, présentait une couleur jaunâtre à soulever le cœur. Et pendant qu'elle le bandait, elle cherchait désespérément une solution à leur problème. S'ils restaient dans cette pièce, ils finiraient par être découverts. Elle ne pouvait savoir si les hommes de Xuthal fouillaient le palais à leur recherche, ou s'ils étaient retournés à leurs rêves.

Comme elle achevait sa tâche, son corps se figea. Sous la tenture qui dissimulait en partie l'alcôve, elle venait d'apercevoir le reflet d'une peau jaune.

Sans rien dire à Conan, elle se leva et traversa à pas de velours la

pièce, étreignant son poignard. Son cœur battait à la suffoquer lorsqu'elle écarta prudemment la tenture. Sur la couche reposait une jeune femme jaune, nue, apparemment sans vie. Près de sa main se trouvait une jarre en jade, presque pleine d'un liquide à la couleur dorée particulière. Natala pensa que ce devait être l'élixir dont avait parlé Thalís, celui qui redonnait vigueur et énergie aux habitants dégénérés de Xuthal. Elle se pencha au-dessus de la forme étendue et saisit la jarre, son poignard toujours dirigé vers le cœur de la jeune fille. Celle-ci ne se réveilla pas.

À présent qu'elle avait la jarre en sa possession, Natala hésita ; bien sûr ce serait la solution la plus sûre pour empêcher la jeune fille endormie de se réveiller et de lancer l'alarme. Mais elle ne pouvait se résoudre à plonger le poignard du Cimmérien dans ce cœur immobile. Finalement, elle rabaissa la tenture et revint vers Conan qui gisait là où elle l'avait laissé, à peine conscient semblait-il.

Elle se pencha et plaça la jarre contre ses lèvres. Il but, mécaniquement au début, puis, soudain avec un vif intérêt. À sa grande surprise, il se redressa et lui prit la jarre des mains. Quand il releva son visage, ses yeux étaient clairs et normaux. L'air hagard et fiévreux qui couvrait ses traits avait pratiquement disparu, et sa voix n'avait plus cette intonation particulière du délire.

— Crom ! Où t'es-tu procuré cela ?

Elle tendit le doigt.

— Dans cette alcôve où dort une gueuse à la peau jaune.

Il pressa sa bouche contre la jarre au liquide doré.

— Par Crom ! dit-il avec un profond soupir ; je sens une nouvelle vie et des forces neuves courir comme un feu sauvage dans mes veines. C'est assurément l'élixir de vie !

Il se leva en ramassant son sabre.

— Nous ferions mieux de retourner dans le couloir, proposa Natala, inquiète. Nous risquons d'être découverts si nous restons ici trop longtemps. Nous pourrions nous cacher là-bas jusqu'à ce que tes blessures se cicatrisent.

— Pas moi ! gronda-t-il. Nous ne sommes pas des rats pour nous cacher dans des réduits obscurs. Nous allons quitter cette ville de démons tout de suite, et personne ne nous en empêchera.

— Mais tes blessures ! gémit-elle.

— Je ne les sens plus, répondit-il. Cette liqueur m'a peut-être donné une vigueur trompeuse, mais je jure que je ne ressens plus aucune souffrance, ni aucune faiblesse.

Mû par une impulsion subite, il traversa la pièce jusqu'à une fenêtre que Natala n'avait pas remarquée. Par-dessus son épaule, elle regarda au-dehors. Un vent frais agita ses cheveux en broussaille. Au-dessus d'eux apparaissait un ciel de velours sombre, parsemé d'étoiles.

Au-dessous, se déployait une étendue de sable imprécise.

— Thalys a dit que la ville n'était qu'un immense palais, dit Conan. Manifestement certaines des salles doivent être construites comme des tours sur les remparts. Celle-ci, par exemple ! La chance a bien guidé nos pas.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle, en regardant avec appréhension par-dessus son épaule.

— Il y a un vase de cristal sur cette table d'ivoire, répondit-il. Remplis-le d'eau et noue un morceau de cette tenture autour de son bec, pour faire une ganse, pendant que je déchire cette tenture.

Elle obéit sans poser de question. Lorsqu'elle eut terminé sa tâche, elle vit Conan lier rapidement ensemble les longues et solides bandes de soie pour en faire une corde dont il attachait l'une des extrémités au pied de la table en ivoire massif.

— Nous allons tenter notre chance avec le désert, dit-il. Thalys a parlé d'une oasis qui se trouvait à un jour de marche vers le sud, et de prairies qui s'étendaient au-delà. Si nous atteignons l'oasis, nous pourrions y demeurer jusqu'à la guérison de mes blessures. Ce vin est un véritable breuvage magique. Il y a seulement quelques instants de cela, je ne valais guère mieux qu'un homme mort. À présent je suis prêt à faire n'importe quoi. Et il me reste suffisamment de soie pour que tu puisses te confectionner un vêtement.

Natala avait oublié sa nudité. Le fait par lui-même ne lui causait aucun débat de conscience, mais sa peau délicate devait être protégée du soleil du désert. Pendant qu'elle drapait le morceau de soie autour de son corps svelte, Conan retourna à la fenêtre dont il écarta avec mépris les barreaux d'or. Puis, attachant l'extrémité de la corde de soie restée libre autour des hanches de Natala et lui recommandant de se tenir avec ses deux mains, il l'aida à passer par la fenêtre et la fit glisser jusqu'à terre le long d'un mur de plus de trente pieds. Elle se dégagea de la ganse et, ramenant la corde jusqu'à lui, il y attachait les jarres contenant de l'eau et du vin, et les fit descendre jusqu'à elle. Puis il la rejoignit, en glissant doucement à la force des poignets.

Celle-ci poussa alors un soupir de soulagement. Ils étaient seuls au pied du grand mur, les étoiles pâlisant au-dessus d'eux et le désert nu s'étendant devant eux. Elle ne savait pas quels périls pouvaient les attendre encore, mais son cœur tressaillait d'allégresse d'avoir enfin quitté cette ville de fantômes irréelle.

— Ils trouveront peut-être la corde, grogna Conan, en suspendant les précieuses jarres sur ses épaules, non sans sursauter à leur contact sur sa peau meurtrie. Même, il est possible qu'ils nous poursuivent. Mais d'après ce que Thalys a dit, j'en doute. Voici le sud. (Son bras musclé et bruni indiqua la route.) Donc l'oasis se trouve quelque part dans cette direction. En avant !

Prenant la main de Natala avec une prévenance inhabituelle chez lui, Conan avança à travers les sables, accordant son pas à celui plus petit de sa compagne. Ils ne se retournèrent pas pour regarder, derrière eux, la ville silencieuse, plongée dans ses méditations rêveuses et sinistres.

— Conan, risqua Natala finalement, lorsque tu t'es battu avec le monstre et que, plus tard, tu as remonté le couloir, as-tu aperçu... Thalys ?

Il secoua la tête.

— Le couloir était sombre, mais il était vide.

Elle frissonna.

— Elle m'a torturée... cependant j'ai pitié d'elle.

— Nous avons reçu un chaleureux accueil dans cette ville maudite, grogna-t-il. (Puis sa gaieté farouche réapparut.) Eh bien, ils se souviendront de notre visite pendant longtemps, j'imagine. Ils auront pas mal de cervelles, d'intestins et de sang à enlever de leurs carreaux de marbre. Et si leur dieu est toujours en vie, il doit avoir plus de blessures que moi. Après tout, nous nous en tirons à bon compte. Nous avons du vin, de l'eau et de grandes chances d'atteindre une région habitable, bien que j'aie l'air d'avoir passé à travers un hachoir à viande et que tu aies un douloureux...

— Tout ceci est de ta faute, l'interrompt-elle. Si tu n'avais pas regardé aussi longtemps, avec des yeux si admiratifs, cette chatte stygienne...

— Par Crom et tous ses démons ! jura-t-il. Quand bien même les océans engloutiraient le monde, les femmes trouveraient encore le temps d'être jalouses. Que le diable emporte leur suffisance ! Est-ce moi qui ai demandé à la Stygienne de tomber amoureuse de moi ? Après tout, ce n'était qu'un être humain !

Les tambours de Tombaiku

(Finalement Conan retourne vers les pays hyboriens. Cherchant une nouvelle occupation, en tant que condottiere, il rallie l'armée de mercenaires qu'un Zingaran, le prince Zapayo da Kova, est en train de lever pour Argos. Argos et Koth sont en guerre avec la Stygia. Selon leur plan, les forces mercenaires d'Argos doivent envahir la Stygia par le nord, pendant que l'armée d'Argos pénétrera par le sud, venant de la mer. Cependant, Koth signe une paix séparée avec la Stygia et l'armée mercenaire se retrouve prise au piège dans la Stygia septentrionale entre deux forces ennemies. Une fois de plus, Conan fait partie des rares survivants. S'enfuyant à travers le désert avec un jeune soldat aquilonien, Amalric, il est capturé par les nomades du désert, cependant qu'Amalric réussit à s'échapper.)

Trois hommes étaient accroupis auprès du trou d'eau, sous un ciel crépusculaire qui colorait le désert d'un chatoiement de rouge et de terre d'ombre. L'un était blanc, et son nom était Amalric. Les deux autres étaient des Ghanatas, leurs guenilles cachaient mal leurs maigres carcasses noires. Certains les appelaient Gobir et Saidu. Ils ressemblaient à des vautours, ainsi accroupis à côté du trou d'eau.

Non loin d'eux, un chameau broutait bruyamment, tandis que deux chevaux harassés fouillaient en vain le sable de leur museau. Les hommes mangeaient avec avidité des dattes sèches. Les hommes à la peau noire étaient uniquement attentifs au travail de leurs mâchoires, tandis que l'homme blanc jetait de temps à autre un regard vers le ciel rouge sombre ou vers l'horizon monotone, où les ombres s'amoncelaient et devenaient plus épaisses. Il fut le premier à apercevoir le cavalier qui arrivait au galop et qui tira sur les rênes avec une secousse qui fit se cabrer son coursier.

Le cavalier était un géant dont la peau, modérément foncée, les lèvres épaisses et les narines épatées révélaient une forte prédominance de sang noir. Ses amples pantalons de soie, serrés autour de ses chevilles nues, étaient maintenus par une large ceinture enroulée plusieurs fois autour de son ventre énorme. Cette ceinture retenait aussi un cimeterre à la pointe étincelante, que peu d'hommes auraient pu manier d'une seule main. Ce cimeterre avait fait la renommée de l'homme qui était connu partout où se trouvaient les fils du désert à la peau brune. Il s'appelait Tilutan, et il était la fierté des Ghanatas.

En travers de sa selle, il y avait une forme molle qui pendait. La respiration des Ghanatas se fit sifflante entre leurs dents lorsqu'ils aperçurent l'éclat des membres blancs. C'était une jeune fille blanche qui pendait ainsi, le visage tourné contre la selle, en travers des arçons de Tilutan, et son ample chevelure flottait sur les étriers en une grande ondulation noire.

Le géant noir grimaça et l'on aperçut le bref éclat de ses dents blanches. Puis il jeta sa captive sur le sol où, inconsciente, elle resta étendue sans un mouvement. Instinctivement Gobir et Saidu se tournèrent vers Amalric, pendant que Tilutan l'observait, toujours assis sur sa selle : trois hommes noirs contre un seul Blanc. L'entrée d'une femme blanche dans le tableau avait apporté un changement

subtil dans l'atmosphère.

Amalric était le seul, apparemment, à ne pas avoir conscience de cette tension. D'un air absent, il ramena en arrière ses cheveux blonds et jeta un regard indifférent vers la silhouette inerte de la jeune fille. Si ses yeux gris brillèrent d'un bref éclat, les autres ne s'en aperçurent pas.

Tilutan sauta à bas de son cheval et lança avec mépris les rênes à Amalric.

— Occupe-toi de mon cheval, dit-il. Par Jhil ! je n'ai rencontré aucune antilope du désert, mais j'ai trouvé cette jolie pouliche. Elle avançait d'un pas chancelant à travers les dunes de sable, et elle s'est écroulée juste comme je m'approchais. Je pense qu'elle s'est évanouie d'épuisement et de soif. Otez-vous de là, chacals, que je puisse lui donner à boire.

Le géant noir allongea la fille à côté du trou d'eau et commença par humecter son visage et ses poignets, puis il versa de l'eau, goutte à goutte, entre ses lèvres desséchées. Bientôt elle se mit à gémir et à s'agiter. Gobir et Saidu s'accroupirent, les mains posées sur leurs genoux, la regardant par-dessus l'énorme épaule de Tilutan. Amalric était resté légèrement à l'écart ; son intérêt paraissait seulement fortuit.

— Elle revient à elle, annonça Gobir.

Saidu ne dit rien, mais lécha ses lèvres épaisses.

Le regard d'Amalric parcourut avec indifférence la forme prostrée, depuis les sandales déchirées jusqu'à la couronne de cheveux d'un noir éclatant. Le seul vêtement de la jeune fille consistait en une courte robe de soie, ceinte à la taille. Celle-ci laissait nus ses bras, son cou et une partie de ses seins, et elle se terminait à plusieurs centimètres au-dessus de ses genoux. Les yeux des Ghanatas restaient posés sur les endroits découverts de son corps, avec une intensité dévorante, s'attachant aux tendres contours, enfantins par leur blanche douceur, bien qu'ils possédassent déjà les rondeurs de la féminité en train de s'épanouir.

Amalric haussa les épaules.

— Après Tilutan, ce sera le tour de qui ? demanda-t-il négligemment.

Deux têtes décharnées se tournèrent vers lui. Des yeux injectés de sang roulèrent à cette question. Puis les deux hommes noirs se retournèrent et se fixèrent l'un l'autre. Brusquement une rivalité électrisant l'atmosphère s'instaura entre eux.

— Ne vous battez pas, leur conseilla Amalric. Jouez-la aux dés.

Sa main sortit de dessous sa tunique déchirée et il jeta à terre une paire de dés qui roulèrent devant eux. Une main ressemblant à une griffe s'en empara.

— Oui ! accepta Gobir ! Jouons-la aux dés... après Tilutan, au vainqueur !

Almaric jeta un coup d'œil vers le géant noir qui était toujours penché vers sa captive, redonnant vie à son corps épuisé. Puis les paupières aux longs cils de la jeune fille s'entrouvrirent ; des yeux d'un violet profond fixèrent avec étonnement le visage de l'homme noir qui la regardait. Une exclamation sonore de plaisir s'échappa des lèvres épaisses de Tilutan. Tirant un flacon de sa ceinture, il le pressa contre ses lèvres : alors, mécaniquement, elle but le vin. Amalric évita le regard qu'elle jetait autour d'elle. Il était le seul homme blanc pour trois Noirs – et n'importe lequel d'entre eux le valait.

Gobir et Saidu étaient penchés au-dessus des dés. Saidu les prit dans le creux de sa main, souffla sur eux pour attirer la chance, les agita puis les lança. Deux têtes de vautours se penchèrent sur les cubes qui tournaient sous la faible clarté. Et au même moment, Amalric dégaina et frappa. La lame s'enfonça, à travers un cou maigre, sectionnant la trachée-artère. Gobir, la tête retenue par quelques filaments seulement, s'effondra sur les dés dans un jet de sang.

Simultanément, Saidu, avec l'extrême rapidité d'un homme du désert, se redressa sur ses pieds, dégaina et porta un coup furieux vers la tête du meurtrier. Amalric eut à peine le temps de parer le coup avec son épée brandie. Le cimeterre en sifflant fit retomber la lame droite sur la tête de l'homme blanc, l'assommant à moitié, au point que son épée lui échappa des mains. Reprenant ses esprits, il lança ses deux bras autour de Saidu, l'amenant à un corps à corps où il ne pouvait plus faire usage de son cimeterre. Sous les guenilles de l'homme du désert, le mince corps nerveux était fort comme l'acier.

Tilutan, comprenant immédiatement la situation, avait rejeté la fille sur le côté et s'était levé en poussant un rugissement. Il s'élança vers les lutteurs, chargeant avec la puissance d'un taureau, son grand cimeterre étincelant dans sa main. Amalric le vit venir, et sa chair frémit. Saidu lui lançait des bourrades et se débattait, gêné par le cimeterre qu'il cherchait toujours, en vain, à retourner contre son adversaire. Leurs pieds virevoltaient et s'enfonçaient dans le sable ; leurs corps s'écrasaient l'un contre l'autre. Amalric abattit son talon chaussé d'une sandale sur le torse nu du Ghanata et il sentit les os céder. Saidu hurla et se plia convulsivement. Les deux hommes trébuchèrent comme des ivrognes, juste comme Tilutan frappait avec un vaste mouvement de ses puissantes épaules. Amalric sentit le fer lui râper la partie inférieure du bras, puis s'enfoncer profondément dans le corps de Saidu. Le plus petit des Ghanatas poussa un hurlement d'agonie. Un sursaut convulsif le libéra de l'étreinte d'Amalric.

Tilutan rugit un juron furieux, et retira avec un violent effort son épée du corps de l'homme agonisant qu'il repoussa sur le côté. Avant

qu'il n'ait pu frapper à nouveau, Amalric, frémissant de toute sa chair devant cette grande lame courbe terrifiante, l'avait saisi à bras-le-corps.

Le désespoir envahit Amalric lorsqu'il se rendit compte de la force du Noir. Tilutan fut plus avisé que Saidu. Il laissa tomber son cimenterre et, avec un beuglement, attrapa la gorge d'Amalric de ses deux mains. Les longs doigts noirs l'emprisonnèrent, tel un collier de fer. Amalric, s'efforçant vainement de se libérer de leur étreinte, tomba à terre sous la poussée du corps énorme du Ghanata qui le cloua au sol. Amalric fut secoué comme un rat entre les mâchoires d'un chien. Sa tête fut sauvagement frappée contre le sol. Comme au milieu d'un brouillard rouge, il voyait la face furieuse du Noir, ses lèvres épaisses déformées par un rictus sauvage de haine, ses dents brillant de tout leur éclat.

— Tu la voulais, chien de Blanc ! grogna le Ghanata, rendu fou furieux par la rage et la convoitise. Arrgh ! Je vais te rompre le cou ! Je vais t'arracher la gorge ! Je... mon cimenterre ! Je vais te trancher la tête et je la forcerai à l'embrasser ensuite !

La tête d'Amalric heurta brutalement le sable dur, puis Tilutan, dans un excès de colère meurtrière, redressa à demi son adversaire et le lança de nouveau contre le sol. Se relevant, le Noir courut, se baissa et ramassa son cimenterre à l'endroit où il gisait, dessinant un large croissant d'acier dans le sable. Hurlant, en proie à une féroce exaltation, il se retourna et revint en chargeant, brandissant sa lame. Amalric – étourdi, assommé et ébranlé par le traitement qu'il venait de subir – se releva pour l'affronter.

La ceinture de Tilutan s'était défaite durant le corps à corps et pendait sous ses pieds. Il trébucha, fit un faux pas et tomba la tête la première, tendant les bras en avant pour se protéger. Le cimenterre s'échappa de sa main.

Amalric, galvanisé, s'empara du cimenterre des deux mains et avança d'un pas incertain. Le désert tangua vertigineusement sous ses pieds. Dans le brouillard indistinct qui flottait devant lui, il vit le visage de Tilutan s'affaïsser devant l'imminence de son sort. Sa large bouche s'ouvrit, le blanc de ses globes oculaires roula. Le Noir s'immobilisa sur un genou et une main, comme s'il ne pouvait faire un mouvement de plus. Alors le cimenterre s'abattit, tranchant la tête ronde sous le menton. Amalric eut confusément conscience d'une tête noire, séparée par une ligne rouge qui s'agrandissait, disparaissant dans les ténèbres intenses. Puis l'obscurité fondit sur lui.

Quelque chose de froid et de doux touchait le visage d'Amalric avec une agréable persistance. Il tâtonna en aveugle, et sa main se referma sur quelque chose de chaud, de ferme et de rebondi. Sa vue se clarifiant, il aperçut un doux visage ovale, bordé de cheveux noirs

brillants. Plongé dans un intense ravissement, il le regarda, sans rien dire, s'attardant avidement sur le détail des lèvres rouges et pleines, des yeux violet foncé, et de la gorge d'albâtre. Avec un sursaut involontaire, il se rendit compte que la vision lui parlait d'une voix douce et musicale. Les paroles lui étaient inconnues, bien que recelant une familiarité trompeuse. Une main menue et blanche passait doucement un morceau de tissu imbibé d'eau sur ses tempes douloureuses et sur son visage. Tout étourdi, il se redressa et s'assit.

C'était la nuit, les cieux étaient éclaboussés d'étoiles. Le chameau était toujours en train d'avaler gloutonnement sa nourriture ; un cheval hennissait interminablement. Non loin de là, gisait un corps, dont la tête fracassée baignait dans une horrible flaque de sang et de cervelle.

Amalric releva les yeux vers la fille toujours agenouillée à côté de lui et qui lui parlait dans une langue suave et inconnue. Comme les brumes se dissipaient de son cerveau, il commença à la comprendre. Se remémorant les langues à demi oubliées qu'il avait apprises et parlées dans le passé, il se souvint d'une langue en usage dans une école de lettrés, dans une province du sud de Koth.

— Qui êtes-vous, jeune fille ? demanda-t-il lentement en butant sur les mots, emprisonnant une petite main dans ses propres doigts engourdis.

— Je suis Lissa.

Le nom fut prononcé avec un léger zéyayement. Il lui fit l'effet du doux clapotis d'un ruisseau.

— Je suis heureuse que vous ayez repris connaissance, poursuivit-elle. Je redoutais que vous ne soyez mort.

— Un peu plus et je l'aurais été, murmura-t-il, en jetant un regard vers l'effrayante forme étendue à terre et qui avait été Tilutan.

La fille en frissonnant refusa de suivre son regard. Sa main trembla, et ainsi, près d'elle, Amalric pensa qu'il pouvait sentir les rapides pulsations de son cœur.

— C'était horrible, balbutia-t-elle. Cela ressemblait à un cauchemar effrayant. La fureur... et les coups... le sang...

— Cela aurait pu être pire, grogna-t-il.

Elle semblait sensible au moindre changement d'inflexion de sa voix ou de son humeur. Sa main restée libre se glissa timidement vers la sienne.

— Je ne voulais pas vous blesser. Vous avez été très brave de risquer ainsi votre vie pour une personne qui vous était étrangère. Vous êtes aussi noble que les chevaliers du Nord dont j'ai lu les exploits.

Il lui jeta un bref regard. Ses grands yeux clairs rencontrèrent les siens. Il réfléchissait à la pensée qu'elle venait d'exprimer. Il voulut

dire quelque chose, puis se ravisa et posa une autre question.

— Que faisiez-vous dans le désert ?

— Je venais de Gazai, répondit-elle. Je... je fuyais. Je n'aurais pas pu résister encore bien longtemps. Le sol était brûlant, désolé et monotone, et je ne voyais que du sable, du sable... et le ciel d'un bleu éclatant. Le sable brûlait mes pieds, et mes sandales avaient vite été mises en pièces. J'avais tellement soif, et ma gourde était vide. À un moment donné, j'ai voulu faire demi-tour vers Gazai, mais toutes les directions se ressemblaient. Je ne savais plus quel chemin suivre. J'ai eu terriblement peur et je me suis mise à courir dans la direction que je croyais être celle de Gazai. Je ne me souviens pas de grand-chose après cela. J'ai couru jusqu'à ce que je ne puisse plus aller plus loin.

» J'ai dû rester étendue sur le sable brûlant pendant un moment. Je me souviens m'être relevée et avoir en chancelant continué à marcher. Vers la fin, j'ai cru entendre quelqu'un appeler et j'ai aperçu un homme noir sur un cheval noir qui galopait vers moi. Ensuite, je ne me souviens plus de rien... jusqu'à ce que je reprenne connaissance et me trouve allongée, ma tête posée sur les genoux de cet homme, pendant qu'il me faisait boire du vin. Puis il y a eu des exclamations, le bruit d'une lutte. (Elle frissonna.) Lorsque tout a été terminé, j'ai rampé vers l'endroit où vous étiez étendu comme mort et j'ai essayé de vous ranimer.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Elle sembla très embarrassée.

— Pourquoi ? (Elle s'agita.) Mais... vous étiez blessé... et... c'est ce que n'importe qui aurait fait. De plus, j'avais compris que vous vous étiez battu pour me protéger de ces hommes noirs. Les gens de Gazai ont l'habitude de dire que la race noire est perverse et qu'ils s'attaquent aux gens sans défense.

— Ce n'est pas exclusif à la race noire, murmura Amalric. Où se trouve Gazai ?

— Pas à une très grande distance, répondit-elle. J'ai marché pendant tout un jour... mais ensuite, je ne sais pas pendant combien de temps l'homme noir m'a portée, après qu'il m'a trouvée. Cependant, il a dû me découvrir au coucher du soleil, aussi n'a-t-il pas pu faire un long trajet.

— Dans quelle direction ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Je me suis dirigée vers l'est quand j'ai quitté la ville.

— La ville ? murmura-t-il. À un jour de marche d'ici ? J'aurais cru qu'il n'y avait que le désert sur des milliers de miles.

— Gazai se trouve dans le désert, répondit-elle. Elle a été construite au milieu des palmeraies d'une oasis.

Écartant la jeune fille, il se mit debout, jurant doucement alors

qu'il palpa sa gorge dont la peau était toute contusionnée et lacérée. Il examina les trois Noirs tour à tour, ne trouvant aucune trace de vie en eux. Puis, un par un, il les traîna à une courte distance de là, dans le désert. Quelque part, les chacals commencèrent à glapir. Revenant vers le point d'eau où la jeune fille était restée patiemment assise, il lança une imprécation en ne trouvant que l'étalon noir de Tilutan auprès du chameau. Les autres chevaux avaient rompu leurs longes et s'étaient enfuis durant le combat.

— Pourquoi t'enfuyais-tu ? demanda-t-il brusquement. Es-tu une esclave ?

— Nous n'avons pas d'esclaves à Gazai, répondit-elle. Oh ! j'étais si lasse... si lasse de cette éternelle monotonie. Je voulais découvrir le monde extérieur. Dis-moi, de quel pays viens-tu ?

— Je suis né dans les collines occidentales d'Aquilonia, répondit-il. Elle battit des mains comme une enfant ravie.

— Je sais où cela se trouve ! Je l'ai vu sur les cartes. C'est le pays qui se trouve le plus à l'ouest des royaumes hyboriens. Son roi est Epeus, le porteur de l'Epée.

Amalric éprouva une grande secousse. Sa tête se redressa vivement, et il regarda vers sa compagne.

— Epeus ? Mais, Epeus est mort depuis neuf cents ans. Le nom du roi actuel est Vilerus.

— Oh ! bien sûr, dit-elle avec embarras. Je suis stupide. Bien sûr, Epeus a été roi, il y a neuf siècles de cela, comme tu viens de le dire. Mais parle-moi... parle-moi du monde !

— Mais c'est une question immense ! répondit-il, embarrassé. Tu n'as jamais voyagé ?

— C'est la première fois que je me trouve hors de vue des murs de Gazai, déclara-t-elle.

Son regard était fixé sur la courbe de ses seins, blancs comme la neige. Il n'était pas, pour le moment, intéressé le moins du monde par le récit de ses aventures. Gazai aurait bien pu être l'Enfer, cela lui importait peu.

Il voulut dire quelque chose, puis, se ravisant, il la prit rudement dans ses bras, tendant ses muscles en prévision de la lutte qui ne pourrait manquer de s'ensuivre. Mais il ne rencontra aucune résistance. Son doux corps consentant se retrouva sur ses genoux, et elle leva les yeux vers lui avec une légère expression de surprise, mais sans aucune peur ni le moindre embarras. Elle aurait pu être tout aussi bien un enfant se soumettant à un nouveau jeu. Quelque chose dans son regard franc le troubla. Si elle avait crié, pleuré, s'était débattue, ou avait souri sciemment, il aurait su comment agir avec elle.

— Au nom de Mitra, qui donc es-tu, jeune fille ? demanda-t-il sur un ton dur. Tu n'es pas affectée par le soleil et jouer un certain jeu

avec moi t'indiffère. Tes paroles montrent que tu n'es pas une fille de la campagne simplette, innocente du fait de son ignorance. Pourtant tu sembles ne rien savoir du monde et de ses manières.

— Je suis une fille de Gazai, répondit-elle d'un ton fatal. Si tu connaissais Gazai, peut-être comprendrais-tu.

Il l'enleva de ses genoux et il la fit s'asseoir sur le sable. Puis, se levant, il alla chercher une couverture de selle et l'étendit à son intention.

— Dors, Lissa, dit-il, d'une voix durcie par des sentiments contradictoires. Demain je me propose de découvrir ta ville de Gazai.

À l'aube ils se mirent en route vers l'ouest. Amalric avait installé Lissa sur le chameau et lui avait montré comment garder son équilibre. Elle se cramponna à la selle de ses deux mains, révélant par là qu'elle ne connaissait rien à la monte des chameaux. Ce nouveau fait surprit le jeune Aquilonien. Une fille élevée dans le désert qui n'avait jamais encore monté un chameau et qui, jusqu'à la nuit dernière, n'avait jamais monté, ou été portée, sur un cheval !

Amalric lui avait confectionné une sorte de manteau. Elle le mit sans poser de question, ni demander d'où il provenait... l'acceptant comme elle acceptait toutes les choses qu'il faisait pour elle, avec une reconnaissance aveugle, sans en demander la raison. Amalric ne lui révéla pas que la soie qui la protégeait du soleil avait autrefois couvert la peau noire de son ravisseur.

Comme ils faisaient route, de nouveau, elle le supplia de lui parler du monde, comme un enfant réclame une histoire.

— Je sais que Aquilonia se trouve fort loin de ce désert, dit-elle. La Stygia s'étend entre ces deux contrées ainsi que le pays de Shem, et d'autres régions encore. Comment se fait-il que tu te trouves ici, si loin de ta patrie ?

Il continua de galoper, silencieux, pendant un moment, sa main tenant la longe du chameau.

— Les royaumes d'Argos et de Stygia sont en guerre, dit-il brusquement. Koth s'est trouvée mêlée à celle-ci. Les Kothiens proposèrent une invasion simultanée de la Stygia. Argos leva une armée de mercenaires qui s'embarqua sur des navires. Ceux-ci firent voile vers le sud en longeant la côte. Dans le même temps, l'armée de Koth devait envahir la Stygia, à partir du continent. Je faisais partie de cette armée de mercenaires d'Argos. Nous avons rencontré la flotte stygienne et l'avons défaite, la repoussant dans le port de Khemi. Nous aurions dû débarquer, piller la ville et avancer vers l'intérieur des terres, en suivant le cours du Styx, mais notre amiral fut trop prudent. Notre chef était le prince Zapayo da Kova, un Zingaran.

» Nous avons croisé vers le sud, jusqu'à ce que nous arrivions

devant les côtes de Kush, recouvertes par la jungle. Là nous avons débarqué et les vaisseaux ont mouillé dans la baie, pendant que l'armée se dirigeait vers l'est, longeant la frontière stygienne, brûlant et pillant au cours de sa progression. Nous avions l'intention d'obliquer vers le nord à un certain moment et de nous enfoncer au cœur de la Stygia pour rallier l'armée de Koth qui venait du nord.

» Puis la nouvelle que nous avons été trahis nous est parvenue. Koth avait signé une paix séparée avec les Stygiens. Une armée stygienne faisait route vers le sud pour nous intercepter, pendant qu'une autre se trouvait déjà derrière nous, empêchant toute retraite vers la côte.

» Le prince Zapayo, de fureur, conçut l'idée folle de marcher vers l'est, dans l'espoir de longer la frontière stygienne et d'atteindre finalement les régions orientales de Shem. Mais l'armée venue du nord nous rejoignit. Nous nous sommes préparés à la bataille et nous nous sommes battus.

» Durant toute la journée, nous avons combattu et nous les avons mis en déroute, les repoussant vers leur campement. Mais, le lendemain, l'armée lancée à notre poursuite arriva de l'ouest. Prise entre deux feux, notre armée ne pouvait résister. Nous avons été brisés, détruits, anéantis. Peu réussirent à s'enfuir. À la tombée de la nuit, je me frayai un chemin avec mon compagnon, un Cimmérien appelé Conan – une véritable force de la nature avec la vigueur d'un taureau.

» Nous nous sommes dirigés vers le sud, nous enfonçant dans le désert, parce que nous ne pouvions suivre une autre direction. Conan était déjà venu dans cette partie du monde et pensait que nous avions des chances d'en réchapper. Loin vers le sud, nous avons trouvé une oasis, mais des cavaliers stygiens étaient lancés à notre poursuite. Nous avons fui de nouveau, d'oasis en oasis, mourant de faim et de soif, jusqu'à ce que nous nous retrouvions dans une région désolée, inconnue, où le soleil éclatant dardait ses rayons sur les dunes de sable nu. Nous avons continué jusqu'à ce que nos chevaux soient complètement épuisés, et nous-mêmes délirions à moitié.

» Puis, une nuit, nous avons aperçu des feux. Nous nous sommes dirigés vers eux, dans l'espoir de trouver des amis. Dès que nous sommes arrivés à leur portée, une volée de flèches nous a accueillis. Le cheval de Conan a été touché et s'est cabré, désarçonnant son cavalier. Son cou a dû se rompre comme une branche morte, car il n'a plus bougé. J'ai pu m'enfuir, je ne sais comment, dans l'obscurité, bien que mon cheval soit mort sous moi. Je n'ai fait qu'entrevoir mes attaquants – des hommes bruns, grands, maigres, portant d'étranges vêtements barbares.

» J'ai continué à pied à travers le désert et suis tombé sur ces trois

vautours que tu as vus hier. C'étaient de véritables chacals... des Ghanatas, faisant partie d'une tribu de brigands au sang mêlé et Mitra seul sait quoi d'autre encore ! La seule raison pour laquelle ils ne m'ont pas tué était que je ne possédais rien qu'ils puissent me voler ! Pendant un mois, j'ai voyagé et volé avec eux, parce que je ne pouvais rien faire d'autre.

— Je ne savais pas que c'était comme cela, murmura-t-elle. On disait qu'il y avait des guerres au-dehors et que le monde était cruel. Mais cela me semblait être un rêve, très lointain. À t'entendre parler de trahison et de batailles, j'ai presque l'impression d'assister à tout cela.

— Aucune armée ennemie n'a jamais marché contre Gazai ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Les pistes qu'empruntent les hommes passent très au large de Gazai. Parfois j'ai aperçu des points noirs qui avançaient en ligne à l'horizon, et les anciens m'ont dit que c'étaient des armées qui allaient à la guerre. Mais elles ne s'approchèrent jamais de Gazai.

Amalric éprouva un léger sentiment de malaise. Ce désert, apparemment dépourvu de vie, abritait néanmoins quelques-unes des tribus les plus féroces de la terre : les Ghanatas, qui se déplaçaient en général plus à l'est ; les Tibus, guerriers masqués, qui devaient vivre, estima-t-il, davantage vers le sud ; et quelque part, au loin, vers le sud-ouest, s'étendait l'empire à demi mythique de Tombalku, dominé par une race cruelle et barbare. Il était étrange qu'une ville située en plein milieu de ce pays sauvage n'ait jamais été inquiétée par toutes ces tribus, au point que l'un de ses habitants ne connaisse même pas la signification du mot « guerre ».

Comme il tournait son regard ailleurs, d'étranges pensées l'assaillirent. La fille avait-elle été atteinte par le soleil ? Était-elle un démon ayant pris la forme d'une femme, venue dans le désert pour le séduire et l'entraîner vers un sort mystérieux ? Un regard vers la fille qui se retenait d'une manière enfantine à la plus haute pointe de la selle du chameau lui fit un instant oublier ces pensées. Puis, de nouveau, le doute l'envahit. Était-il ensorcelé ? Lui avait-elle jeté un charme ?

Ils avancèrent régulièrement dans la direction de l'ouest, ne s'arrêtant au milieu du jour que pour manger des dattes et boire de l'eau. Pour l'abriter du soleil brûlant, Amalric construisit un abri fragile au moyen de son épée et de son fourreau, sur lequel il étendit des couvertures de selle. Harassée et engourdie par la démarche balancée et déhanchée du chameau, elle ne put descendre qu'avec son aide. Comme il sentait dans ses bras la voluptueuse douceur de son corps délicat, le feu brûlant de la passion le dessécha. Il resta un

moment immobile, enivré par la proximité de son corps, avant de la déposer à terre à l'ombre de cette tente de fortune.

Il ressentit presque de la colère devant le regard innocent qui croisa le sien, en constatant la docilité avec laquelle elle livrait son jeune corps à ses mains. C'était en vérité comme si elle était inconsciente des choses qui pouvaient lui causer du préjudice. Sa confiance innocente lui faisait honte et provoquait en lui une rage sans remède.

Il ne sentit pas le goût des dattes qu'il mangeait. Ses yeux brûlaient en se posant sur elle, buvant avidement chaque détail de son corps jeune et souple. Elle semblait aussi ignorante de ses investigations qu'une enfant. Quand il la prit pour la remettre sur le chameau, et que ses bras à elle, instinctivement, enlacèrent son cou, il frissonna. Mais il la hissa sur sa monture et, une nouvelle fois, ils reprirent leur route.

Ce fut juste avant le coucher du soleil que Lissa tendit le doigt et s'écria :

— Regardez ! Les tours de Gazai !

Aux confins du désert, il les aperçut... des flèches et des minarets se dressaient en une grappe vert de jade sur l'azur bleuté. S'il n'avait pas eu la fille à ses côtés, il aurait pensé que c'était une ville fantôme, produite par un mirage. Il regarda vers Lissa avec curiosité. Elle ne montrait aucun signe de joie exubérante à l'idée de rentrer chez elle. Elle soupira et ses fines épaules semblèrent s'affaisser.

Comme ils approchaient, les détails se précisèrent devant lui. Les murs qui ceignaient les tours surgissaient brusquement des sables du désert. Et Amalric constata que la muraille tombait en ruine en de nombreux endroits. Les tours, également, étaient en bien mauvais état. Des toitures s'étaient effondrées ; des trous étaient visibles dans les murs crénelés ; des flèches étaient penchées, chancelantes. La panique l'envahit. S'avavançait-il vers la cité de la mort, conduit par un vampire ? Un rapide coup d'œil le rassura. Aucun démon ne pouvait se cacher sous ce corps si divinement modelé. Lissa le regarda avec une étrange et soucieuse interrogation dans ses yeux profonds ; indécise, elle se tourna vers le désert puis, avec un profond soupir, se retourna pour regarder vers la ville, comme si elle s'abandonnait à un désespoir fataliste.

À présent, à travers les brèches de la muraille vert de jade, Amalric voyait des gens aller et venir à l'intérieur de la ville. Personne ne les interpella lorsqu'ils passèrent par une large brèche du mur et qu'ils débouchèrent dans une grande rue. Vue de près, illuminée par le soleil qui déclinait, la décadence de la cité était encore plus évidente. L'herbe poussait dru dans les rues, sortant à travers les pavés disjoints et brisés ; elle poussait en véritables touffes sur les petites places. Rues et ruelles étaient pareillement obstruées par des amoncellements de pierres tombées des toits et des murs. Çà et là, les ruines d'une maison avaient été nettoyées et l'espace ainsi dégagé reconverti à la culture des légumes.

Des coupoles se dressaient, fêlées et ternies. Des portails béaient, n'ayant plus de portes. Partout, la ruine avait posé sa marque. Puis Amalric aperçut un bâtiment dont la flèche était intacte : c'était une tour cylindrique, d'un rouge brillant, qui se dressait dans la partie la

plus au sud-est de la ville. Elle étincelait au milieu des ruines. Amalric la désigna du doigt.

— Pourquoi cette tour est-elle moins en ruine que les autres ? demanda-t-il.

Lissa devint blême, trembla et saisit convulsivement sa main.

— Ne parle pas de cela ! chuchota-t-elle. Ne regarde pas vers elle... ne *pense* même pas à elle !

Amalric fronça les sourcils ; l'insinuation non explicite de ses paroles venait de transformer, d'une certaine manière, l'aspect de la mystérieuse tour. À présent, elle évoquait la tête d'un serpent dressé au milieu de la ruine et de la désolation. De petites taches noires – un vol de chauves-souris – jaillirent des hautes ouvertures sombres et se répandirent dans le ciel.

Le jeune Aquilonien regarda avec méfiance autour de lui. Après tout, rien ne l'assurait que les habitants de Gazai allaient l'accueillir d'une façon amicale. Il voyait des gens aller et venir sans hâte dans les rues. Quand ils s'arrêtaient et le regardaient fixement, sa chair, pour une obscure raison, frissonnait. C'étaient des hommes et des femmes aux traits bienveillants et au regard doux. Mais leur intérêt semblait si léger – si vague et si impersonnel. Ils ne firent pas le geste de s'approcher ou de vouloir lui parler. Cela avait l'air d'être la chose la plus commune au monde qu'un cavalier en armes venant du désert pénètre dans leur ville. Pourtant, Amalric savait que tel n'était pas le cas, et la façon banale avec laquelle le peuple de Gazai l'accueillait provoqua en lui un léger malaise.

Lissa leur parla, désignant Amalric, dont elle souleva la main, comme un enfant affectionné.

— Voici Amalric d'Aquilonia, qui m'a sauvée du peuple noir et qui m'a reconduite jusqu'ici.

Un murmure poli de bienvenue s'éleva de la foule, et plusieurs personnes s'approchèrent pour lui tendre la main. Amalric pensa qu'il n'avait jamais vu de tels visages, aussi neutres et aussi bienveillants. Leurs yeux étaient doux et bons, ne reflétant aucune peur, ni aucune surprise. Pourtant ce n'étaient pas des yeux de bovins stupides. Ils faisaient plutôt penser aux yeux de personnes plongées dans leurs rêves.

Leur regard fixe lui donnait une impression d'irréalité ; il entendait à peine ce qu'on lui disait. Son esprit était préoccupé par l'étrangeté de la situation. Ces gens paisibles, plongés dans leurs rêves, vêtus de tuniques de soie et de légères sandales, se déplaçaient sans but précis parmi les ruines ternies. Un paradis d'illusion engendré par le lotus ? D'une certaine manière, cette sinistre tour rouge lançait une note discordante.

L'un des hommes, au visage doux et rond, avec une chevelure

argentée, dit :

— Aquilonia ? Il y a eu une invasion... menée par le roi Bragorus de Nemedia. Nous l'avons appris. Comment se déroule la guerre ?

— Il a été repoussé, répondit brièvement Amalric, en refrénant un frisson.

Neuf cents ans s'étaient écoulés depuis que Bragorus avait fait franchir à ses lanciers les marches d'Aquilonia.

Son interrogateur ne le pressa pas d'autres questions. Les gens poursuivirent leur chemin et Lissa le tira par la main. Il se retourna et ses yeux furent charmés par sa vision. Dans ce royaume d'illusion et de rêve, son corps doux et souple ramenait sur terre ses pensées errantes. Elle n'était pas un rêve : elle était réelle. Son corps était doux et tangible comme la crème et le miel.

— Viens, dit-elle, allons nous reposer et manger.

— Et ces gens ? lança-t-il. Ne vas-tu pas leur raconter tes aventures ?

— Ils n'y feraient pas attention, sauf par intermittence, répondit-elle. Ils écouterait un instant, puis ils s'en iraient. Ils se sont à peine aperçus que j'étais partie. Viens !

Amalric fit avancer le cheval et le chameau dans une cour fermée où l'herbe poussait haute et où de l'eau s'écoulait d'une fontaine effondrée dans un abreuvoir de marbre. Là, il les attacha, puis il suivit Lissa. Prenant sa main, elle le conduisit à travers la cour et le fit entrer par une porte voûtée. La nuit était tombée. À travers le toit effondré, au-dessus de la cour, les étoiles s'étaient réunies en grappes, dessinant le pinacle déchiqueté.

Lissa avança à travers une suite de pièces obscures, se déplaçant avec l'assurance que donne une longue pratique. Amalric la suivait à tâtons, guidé par sa petite main glissée dans la sienne. Il trouvait cette aventure fort déplaisante. L'odeur de la poussière et des ruines régnait dans l'obscurité profonde. Sous ses pieds, de temps à autre, se brisaient des tuiles et parfois des tapis se déchiraient. Sa main restée libre effleurait les arches rongées des entrées de portes. Puis les étoiles brillèrent au travers d'une voûte défoncée et lui révélèrent un corridor légèrement sinueux, décoré de tapisseries qui pourrissaient. Elles frémissaient sous une légère brise et ce bruit, semblable aux chuchotements de sorcières, faisait se dresser ses cheveux sur sa tête.

Puis ils entrèrent dans une pièce faiblement éclairée par la clarté des étoiles qui s'écoulait à travers les orifices des fenêtres, et Lissa relâcha sa main. Elle chercha à tâtons pendant un court instant et produisit une légère lumière. C'était un bouton de verre, qui brillait d'un éclat doré. Elle le posa sur une table de marbre et fit signe à Amalric qu'il pouvait s'étendre sur un divan moelleux, recouvert de soieries. Cherchant dans une armoire dissimulée, elle en ressortit une

cruche d'or contenant du vin et d'autres plats contenant des mets peu familiers à Amalric. Il y avait des dattes, mais les autres fruits et végétaux, pâles et fades à son goût, lui étaient inconnus. Le vin était agréable au palais, mais pas plus capiteux que de l'eau de cuisine.

Lui faisant face, assise sur un siège de marbre, Lissa grignotait avec élégance.

— Quel genre d'endroit est-ce donc ici ? demanda-t-il. Tu ressembles à ces gens, et pourtant tu en es étrangement différente.

— Ils disent que je ressemble à nos ancêtres, répondit Lissa. Voilà bien longtemps de cela, ils sont arrivés du désert et élevèrent cette ville au milieu d'une grande oasis, qui possédait de nombreuses sources. Ils utilisèrent comme pierres de construction les ruines d'une cité beaucoup plus ancienne... seule la Tour Rouge... (sa voix s'étrangla et elle regarda nerveusement vers les fenêtres bordées d'étoiles)... seule la Tour Rouge est demeurée intacte. Elle était vide... alors.

» Nos ancêtres, qui s'appelaient les Gazali, habitèrent autrefois dans la région septentrionale de Koth. Ils étaient connus pour leur sagesse d'érudits. Mais ils voulurent faire revivre le culte de Mitra que les habitants du royaume de Koth avaient abandonné depuis longtemps. Le roi les bannit de son royaume. Le plus grand nombre partit vers le sud. C'étaient des prêtres, des érudits, des professeurs et des savants. Ils vinrent avec leurs esclaves shémites.

» Ils construisirent Gazai dans le désert. Mais les esclaves se révoltèrent presque tout de suite après l'achèvement de la cité et ils s'enfuirent pour se mêler aux tribus sauvages du désert. Ils n'étaient pas maltraités, mais une parole leur parvint dans la nuit... une parole qui les fit s'enfuir comme des fous de la cité et se répandre dans le désert.

» Mon peuple demeura là, apprenant à produire nourriture et boisson avec ce qu'ils avaient sous la main. Leur savoir était prodigieux. Lorsque les esclaves s'enfuirent, ils emmenèrent avec eux tous les chameaux, chevaux et ânes qui se trouvaient dans la ville. Dès lors, il n'y eut plus aucune communication avec le monde extérieur. Des salles entières de Gazai sont remplies de cartes, de livres et de chroniques. Mais tous ces manuscrits datent d'au moins neuf cents ans, car cela fait neuf cents ans que mon peuple s'est enfui de Koth. Depuis lors, aucun homme du monde extérieur n'a foulé le sol de Gazai. Et les gens se sont transformés peu à peu. Ils sont devenus si rêveurs, s'adonnant de plus en plus à l'introspection, qu'ils ont perdu toutes passions, ou tous appétits humains. La cité est tombée en ruine et personne n'a fait le moindre geste pour la reconstruire. L'horreur... (sa voix s'étrangla et elle frissonna)... quand l'horreur s'est abattue sur eux, ils n'ont pu ni s'enfuir, ni la combattre.

— Que veux-tu dire ? chuchota-t-il.

Un vent glacé parcourut sa colonne vertébrale. Le frémissement des tapisseries en train de pourrir dans les noirs corridors sans nom faisait surgir d'obscur peurs dans son esprit.

Lissa secoua la tête. Elle se leva, fit le tour de la table de marbre et posa ses mains sur les épaules d'Amalric. Ses yeux étaient humides et brillaient sous l'effet de l'horreur et d'un élan désespéré qui le prit à la gorge. Instinctivement son bras enlaça sa taille fine et il sentit qu'elle tremblait.

— Garde-moi ! supplia-t-elle. J'ai si peur ! Oh ! j'ai tellement rêvé d'un homme qui te ressemble. Je suis différente de mon peuple. Ce sont des morts qui marchent dans des rues oubliées. Mais moi, mon corps est chaud et sensible. J'ai faim et j'ai soif, et je désire ardemment vivre. Je ne peux demeurer dans ces rues silencieuses et dans ces couloirs en ruine, parmi les gens ternes de Gazai, bien que je n'aie jamais connu autre chose. C'est pourquoi je m'étais enfuie. Je désire ardemment vivre...

Elle sanglotait dans ses bras, sans pouvoir s'arrêter. Ses cheveux flottaient sur son visage, son doux parfum l'étourdissait. Son corps ferme se tendait contre le sien. Elle était assise en travers de ses genoux, les bras passés autour de son cou. L'attirant contre lui, il pressa ses lèvres contre les siennes. Ses yeux, ses lèvres, ses joues, ses cheveux, sa gorge, ses seins... Il les couvrit de baisers ardents jusqu'à ce que ses sanglots se transforment en des exclamations haletantes. Sa passion n'eut pas la violence de celui qui commet un viol. La passion qui dormait en elle s'éveilla et devint un flot qui la submergea. La boule dorée brillante, poussée par ses doigts tâtonnants, tomba à terre et s'éteignit. Seule la clarté des étoiles resplendissait à travers les fenêtres.

Etendue entre les bras d'Amalric sur le divan recouvert de soieries, Lissa ouvrit son cœur et lui confia à voix basse ses rêves, ses espoirs et ses aspirations... enfantins, pathétiques et merveilleux.

— Je t'emmènerai, murmura-t-il. Demain. Tu as raison, Gazai est une ville morte. Nous irons vivre dans le monde du dehors. Il est violent, dur et cruel, mais il vaut mieux que cette mort vivante...

La nuit fut déchirée par un cri d'agonie, frémissant d'horreur et de désespoir. Son accent amena une sueur froide sur la peau d'Amalric. Il se redressa sur sa couche, mais Lissa s'accrocha désespérément à lui.

— Non, non ! l'implora-t-elle en un murmure éperdu. N'y va pas ! Reste là !

— Mais on est en train d'assassiner quelqu'un ! s'exclama-t-il, cherchant maladroitement son épée.

Les cris semblaient parvenir d'une cour extérieure. Mêlé à eux, il y avait un son indescriptible, comme produit par une déchirure et une

lacération. Les cris s'élevèrent, se faisant plus aigus et plus espacés, insupportables par leur accent d'agonie désespérée, puis ils retombèrent en un sanglot long et frémissant.

— J'ai entendu des hommes agonisant sur la roue pousser de tels cris ! murmura Amalric, ébranlé par l'horreur. Quel ouvrage du démon est-ce là ?

Lissa trembla violemment dans un paroxysme de terreur, il sentait le battement éperdu de son cœur.

— C'est l'horreur dont je t'ai parlé ! chuchota-t-elle. L'horreur qui demeure dans la Tour Rouge. Elle est venue voilà très longtemps. Certains disent qu'elle demeurerait là en des âges oubliés et qu'elle est revenue lorsque Gazai fut construite. Elle dévore les êtres vivants. Ce qu'elle est, personne ne le sait, car celui qui la voit ne revient jamais pour la décrire. C'est un dieu ou un démon. C'est la raison pour laquelle les esclaves se sont enfuis, et aussi pourquoi les habitants du désert évitent Gazai. Beaucoup d'entre nous ont disparu dans son ventre redoutable. Ils finiront tous par être dévorés, et elle régnera sur une ville abandonnée. Les gens disent qu'elle régnait déjà sur les ruines qui servirent de soubassements à Gazai.

— Pourquoi les gens restent-ils là, attendant d'être dévorés ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, sanglota-t-elle. Ils rêvent...

— L'hypnose, murmura Amalric, l'hypnose jointe à la décadence. Je l'ai vue dans leurs yeux. Ce démon les a magnétisés. Mitra, quel secret impur !

Lissa pressa son visage contre son cœur et s'accrocha à lui.

— Mais que pourrions-nous faire ? demanda-t-il, mal à l'aise.

— Il n'y a rien à faire, souffla-t-elle. Ton épée serait inutile. Peut-être ne nous fera-t-il aucun mal. Il a eu sa victime cette nuit. Nous devons attendre comme des brebis après le boucher.

— Que je sois damné si je... s'exclama Amalric, galvanisé. Nous n'attendrons pas jusqu'à demain matin. Nous allons partir cette nuit même. Prépare de quoi manger et de quoi boire. Je vais aller chercher le chameau et le cheval, et je les ramènerai dans la cour extérieure. Rejoins-moi là-bas.

Comme le monstre inconnu avait déjà frappé, Amalric pensa qu'il pouvait, en toute sécurité, laisser la jeune fille seule pendant quelques minutes. Mais il eut la chair de poule en cherchant son chemin à tâtons dans le couloir tortueux, à travers les chambres sombres, où les tapisseries murmuraient en s'agitant sous le vent. Il trouva les animaux serrés nerveusement l'un contre l'autre dans la cour où il les avait laissés. L'étalon hennissait et poussait son museau contre lui, comme s'il sentait un danger dans la nuit silencieuse.

Amalric sella et brida les animaux et les amena dans la rue, en

passant par l'étroite ouverture dans le mur. Quelques instants plus tard, il se trouvait dans la cour éclairée par les étoiles. Juste comme il l'atteignait, il fut pétrifié en entendant un hurlement terrible qui traversa l'air en frémissant. Il provenait de la pièce où il avait laissé Lissa.

Il répondit à ce hurlement pitoyable par un rugissement féroce. Sortant son épée, il s'élança à travers la cour et sauta par la fenêtre. La boule dorée brillait de nouveau, sculptant des ombres dans les angles fuyants. Des coussins gisaient sur le sol, épars. Le siège de marbre était renversé, et il n'y avait plus personne dans la chambre.

Une soudaine faiblesse envahit Amalric et il chancela contre la table de marbre. La faible lumière sembla vaciller sous le vertige qui s'emparait de lui. Puis tout cela fut balayé par une rage folle. La Tour Rouge ! C'est là que le démon allait emporter sa victime !

Il revint sur ses pas, s'élançant comme une flèche à travers la cour, s'orienta dans les rues et courut vers la tour qui brillait d'une lumière impure sous les étoiles. Les rues ne l'y menant pas directement, il coupa à travers des maisons silencieuses, plongées dans l'obscurité, et passa dans des cours où l'herbe drue s'agitait sous le vent nocturne.

Devant lui, groupées autour de la tour incarnat, s'élevaient un ensemble de constructions en ruine que les assauts du temps avaient marquées encore plus sauvagement que les autres maisons de la ville. Visiblement, personne n'y demeurait plus. Les maisons chancelaient et s'affaissaient, n'offrant plus qu'un corps de bâtiments éboulés à la maçonnerie branlante. La Tour Rouge se dressait au milieu de ces ruines comme une fleur rouge vénéneuse poussant sur un charnier en pleine décomposition.

Pour atteindre la tour, il devait traverser les ruines. Il s'élança hardiment à travers la masse sombre, cherchant une porte. Il en trouva une et entra, pointant son épée devant lui. Alors il fut le témoin d'une vision comme en engendrent parfois les rêves fantastiques des hommes.

Devant lui s'étendait un long corridor, éclairé par une faible lueur impie, et dont les murs sombres étaient recouverts d'étranges tapisseries aux dessins effrayants. Tout au fond de celui-ci, il vit une silhouette s'éloigner... une forme blanche, nue, courbée, tirant quelque chose dont la vue lui inspira une horreur intense. Puis l'apparition disparut et avec elle s'évanouit la lueur étrange. Amalric resta dans l'obscurité impénétrable, ne voyant et n'entendant rien, pensant seulement à la silhouette blanche et courbée qui traînait un corps humain inanimé le long d'un grand couloir sombre.

Comme il cherchait son chemin à tâtons, un vague souvenir lui revint à l'esprit : celui d'une histoire terrifiante qui lui avait été racontée à voix basse par un sorcier noir devant le feu moribond de sa

hutte maléfique en forme de crâne... l'histoire d'un dieu qui habitait une demeure rouge au milieu d'une ville en ruine... un dieu à qui étaient rendus d'effroyables cultes dans des jungles moites, le long de fleuves tristes et lugubres. Et cela éveilla aussi dans son esprit une incantation chuchotée à son oreille d'une voix respectueuse et craintive, pendant que la nuit suspendait son souffle et que les lions cessaient de rugir au bord de la rivière, les feuillages eux-mêmes ayant interrompu leur doux murmure.

Ollam-Onga, murmura un vent sombre, courant le long du corridor repoussant. *Ollam-Onga*, chuchota la poussière dans laquelle s'enfonçaient ses pieds furtivement. Son corps était couvert de sueur et son épée tremblait dans sa main. Il s'était introduit comme un voleur dans la maison d'un dieu, et la peur l'étreignait de sa main osseuse. La *maison du dieu*... toute l'horreur de cette phrase emplît son esprit. Toutes les peurs ancestrales et toutes les peurs qui venaient de bien avant les souvenirs ancestraux et premiers de sa race l'envahirent. Une horreur cosmique et inhumaine lui souleva le cœur. La connaissance de sa faiblesse en tant qu'être humain l'écrasa comme il avançait dans la maison des ténèbres, qui était la maison d'un dieu.

Devant lui, brillait une lueur si légère qu'elle était à peine perceptible. Il comprit qu'il approchait de la tour elle-même. L'instant d'après, il trouva son chemin à tâtons, franchit une porte voûtée et vint se cogner contre des marches étrangement espacées. Il les gravit une à une, et en lui déferla cette fureur aveugle qui est l'ultime défense de l'humanité contre le démoniaque et toutes les forces hostiles de l'univers. Il oublia sa peur. Brûlant d'une terrible ardeur, il escalada les marches l'une après l'autre dans les ténèbres épaisses et maléfiques jusqu'à ce qu'il parvienne dans une salle éclairée par une flamme étrange et dorée.

À l'autre bout de la pièce, un petit escalier menait à une sorte d'estrade sur laquelle se trouvaient des sièges de pierre. Les restes mutilés de la victime gisaient épars à terre. Un bras déchiqueté était visible au bas des marches. Les marches de marbre étaient tachées par un véritable sillon formé par des ruisselets de sang, comme les stalactites se forment autour des lèvres d'une source d'eau chaude. La plupart de ces traînées étaient anciennes, sèches, et de couleur brun sombre. Mais certaines étaient encore rouges, humides et luisantes.

Devant Amalric, au pied de ces marches, se dressait une forme blanche et nue. Amalric s'immobilisa, sa langue se colla à son palais. De toute évidence, c'était un homme blanc et nu qui se tenait là, le regardant fixement, ses bras vigoureux croisés sur une poitrine d'albâtre. Mais ses yeux étaient des globes de feu brillants comme n'en avait jamais eus aucune tête humaine. Dans ces yeux, Amalric entrevit les flammes glacées des enfers ultimes, environnées d'ombres terribles.

Alors, devant lui, la forme commença à se faire moins distincte... à flotter. Faisant un terrible effort, l'Aquilonien rompit les liens du silence et prononça une mystérieuse et redoutable incantation. Comme les mots épouvantables déchiraient le silence, le géant blanc s'immobilisa... se figea. À nouveau, sa silhouette redevint nette et se détacha clairement sur le fond doré.

— À présent, attaque-moi, maudit que tu es ! s'écria Amalric hystériquement. Je t'ai enchaîné à ta forme humaine ! Le sorcier noir avait dit la vérité ! Il m'a révélé la grande incantation ! Attaque-moi, Ollam-Onga ! Car, jusqu'à ce que tu rompes le sortilège en te régaland de mon cœur, tu n'es rien de plus qu'un homme, comme moi !

Avec un rugissement semblable à la bourrasque d'un vent terrible, la créature chargea. Amalric se jeta sur le côté pour éviter l'étreinte de ses mains dont la force dépassait celle d'une trombe. Un seul doigt, tranchant comme une serre, se tendit et agrippa sa tunique, lui arrachant son vêtement comme des guenilles informes, tandis que le monstre le dépassait à la vitesse de l'éclair. Mais Amalric, l'horreur du combat lui donnant une célérité surhumaine, pivota sur lui-même et enfonça son épée dans le dos de la « chose », de telle sorte que la pointe ressortit d'un pied de la large poitrine.

Un hurlement de douleur démoniaque secoua la tour. Le monstre se retourna et se rua sur Amalric, mais le jeune homme sauta sur le côté et escalada les marches de l'estrade. Là il se retourna, et soulevant un siège de marbre, le lança sur l'horreur qui se traînait lourdement sur les marches. Le lourd projectile l'atteignit en plein visage, abattant le démon au bas des marches. Il se releva, en une vision horrible, ruisselant de sang, et de nouveau, essaya de gravir les marches. Dans une fureur désespérée, Amalric souleva un banc de jade, dont le poids lui arracha un gémissement d'effort, et il le lança.

Sous le choc de la masse qui le frappa, Ollam-Onga tomba à la renverse au pied de l'escalier et resta étendu au sol, parmi les blocs de marbre inondés de son sang. Dans un dernier effort désespéré, il se redressa sur les mains, les yeux flamboyants. Rejetant en arrière sa tête ensanglantée, il lança un cri terrible.

Amalric frémit et recula devant l'horreur abyssale de ce cri, *auquel il fut répondu*. Quelque part dans les airs, au-dessus de la tour, un faible concert de cris diaboliques lui répondit, tel un écho. Puis la forme blanche déchiquetée retomba parmi les blocs de marbre souillés de sang. Et Amalric comprit que l'un des dieux de Kush n'était plus. À cette pensée, il fut inondé d'une frayeur aveugle et irraisonnée.

Il s'élança au bas des marches dans la plus grande confusion qui soit. Il frémit en passant devant la « chose » qui gisait, le regard fixe, sur le sol. La nuit sembla hurler contre lui, pétrifiée d'horreur devant son sacrilège. Sa raison, transportée de joie à la suite de son triomphe,

fut submergée par un flot de peur cosmique.

Comme il posait le pied au sommet des marches qui conduisaient vers l'extérieur, il s'immobilisa soudain. Sortant de l'ombre, Lissa accourut vers lui, tendant ses bras pâles. Ses yeux étaient des étangs d'horreur.

— Amalric !

C'était un cri d'hallucinée. Il la serra dans ses bras.

— Je l'ai vu, chuchota-t-elle, traînant le cadavre d'un homme dans le corridor. J'ai hurlé et me suis enfuie. Puis, lorsque je suis revenue, je t'ai entendu pousser un cri, et j'ai compris que tu étais parti à ma recherche, vers la Tour Rouge... Et tu es venu partager mon sort.

Sa voix était presque inarticulée. Alors, comme elle essayait de regarder derrière lui, il lui couvrit les yeux de sa main et l'entraîna au loin. Il valait mieux qu'elle ne voie pas ce qui gisait sur le sol cramoisi de sang. Il reprit sa tunique déchirée, mais il n'osa pas toucher à son épée. Comme il conduisait Lissa au bas des marches, couvertes d'ombres, la soutenant, la portant à moitié, un regard par-dessus son épaule lui révéla que la forme blanche et nue ne gisait plus parmi les blocs de marbre brisés. L'incantation avait enchaîné Ollam-Onga à sa forme humaine dans la vie, mais pas dans la mort. Amalric fut un instant aveuglé, puis, poussé par une hâte éperdue, il pressa Lissa dans l'escalier et l'entraîna rapidement à travers les ruines obscures.

Il ne ralentit pas son allure jusqu'à ce qu'ils aient atteint la rue où le chameau et l'étalon se serraient l'un contre l'autre. Rapidement, il aida la jeune fille à monter sur le chameau puis sauta sur l'étalon. Saisissant la longe du chameau, il se dirigea tout droit vers le pan de muraille effondré. Quelques minutes plus tard, il respirait, soulagé. Le vent soufflant du désert apaisa son sang échauffé. Il se sentit délivré de l'odeur des ruines et de l'atmosphère oppressante de cette ville rongée par le temps.

Une petite gourde d'eau était suspendue à son arçon de selle. Ils n'avaient pas emporté de nourriture et son épée était restée dans la salle de la Tour Rouge. Ils allaient affronter le désert sans armes, ni provisions. Mais ce péril leur semblait moins effrayant que l'horreur de la cité qu'ils laissaient derrière eux.

Ils faisaient route, sans parler. Amalric se dirigea vers le sud ; quelque part, dans cette direction, il y avait un trou d'eau. Juste à l'aube, comme ils gravissaient une crête de sable, il regarda en arrière vers Gazai, irréaliste dans la lumière rose. Il se raidit et Lissa laissa échapper un cri. Sortant par une brèche de la muraille, sept cavaliers s'étaient lancés à leur poursuite. Leurs coursiers étaient noirs, et les cavaliers portaient des manteaux noirs qui les masquaient de la tête aux pieds. Or, il ne pouvait y avoir un seul cheval dans tout Gazai. L'horreur s'empara d'Amalric et, regardant devant lui, il fit presser

l'allure de leurs montures.

Le soleil se leva, rouge, puis devint doré, se transformant ensuite en une boule de feu blanche. Inlassablement, les fugitifs poussaient en avant, chancelant sous la chaleur et la fatigue, aveuglés par la lumière éclatante. De temps à autre, ils humectaient légèrement d'eau leurs lèvres. Et derrière eux, à une allure égale, chevauchaient sept points noirs.

Le soir commença à tomber et le soleil rougit, puis se coucha aux confins du désert. Une main glacée étreignit le cœur d'Amalric. Les cavaliers se rapprochaient.

À mesure que les ténèbres devenaient plus intenses, les cavaliers noirs approchaient de plus en plus. Amalric regarda vers Lissa et un gémissement s'échappa de sa gorge. Son étalon trébucha et s'effondra. Le soleil s'était couché depuis longtemps. La lune fut soudain cachée par une ombre ayant la forme d'une chauve-souris. Dans l'obscurité complète, les étoiles avaient une lueur rouge, et derrière lui Amalric entendit le galop rapide qui grandissait, approchait tel un grand vent. Un groupe sombre arrivait au grand galop, formant une tache plus noire encore que la nuit au milieu de laquelle brillaient les lueurs d'un feu terrifiant.

— Continue, jeune fille ! s'écria-t-il désespérément. Va-t'en... sauve-toi ! C'est moi qu'ils poursuivent !

Pour toute réponse elle se glissa à bas du chameau et jeta ses bras autour de lui.

— Je veux mourir avec toi ! dit-elle.

Sept formes noires apparurent sous les étoiles, rapides comme le vent. Sous les capuchons des manteaux étincelaient des boules de feu démoniaques. Des mâchoires décharnées semblaient se refermer en claquant.

Puis la scène se transforma : un cheval passa rapidement devant Amalric, formant une masse sombre dans les ténèbres surnaturelles. On entendit un choc : le coursier inconnu arriva à la hauteur des formes qui survenaient et les affronta. Un cheval poussa un hennissement désespéré et une voix, pareille au mugissement d'un taureau, hurla en une langue inconnue. Quelque part dans la nuit, une clameur semblable lui répondit.

Un combat violent s'était engagé. Des sabots de chevaux heurtaient le sol et résonnaient. On entendait le choc de coups sauvages et la même voix de stentor lançant des imprécations retentissantes. Puis la lune réapparut brusquement et éclaira un fantastique tableau.

Un homme sur un immense cheval tourbillonnait, tailladant et frappant de son épée apparemment dans le vide. Venant d'une autre direction, arrivait à toute allure une horde sauvage de cavaliers, leurs épées courbes lançant des éclairs sous la clarté lunaire. S'éloignant sur

la crête d'une dune de sable, sept formes noires disparurent, leurs manteaux flottant comme des ailes de chauve-souris.

Amalric fut submergé par des hommes à l'aspect farouche qui sautèrent à bas de leurs chevaux et qui s'attroupèrent autour de lui. Des bras vigoureux le saisirent ; de féroces visages à la peau foncée, ressemblant à des aigles, lui montrèrent les dents. Lissa se mit à hurler.

Puis les arrivants furent repoussés à droite et à gauche alors que l'homme sur son grand cheval fendait la foule. Il se pencha sur sa selle et regarda de près Amalric.

— Par le démon ! rugit-il. Amalric, l'Aquilonien ?

— Conan ! s'exclama Amalric, déconcerté. Conan ! Vivant !

— Plus vivant que tu ne sembles l'être, répondit l'autre. Par Crom ! mon brave, tu ressembles à quelqu'un que tous les démons du désert auraient pourchassé pendant toute la nuit. Quels étaient ces êtres lancés à ta poursuite ? Je faisais à cheval le tour du campement que mes hommes avaient installé, afin de m'assurer qu'aucun ennemi ne se dissimulait dans les parages, lorsque la lune disparut, éteinte comme une bougie, puis j'entendis des bruits de poursuite. Je me dirigeai vers ces bruits, et, par Macha, je me retrouvai au milieu de ces démons avant que je sache de quoi il retournait ! J'avais mon épée à la main et j'ai frappé tout autour de moi... par Crom ! leurs yeux brillaient comme le feu dans l'obscurité ! Je sais que je les ai frappés avec ma lame. Mais quand la lune est revenue, ils avaient disparu, comme un souffle de vent. Étaient-ce des hommes ou des démons ?

— Des démons sortis tout droit de l'Enfer, dit en frissonnant Amalric. Ne m'en demande pas plus. Il existe certains sujets dont on ne doit pas parler.

Conan ne le pressa pas plus avant, non pas qu'il fût incrédule. Ses croyances comprenaient tout aussi bien les démons de la nuit, les revenants, les spectres et les nains.

— On pouvait te faire confiance là-dessus : tu as réussi à trouver une femme, même dans le désert ! dit-il en regardant vers Lissa.

La jeune fille s'était blottie contre Amalric et se serrait contre lui, regardant avec effroi les visages farouches qui les entouraient.

— Du vin ! rugit Conan. Apportez des flacons ! Prends ! (Il saisit un flacon gainé de cuir parmi ceux qui lui étaient tendus et le plaça dans la main d'Amalric.) Fais boire une bonne gorgée à la demoiselle et bois ensuite. Après cela, nous vous placerons sur des chevaux et nous vous ramènerons jusqu'au campement. Vous avez besoin de manger, de vous reposer et de dormir. Je m'en rends bien compte.

Un cheval richement caparaçonné fut amené ; il se cabrait et s'agitait. Des mains de bonne volonté aidèrent Amalric à se mettre en selle. La jeune fille fut hissée jusqu'à lui et ils partirent vers le sud,

entourés des cavaliers aux corps minces et bruns, vêtus de leurs haillons pittoresques. Beaucoup portaient des voiles qui leur cachaient le visage, ne laissant voir que leurs yeux.

— Qui est-ce ? chuchota Lissa, ses bras passés autour du cou de son amant qui la maintenait sur la selle devant lui.

— Conan le Cimmérien, murmura Amalric. L'homme avec qui je me suis enfoncé dans le désert, après la défaite des mercenaires. Ce sont les hommes qui avaient tué son cheval. Je l'avais laissé gisant à terre sous leurs lances, mort apparemment. Et maintenant, nous le retrouvons à leur tête de toute évidence et respecté par eux.

— C'est un homme à l'aspect terrible, murmura-t-elle.

Il sourit.

— Tu n'avais encore jamais vu un barbare à la peau blanche. C'est un vagabond, un pillard et un tueur. Mais il possède son propre code moral. Je ne pense pas que nous ayons à craindre quelque chose de sa part.

En lui-même, Amalric sentait qu'il n'en était pas aussi sûr. D'une certaine façon, on pouvait lui reprocher d'avoir trahi la camaraderie de Conan, lorsqu'il s'était enfui à cheval dans le désert, abandonnant le Cimmérien sans connaissance à terre. Mais il ne savait pas que Conan était encore vivant. Le doute assaillit Amalric. D'une fidélité sauvage à ses compagnons, la nature féroce du Cimmérien ne voyait aucune raison l'empêchant de piller le reste du monde. Il vivait par son épée. Et Amalric réprima un frisson en pensant à ce qui pourrait se passer si Conan désirait Lissa.

Beaucoup plus tard, ayant mangé et bu au campement des cavaliers, Amalric s'était assis auprès d'un petit feu devant la tente de Conan. Lissa, enveloppée dans un manteau de soie, était endormie, sa tête bouclée reposant sur ses genoux. La lueur du feu, qui séparait les deux hommes, jouait sur le visage de Conan, où alternaient ombres et lumière.

— Qui sont ces hommes ? demanda le jeune Aquilonien.

— Ce sont les cavaliers de Tombalku, répondit le Cimmérien.

— Tombalku ! s'exclama Amalric. Mais alors ce n'est pas un mythe !

— Il s'en faut de beaucoup ! reconnut Conan. Lorsque mon maudit coursier tomba avec moi, je fus assommé et restai sans connaissance. Lorsque je repris mes esprits, ces démons m'avaient solidement ligoté. Cela me fâcha tellement que je rompis plusieurs des cordes avec lesquelles ils m'avaient attaché. Mais ils me rattachaient aussi vite que je me détachais... et je ne réussis jamais à libérer entièrement l'une de mes mains. Cependant, ma force leur sembla remarquable.

Amalric gardait son regard fixé sur Conan sans rien dire. L'homme était aussi grand et fort que l'avait été Tilutan, sans le surplus de

graisse du Noir. Il aurait pu rompre le cou du Ghanata de ses mains nues.

— Ils décidèrent de m'emmener vers leur cité au lieu de me tuer sur-le-champ, poursuivit Conan. Ils pensaient qu'un homme comme moi mettrait certainement longtemps à mourir sous la torture et leur procurerait ainsi un très grand divertissement. En conséquence, ils m'attachèrent sur un cheval sans selle, et nous partîmes pour Tombalku.

» Tombalku est dirigé par deux rois. Ils m'amènèrent devant eux... un démon au corps brun et maigre, du nom de Zehbeh, et un Noir, gros et gras, qui s'était endormi sur son trône orné de défenses d'ivoire. Zehbeh demanda à un grand prêtre à la peau brune, Daura, ce que l'on devait faire de moi. Daura consulta ses dés en os de mouton, décrétant ensuite que je devais être écorché vif sur l'autel de Jhil. Tout le monde applaudit à cette sentence, et cela réveilla le roi nègre.

» Je crachai sur Daura et le maudis allègrement, ainsi que les deux rois. Je leur dis que si je devais être écorché, par Crom ! je demandais à boire une pleine barrique de vin avant qu'ils commencent, et je les maudis en les traitant de brigands, de couards et de fils de prostituées.

» À ce moment, le roi nègre se réveilla complètement, se redressa et me regarda fixement. Puis il se leva et s'écria : « Amra ! » et je le reconnus... Sakumbe, un Suba de la Côte Noire, un aventurier replet que j'avais bien connu lorsque j'étais un corsaire infestant la côte. Il faisait le trafic de l'ivoire, de la poudre d'or et des esclaves, et il aurait roulé le démon lui-même. Bon ! Quand il me reconnut, le vieux démon – il empestait abominablement ! – descendit de son trône et vint m'embrasser tout joyeux, me retirant lui-même mes cordes. Puis il annonça à tous que j'étais Amra, le Lion, et son ami, et qu'il ne devait m'être fait aucun mal.

» Alors s'ensuivirent de grandes palabres, parce que Zehbeh et Daura voulaient avoir ma peau. Mais Sakumbe appela d'un hurlement son sorcier personnel, Askia, et celui-ci arriva – tout en plumes, clochettes et peaux de serpents – c'est un magicien de la Côte Noire, un enfant du Diable, si jamais il en eut un !

» Askia se trémoussa et psalmodia des incantations, puis annonça que Sakumbe était le préféré d'Ajujo, le dieu noir, et que ce qu'il disait était conforme à la volonté du dieu. Tous les Noirs de Tombalku poussèrent des cris de joie et Zehbeh courba l'échine.

» Car les Noirs détiennent le pouvoir à Tombalku. Il y a plusieurs siècles de cela, les Aphakis, une race sémite, s'aventurèrent à l'intérieur du désert septentrional et fondèrent le royaume de Tombalku. Des mariages eurent lieu avec les Noirs du désert, et le résultat fut une race brune aux cheveux non crépus, qui est cependant

plus blanche que noire. Ils représentent la caste dominante à Tombalku. Mais ils sont une minorité, et un roi, de pure race noire, siège toujours sur le trône, aux côtés du souverain Aphaki.

» Les Aphakis soumirent les nomades du désert du sud-ouest et les tribus noires des steppes qui se trouvent au sud de ces régions. La plupart de ces cavaliers, par exemple, sont des Tibus, résultat du mélange du sang noir et du sang stygien. Les autres sont des Bigharmas, des Mindangas et des Bornis.

» Donc, Sakumbe, à travers Askia, est le véritable souverain de Tombalku. Les Aphakis pratiquent le culte de Jhil, alors que les Noirs adorent Ajujo, le dieu noir et sa descendance. Askia arriva à Tombalku avec Sakumbe et ranima le culte d'Ajujo qui chancelait sous l'influence des prêtres Aphakis. Il possède aussi un culte que lui seul pratique, adorant les dieux seuls savent quelles abominations ! Askia pratique la magie noire, qui a triomphé de la sorcellerie des Aphakis. Les Noirs le considèrent comme un prophète envoyé par les dieux obscurs. Sakumbe et Askia voient leur influence grandir, et celle de Zehbeh et de Daura diminuer.

» Comme j'étais un ami de Sakumbe, et que Askia avait parlé en ma faveur, les Noirs m'accueillirent avec joie. Sakumbe avait fait empoisonner Kordofo, le général commandant la cavalerie. Il me nomma à sa place, ce qui ravit tous les Noirs et exaspéra les Aphakis.

» Tu aimeras Tombalku ! Elle a été faite pour des hommes comme nous, aimant le butin ! Il y a une demi-douzaine de factions puissantes qui complotent et intriguent les unes contre les autres. Il y a de continuelles rixes dans les tavernes et dans les rues, des assassinats secrets, des mutilations, des exécutions. Et il y a des femmes, de l'or et du vin... tout ce qu'un mercenaire désire ! Je suis bien placé, jouissant de la faveur royale, et mon pouvoir est grand ! Par Crom ! Amalric, tu ne pouvais survenir à un meilleur moment ! Mais qu'y a-t-il ? Tu me sembles moins enthousiaste que dans le passé, lors d'occasions semblables.

— Je te demande pardon, Conan, dit Amalric. Cela m'intéresse vivement, mais la fatigue et le manque de sommeil me submergent.

Cependant, ce n'était pas à l'or, aux femmes ou aux intrigues que songeait l'Aquilonien, mais à la fille qui sommeillait sur ses genoux. Il ne se réjouissait nullement à la pensée de l'entraîner dans le bain de sang et d'intrigues que venait de décrire Conan. Un changement subit s'était opéré en lui, presque sans qu'il s'en soit aperçu. Avec circonspection il déclara :

— Tu viens de nous sauver la vie, et pour cette raison je te serai éternellement reconnaissant. Mais je ne suis aucunement digne de ta générosité, car je me suis enfui et t'ai laissé, gisant à terre, sans défense contre les Aphakis qui te capturèrent. À la vérité, je pensais

que tu étais certainement mort, mais...

Conan renversa la tête en arrière et éclata d'un rire profond et sonore. Puis il assena une grande claque dans le dos du jeune homme avec une telle force qu'il faillit presque le renverser.

— Oublie cela ! J'avais toutes les chances d'être mort, normalement ! Et ils t'auraient embroché comme une grenouille si tu avais essayé de venir à mon secours. Viens à Tombalku avec nous et rends-toi utile ! Tu commandais un escadron de cavaliers pour Zapayo, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet.

— Parfait ! J'ai besoin d'un major qui m'aide à faire manœuvrer mes hommes. Ils se battent comme des démons, mais sans aucune discipline, chacun pour soi. À nous deux nous pourrions en faire de véritables soldats. Amenez d'autres flacons de vin ! rugit-il.

Ce fut le troisième jour après les retrouvailles d'Amalric et de Conan que les cavaliers de Tombalku arrivèrent en vue de la capitale. Amalric se trouvait en tête de la colonne, aux côtés de Conan, et Lissa suivait tout de suite après Amalric, montée sur une jument. Derrière eux, venait la troupe au trot, répartie sur deux colonnes. Les amples vêtements blancs flottaient sous la légère brise ; les brides des chevaux tintaient ; le cuir des selles craquait ; le soleil couchant faisait briller d'une lueur rougeâtre les pointes des lances. La plupart des cavaliers étaient des Tibus, mais il y avait aussi des hommes originaires de tribus vivant aux limites du désert.

Tous, en dehors de leurs idiomes locaux, parlaient le dialecte simplifié des Shémites qui servait de langue commune aux gens à la peau sombre, depuis Kush jusqu'à Zembabwei, et depuis la Stygia jusqu'au royaume noir à demi mystique des Atlaiens, loin au sud. De nombreux siècles auparavant des marchands shémites avaient établi des routes commerciales à travers ce vaste territoire, apportant dans ces pays leur langue en même temps que leurs marchandises. Et Amalric connaissait suffisamment la langue shémite pour pouvoir communiquer avec ces farouches guerriers venus de terres arides.

Comme le soleil disparaissait à l'horizon, semblable à une immense goutte de sang, des points lumineux apparurent devant eux. Le sol descendait en pente douce devant les cavaliers, puis redevenait plat après cette déclivité. Sur cette étendue plate, s'étendait une vaste ville composée d'habitations basses. Toutes ces maisons étaient construites en briques de terre séchée, de couleur brun foncé, de telle sorte qu'Amalric crut tout d'abord que c'était une formation naturelle de terre et de rochers – un ensemble chaotique de falaises, de ravins et d'éboulis rocheux – et non une ville.

Au bas de la pente s'élevait un épais mur de briques, au-dessus duquel apparaissaient les étages supérieurs des maisons. Des lumières brillaient dans un espace découvert, d'où parvenait également un sourd grondement, affaibli par la distance.

— Tombalku, annonça laconiquement Conan, puis il dressa l'oreille. Crom ! Il se passe quelque chose. Nous ferions mieux de nous dépêcher.

Il éperonna son cheval. La colonne descendit la pente au galop, martelant le sol derrière elle.

Tombalku était construite sur un affleurement rocheux cunéiforme, entre d'importantes palmeraies et des bosquets de mimosas épineux. Cette élévation de terrain dominait une rivière qui faisait un coude paresseux, réfléchissant le bleu du ciel qui s'assombrissait avec le déclin du jour. Au-delà de la rivière, le paysage s'étendait sur des savanes herbeuses.

— Quelle est cette rivière ? demanda Amalric.

— C'est la rivière Jeluba, répondit Conan. Elle coule vers l'est à partir d'ici. Certains disent qu'elle traverse les pays de Darfar et de Keshan pour aller se jeter dans le Styx. D'autres prétendent qu'elle se dirige vers le sud pour se jeter dans le fleuve Zarkheba. Un jour, je descendrai peut-être son cours pour m'en assurer.

Les massives portes en bois s'ouvrirent pour laisser passer la colonne au galop. Des formes habillées de blanc allaient à travers les rues étroites et tortueuses. Derrière les hommes blancs, les cavaliers interpellaient des personnes qu'ils connaissaient et se vantaient de leurs prouesses.

Se retournant sur sa selle, Conan lança un ordre sec à un guerrier à la peau brune qui emmena la colonne vers les casernements. Le Cimmérien, suivi d'Amalric et de Lissa, se dirigea au trot, dans un but précis, vers la grand-place qui se trouvait au centre de la ville.

Tombalku se réveillait de son assoupissement de l'après-midi. Partout des silhouettes vêtues de blanc, à la peau sombre, foulaient le sable fin des rues. Amalric fut frappé par la dimension inattendue de cette métropole du désert, et par le mélange incongru du barbarisme et de la civilisation que l'on pouvait constater à chaque pas. Dans les vastes cours des temples, se succédant les uns aux autres, des sorciers peints et couverts de plumes s'agitaient et brandissaient leurs ossements sacrés, des prêtres chantaient les mythes de leur race, et des philosophes à la peau brune débattaient de la nature de l'homme et des dieux.

À mesure que les trois cavaliers approchaient de la place centrale, ils rencontraient toujours plus d'habitants de la ville qui tous couraient dans la même direction. La rue devenant très encombrée par la foule, la voix tonnante de Conan fraya un passage pour les chevaux.

Ils descendirent de leurs montures aux abords de la place, et Conan lança les rênes des chevaux à un homme qu'il choisit dans la foule. Puis, le Cimmérien s'ouvrit un chemin à coups d'épaule, se dirigeant vers les trônes qui se trouvaient de l'autre côté de la place. Lissa se cramponnait au bras d'Amalric, et tous deux s'avançaient dans le sillage de Conan.

Tout autour de la place, des régiments de lanciers noirs avaient été disposés de manière à former un vaste carré, dont le centre était vide. La lueur des torches qui brûlaient aux quatre coins du carré ainsi

formé se reflétait sur les grands boucliers ovales en peau d'éléphant des guerriers, sur les longues pointes effilées de leurs lances, sur les plumes d'autruche et les crinières de lion de leurs coiffures, et sur le blanc des yeux et des dents qui ressortait sur les peaux noires et luisantes.

Au centre du carré vide, un homme à la peau brune était attaché à un poteau. Cet homme, qui ne portait qu'un pagne, était trapu, musclé, et ses traits étaient lourds. Il tirait sur ses liens tandis que se trémoussait devant lui une silhouette maigre, à l'apparence fantastique. Cet homme était noir, mais la plus grande partie de sa peau était couverte de dessins peints. Sa tête rasée était peinte de manière à ressembler à un crâne. Ses parures de plumes et de peau de singe complétaient l'ensemble et il dansait devant un petit trépied sous lequel un feu de braises rougeoyait et d'où s'élevait une mince spirale de fumée colorée.

Au-delà du poteau, sur l'un des côtés du carré dont le centre était vide, se dressaient deux trônes de stuc et de briques peints, décorés de petits morceaux de verre colorés et dont les bras étaient constitués par des défenses d'éléphant. Ces trônes se trouvaient sous un même dais, auquel on accédait par plusieurs marches. Sur le trône à la droite d'Amalric, une silhouette noire, énorme et grasse, était assise nonchalamment. Cet homme portait un long vêtement blanc et sur la tête, une coiffure recherchée, constituée par le crâne d'un lion et plusieurs plumes d'autruche.

L'autre trône était vide, mais l'homme qui aurait dû l'occuper se dressait devant le premier trône. C'était un homme brun, mince, au visage d'aigle, qui portait une robe blanche, comme l'autre. Mais, sur sa tête, était posé un turban orné de pierres précieuses à la place de la coiffure d'os et de plumes du premier. L'homme mince était en train d'agiter son poing vers l'homme gras et criait pendant que les gardes du trône observaient avec inquiétude la querelle de leurs rois. Comme Amalric s'approchait à la suite de Conan, il entendit les paroles de l'homme maigre :

— Tu mens ! C'est Askia lui-même qui envoyé ces serpents, comme tu le lui avais demandé, afin d'avoir une excuse pour assassiner Daura ! Si tu n'arrêtes pas cette bouffonnerie, ce sera la guerre ! Nous te ferons mourir à petit feu, espèce de sauvage noir ! (Alors il poussa un cri aigu.) Fais comme je te dis ! Arrête Askia, sinon, par Jhil l'Impitoyable...

Il posa la main sur son cimenterre. Les gardes placés autour du trône pointèrent leurs lances. Le gros homme noir éclata simplement de rire devant le visage furieux tendu vers lui.

Conan, s'étant frayé un chemin à travers les rangées de lanciers, escalada d'un bond les marches de briques conduisant au dais et se

jeta entre les deux monarques.

— Tu ferais mieux d'ôter ta main de cette épée, Zehbeh, grogna-t-il, puis il se tourna vers l'autre : Que se passe-t-il donc, Sakumbe ?

Le roi nègre gloussa :

— Daura a voulu se débarrasser de moi en envoyant des serpents. Ugh ! Des vipères dans mon lit, des aspics parmi mes vêtements, des mambas se laissant tomber des poutres du toit. Trois de mes femmes sont mortes de leurs morsures, ainsi que plusieurs esclaves et serviteurs. Askia a appris grâce à ses moyens de divination que Daura était le coupable, et mes hommes l'ont pris sur le fait, en train de chanter des incantations. Regarde là-bas, général Conan : Askia vient juste d'égorger la chèvre. Ses démons vont arriver d'un moment à l'autre.

Suivant le regard de Conan, Amalric abaissa le sien vers le centre de la place, vers la victime attachée au poteau devant lequel la chèvre agonisait. Askia approchait maintenant du moment culminant de son incantation. Sa voix s'éleva en un cri aigu tandis qu'il bondissait et faisait claquer ses ossements. La fumée du trépied s'épaissit, se tordit et brilla d'un éclat spectral.

Dans le ciel, la nuit était tombée. Les étoiles qui avaient commencé à briller avec éclat dans le ciel dégagé du désert s'assombrirent et rougirent. Un voile incarnat sembla être tiré devant la face de la lune qui montait dans le ciel. Les flammes des torches baissèrent et se mirent à rougeoyer. Une suite de paroles qui n'appartenaient à aucune langue humaine furent entendues, descendant du haut du ciel vers le sol. Puis il y eut un bruit semblable à un battement d'ailes membraneuses.

Askia se tenait droit et immobile, les bras tendus en avant, sa tête couverte de plumes renversée en arrière, psalmodiant une longue incantation de noms étranges. Amalric sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, car, au milieu de tous ces vocables inconnus, il venait d'entendre le nom d'« Ollam-Onga » répété trois fois.

Alors Daura se mit à pousser de grands cris comme pour couvrir l'incantation d'Askia. Avec la lumière vacillante des torches et l'étrange lueur qui entourait le trépied repoussant, Amalric ne fut pas tout à fait certain de ce qu'il vit. Quelque chose sembla se jeter sur Daura qui se débattit et hurla.

Au pied du poteau auquel le sorcier était attaché, une mare de sang apparut et s'étendit. D'horribles blessures couvrirent tout le corps de l'homme, bien que l'on ne vît pas ce qui pouvait lui infliger de telles tortures. Ses hurlements faiblirent et bientôt ne furent plus qu'un léger sanglot qui cessa à son tour, bien que son corps continuât à se tordre dans ses liens, comme si une présence invisible s'acharnait sur lui et le déchiquetait. Une légère tache blanche apparut au milieu

de la masse noire qui avait été Daura. Puis une autre et une autre encore. Amalric comprit alors, en frémissant d'horreur, que ces choses blanches étaient des os...

La lune réapparut, retrouvant son éclat argenté, de nouveau les étoiles brillèrent comme des bijoux. Les torches brûlèrent de plus belle sur la place. La lumière croissante révéla un squelette, encore attaché au poteau, baignant dans une mare de sang. Le roi Sakumbe dit alors de sa voix aiguë et musicale :

— Ainsi finit ce scélérat de Daura. À présent, en ce qui concerne Zehbeh... Par le nez d'Ajujo, où est passé ce misérable ?

Zehbeh s'était éclipsé pendant que toute l'assistance avait les yeux braqués sur le drame qui se déroulait devant le poteau.

— Conan, dit Sakumbe, tu ferais mieux de rassembler tes régiments ! Car je ne pense pas que mon frère roi laissera passer l'histoire de cette nuit sans essayer de se venger.

Conan poussa Amalric en avant.

— Roi Sakumbe, voici Amalric d'Aquilonie, un compagnon d'armes d'autrefois. Il sera un excellent major. Amalric, toi et ton amie feriez mieux de demeurer auprès du roi, puisque vous ne connaissez pas la ville. Vous risqueriez de vous faire tuer en voulant participer à la bataille qui est imminente.

— Je suis enchanté de rencontrer un ami du grand Amra, dit Sakumbe. Inscris-le sur les rôles, Conan, et rassemble tes soldats... Derketo, le fripon, n'a pas perdu de temps ! Regardez là-bas !

Un vacarme retentit de l'autre côté de la place. En un bond furieux, Conan sauta à bas de l'estrade et commença à lancer des ordres aux commandants des régiments noirs. Des estafettes partirent en hâte. Quelque part, des tambours au son grave, frappés par les paumes claires de mains noires, se mirent à battre sourdement.

À l'autre bout de la place, une troupe de cavaliers en vêtements blancs apparut soudain, attaquant à coups de lances et de cimenterres la foule noire qui se pressait devant eux. Décontenancés par cet assaut, les lanciers noirs se dispersèrent en groupes désordonnés. Des hommes tombaient, les uns après les autres, sous leurs lames étincelantes. Les gardes du corps du roi Sakumbe resserrèrent leurs rangs autour du dais aux deux trônes, dont l'un était vide et l'autre occupé par la masse imposante de Sakumbe.

Lissa, toute tremblante, s'accrocha au bras d'Amalric.

— Qui lutte contre qui ? chuchota-t-elle.

— Ce sont sûrement les Aphakis de Zehbeh, répondit Amalric, qui essaient d'assassiner le roi noir que voici, afin que Zehbeh devienne l'unique souverain.

— Arriveront-ils à se frayer un passage jusqu'au trône ? dit-elle, montrant les armées noires qui luttaient sur toute la place.

Amalric haussa les épaules et regarda vers Sakumbe. Le roi nègre était appuyé nonchalamment sur son trône, apparemment indifférent. Il leva une coupe d'or vers ses lèvres et but une grande gorgée de vin. Puis il tendit une coupe semblable à Amalric.

— Tu dois être assoiffé, homme blanc, toi qui reviens d'une longue patrouille sans avoir eu le temps de te laver ou de te reposer, dit-il. Prends cette coupe !

Amalric but avec Lissa. Sur la place, le piétinement et le hennissement des chevaux, le cliquetis des armes, le hurlement des hommes blessés se fondaient en un tintamarre impur. Elevant la voix pour se faire entendre, Amalric dit :

— Votre Majesté doit être très courageuse pour se soucier si peu de l'issue de la bataille, ou alors elle est très...

Amalric se mordit la langue pour ne pas achever sa phrase.

— Ou alors très stupide, c'est cela ? (Le roi éclata d'un rire musical.) Non, je suis simplement réaliste. Je suis beaucoup trop gros pour pouvoir échapper à un homme alerte à pied, encore moins à un homme à cheval ! Et si je m'agitais, mon peuple crierait que tout est perdu, il s'enfuirait, et me laisserait à la merci des assaillants. Alors que si je reste ici, il y a une forte chance pour que... ah, les voilà !

Un fort contingent de guerriers noirs envahit la place et se jeta avec ardeur dans la bataille. Bientôt les forces montées des Aphakis commencèrent à reculer. Des chevaux transpercés par des lances se cabraient et s'écroulaient, entraînant leurs cavaliers dans leur chute. Des cavaliers étaient arrachés de leurs montures par de robustes bras noirs ou désarçonnés par des javelines. Bientôt une trompette lança ses durs accords. Les Aphakis survivants firent tourner leurs montures et quittèrent la place au galop. Le bruit de leur fuite diminua dans le lointain.

Le silence retomba, à l'exception des gémissements des blessés qui gisaient sur les pavés de la place. Des femmes noires sortirent des rues voisines, recherchant leurs hommes parmi ceux qui étaient tombés à terre, pour les soigner s'ils étaient en vie ou les pleurer s'ils étaient morts.

Sakumbe resta placidement assis sur son trône, buvant son vin, jusqu'à ce que Conan, une épée ensanglantée à la main, suivi d'un groupe d'officiers noirs coiffés de plumes, traverse la place.

— Zehbeh et la plupart de ses Aphakis se sont enfuis, dit-il. J'ai dû bosseler le crâne de quelques-uns de vos garçons pour les empêcher de massacrer les femmes et les enfants Aphakis. Nous pourrions nous en servir comme otages.

— C'est parfait, dit Sakumbe. Prends une coupe.

— C'est une bonne idée, dit Conan en buvant une large rasade.

Puis il jeta un regard vers le trône vide à côté de celui de Sakumbe.

Le roi nègre suivit son regard et grimaça.

— Alors ? dit Conan. Et celui-là ? Puis-je le prendre ?

Sakumbe ricana.

— Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, hein ! Conan ! Tu n'as pas changé.

Puis le roi parla dans une langue qu'Amalric ne connaissait pas. Conan grommela une réponse et il y eut un échange de paroles dans cette langue inconnue. Askia monta les marches des trônes et se joignit à la conversation. Il parla avec véhémence, lançant des regards méfiants et menaçants vers Conan et vers Amalric.

À la fin, Sakumbe fit taire le sorcier d'un mot acerbe et se leva, extrayant son énorme masse du trône.

— Peuple de Tombalku ! cria-t-il.

Sur toute la place, des yeux se tournèrent en direction du dais. Sakumbe poursuivit :

— Depuis que le traître hypocrite, Zehbeh, s'est enfui de la ville, l'un des deux trônes de Tombalku est vacant. Vous savez tous quel très grand guerrier est Conan. Voulez-vous de lui pour votre deuxième roi ?

Après un instant de silence, quelques cris d'approbation s'élevèrent. Amalric nota que ceux qui criaient leur accord semblaient être des cavaliers Tibus, ceux que Conan dirigeait en personne. Les cris s'enflèrent et devinrent un rugissement d'acclamations. Sakumbe poussa Conan vers le trône inoccupé. Une puissante ovation retentit. Sur la place qui n'avait pas encore été débarrassée des morts et des blessés, les torches furent rallumées. Des tambours se mirent à battre de nouveau. Cette fois, ce n'était pas pour appeler à la guerre, mais pour célébrer une fête endiablée qui dura toute la nuit.

Quelques heures plus tard, ivre d'alcool et de fatigue, Amalric avançait péniblement en compagnie de Lissa dans les rues de Tombalku, sous la protection de Conan qui les conduisait à la modeste maison qu'il leur avait trouvée. Avant qu'ils se séparent, Amalric demanda à Conan :

— Quelle était cette conversation avec Sakumbe, en une langue que je ne connais pas, juste avant que tu sois intronisé ?

Un rire sourd gronda dans la gorge de Conan.

— Nous parlions un dialecte de la côte que les gens d'ici ne comprennent pas. Sakumbe me disait que nous pourrions parfaitement régner ensemble, à la condition que je me souviene de la couleur de ma peau.

— Que voulait-il dire par là ?

— Que cela ne m'apporterait aucun profit d'intriguer pour lui dérober son pouvoir, parce que les Noirs de pure race forment à

présent une majorité écrasante et qu'ils n'obéiraient jamais à un roi blanc.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont été trop souvent massacrés, dépouillés et réduits à l'esclavage par des bandes de pillards blancs venus des royaumes de Stygia et de Shem, je suppose.

— Et le sorcier, Askia ? À quel sujet a-t-il harangué Sakumbe ?

— Il a essayé de prévenir le roi contre nous. Il a prétendu que ses esprits lui avaient révélé que nous serions la cause de l'affliction et de la destruction de Tombalku. Mais Sakumbe l'a fait taire, en disant qu'il me connaissait beaucoup mieux que lui et qu'il me faisait plus confiance qu'à n'importe quel sorcier. (Conan bâilla comme un lion assoupi.) Emmène ta demoiselle se coucher avant qu'elle ne s'effondre de sommeil.

— Mais, et toi ?

— Moi ? J'y retourne. La fête vient juste de commencer !

Un mois plus tard, Amalric, couvert de sueur et de poussière, retint son cheval alors que ses escadrons passaient en grondant devant lui, lancés dans une furieuse charge. Toute la matinée, et cela depuis de nombreux jours, il les avait fait manœuvrer inlassablement, leur apprenant les rudiments des exercices d'une cavalerie civilisée : « En avant, au pas ! ». « En avant, au trot ! ». « En avant, au galop ! ». « Chargez ! ». « Demi-tour ! ». « Retraite ! ». « Rassemblement ! ». « En avant, au pas ! ». Et ainsi de suite, inlassablement.

Bien que leurs progrès soient inégaux, les aigles bruns du désert semblaient tout de même faire leur profit de cet enseignement. Au début, ces curieuses méthodes étrangères de se battre avaient provoqué beaucoup de grognements et de regards acides. Mais Amalric, soutenu par Conan, avait vaincu cette résistance au moyen d'une justice impartiale et d'une discipline impitoyable. À présent, il était en passe d'obtenir de formidables troupes de combat.

— Sonnez : Formation en colonne, dit-il au trompette qui se tenait à ses côtés.

Au son de la trompette, les cavaliers arrêtaient leurs montures et au prix de nombreux heurts et jurons, réussirent à se mettre en colonne. Ils firent demi-tour au trot et se dirigèrent vers les remparts de Tombalku, passant devant des champs où des paysannes noires à demi nues s'arrêtaient de travailler pour s'appuyer sur leurs houes et les regarder défiler.

De retour à Tombalku, Amalric conduisit son cheval dans les écuries de la compagnie et prit le chemin qui le ramenait chez lui. Comme il approchait de sa maison, il fut surpris de voir Askia, le sorcier, dans la rue, sur le seuil de sa porte, engagé dans une conversation avec Lissa. La servante de cette dernière, une femme Suba, se tenait à côté d'eux et écoutait.

— Comment allez-vous, Askia ? dit Amalric sur un ton assez froid en les abordant. Que faites-vous par ici ?

— Je veille au bien-être de Tombalku. Pour cela, j'ai besoin de m'informer.

— Je n'aime pas que des étrangers questionnent ma femme en mon absence.

Askia eut une grimace fourbe et malveillante.

— Le destin de la ville est plus important que ce que vous aimez ou

n'aimez pas, homme blanc. Porte-toi bien jusqu'à la prochaine fois où nous nous reverrons !

Le sorcier s'en alla, ses plumes s'agitant au vent. Amalric, le visage renfrogné, suivit Lissa à l'intérieur de la maison.

— Sur quel sujet t'a-t-il interrogée ? demanda-t-il.

— Oh ! il m'a interrogée sur ma vie à Gazai, et m'a demandé comment je t'avais rencontré.

— Que lui as-tu dit ?

— Je lui ai dit quel héros tu es, et comment tu as tué le dieu de la Tour Rouge.

Amalric fronça les sourcils, préoccupé.

— J'aurais préféré que tu ne lui parles pas de cela. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûr qu'il cherche à nous causer des ennuis. Je vais aller trouver Conan à ce sujet, tout de suite... Mais, Lissa, tu pleures !

— Je... je suis si heureuse !

— Pour quelle raison ?

— Tu as dit que j'étais ta femme !

Ses bras s'étaient enlacés autour de son cou tandis qu'elle s'épanchait en tendresses.

— Là, là, dit-il. J'aurais dû y penser plus tôt.

— Nous allons célébrer notre repas de noces, ce soir ?

— Bien sûr ! Mais entre-temps, je dois aller trouver Conan...

— Oh ! laisse donc cela ! De plus, tu es sale et fatigué. Mange, bois et repose-toi avant d'aller affronter ces hommes redoutables !

Le jugement plus avisé d'Amalric lui conseillait d'aller trouver Conan sur-le-champ. Mais il ressentait une certaine appréhension à la perspective de cette rencontre. Bien qu'il fût certain qu'Askia nourrissait un plan scélérat contre lui, il n'avait cependant aucune charge précise à produire contre le sorcier. Finalement, il se laissa convaincre par Lissa. Et il passa ainsi l'après-midi à manger, à boire, à se laver, à faire l'amour et à dormir. Le soleil était déjà bas dans le ciel lorsque Amalric sortit pour se rendre au palais.

Le palais du roi Sakumbe était une grande construction – en brique de terre, brun foncé, comme toutes les habitations de Tombalku – située non loin de la place centrale. Les gardes du corps de Sakumbe connaissant Amalric, ils le laissèrent entrer dans le bâtiment dont les murs étaient recouverts de minces feuilles d'or qui réfléchissaient d'une manière éblouissante l'éclat vermeil du soleil couchant. Il traversa une large cour intérieure, occupée par les épouses du roi et leurs enfants, et il pénétra dans les appartements privés du roi.

Il trouva les deux rois de Tombalku, le blanc et le noir, étendus sur des piles de coussins disposés sur une large descente de lit bakhariot, qui recouvrait elle-même un sol de mosaïque. Devant chacun des deux

hommes s'élevait une pile de pièces d'or de nombreux pays, et près de leurs coudes était posée une grande coupe de vin. Une esclave, une cruche à la main, se tenait auprès d'eux, prête à remplir les coupes.

Les deux hommes avaient les yeux injectés de sang. De toute évidence, ils buvaient ainsi, copieusement, depuis de nombreuses heures. Une paire de dés était posée entre eux sur la couverture.

Amalric les salua selon l'étiquette.

— Mes Seigneurs...

Conan leva vers lui un regard incertain. Il était coiffé d'un turban orné de pierres précieuses, semblable à celui porté par Zehbeh.

— Amalric ! Laisse-toi tomber sur un coussin et joue une partie de dés avec nous. Ta chance ne peut pas être plus mauvaise que la mienne ce soir !

— Mon Seigneur, je n'ai pas les moyens de...

— Oh ! au diable tout cela ! Voici de quoi miser pour toi.

Conan prit une pleine poignée de pièces de sa pile et la lança bruyamment sur le tapis. Comme Amalric s'asseyait à terre, Conan eut l'air d'être traversé par une idée subite et regarda vivement vers Sakumbe.

— Je vais te dire une chose, frère roi, dit-il. Nous allons lancer les dés, chacun à notre tour. Si je gagne, tu ordonneras à l'armée de marcher contre le roi de Kush.

— Et si c'est moi qui gagne ? demanda Sakumbe.

— Alors elle ne le fera pas.

Sakumbe secoua la tête avec un gloussement.

— Non, frère roi, on ne peut pas m'avoir aussi facilement. Quand nous serons prêts, alors nous marcherons contre Kush, mais pas avant.

Conan frappa du poing sur la couverture.

— Par l'Enfer, que se passe-t-il donc en toi, Sakumbe ? Tu n'es plus l'homme que j'ai connu dans les anciens jours. À cette époque, tu étais prêt à toutes les aventures. Maintenant, tu te soucies uniquement de ta nourriture, de ton vin et de tes femmes. Pourquoi as-tu changé ?

Sakumbe eut un hoquet.

— Dans les anciens jours, frère roi, je voulais être roi, avec beaucoup d'hommes qui seraient sous mes ordres, et beaucoup de vin, de nourriture et de femmes. Maintenant je possède tout cela. Pourquoi devrais-je le risquer dans des aventures inutiles ?

— Mais nous devons reculer nos frontières jusqu'à l'océan occidental, pour pouvoir contrôler les routes commerciales qui viennent de la côte. Tu sais aussi bien que moi toute la richesse que Tombalku pourrait retirer du contrôle de ces routes commerciales.

— Et lorsque nous aurons détrôné le roi de Kush et atteint la mer, que ferons-nous alors ?

— Eh bien, nous dirigerons nos armées vers l'est, afin de soumettre

les tribus Ghanatas et d'arrêter leurs raids.

— Et ensuite, sans aucun doute, tu voudras frapper au nord et au sud, et ainsi de suite. Dis-moi, camarade, supposons que nous ayons soumis tous les peuples qui se trouvent à moins de mille miles de Tombalku et que nous jouissions de richesses plus grandes encore que celles des rois de Stygia, que ferions-nous ensuite ?

Conan bâilla et s'étira.

— Mais, jouir de la vie, je suppose ! Nous parer d'or, chasser et festoyer toute la journée ; boire et courir les filles toute la nuit. De temps en temps, nous pourrions nous raconter l'un à l'autre des mensonges sur nos aventures.

Sakumbe éclata de rire à nouveau.

— Si c'est tout ce que tu désires, nous allons faire tout cela dès maintenant ! Si tu veux plus d'or, de nourriture, de boisson, ou de femmes, demande-le-moi et tu l'obtiendras.

Conan secoua la tête, grommela quelque chose d'inaudible, et se renfrogna avec un air perplexe. Sakumbe se tourna vers Amalric.

— Et toi, mon jeune ami, es-tu venu ici pour nous dire quelque chose ?

— Mon Seigneur, je suis venu pour demander au seigneur Conan de se rendre dans ma maison et de ratifier mon mariage avec ma jeune épouse. Ensuite, je pense qu'il voudra bien me faire la faveur de rester pour partager notre humble repas de noces.

— Humble repas ? dit Sakumbe. En aucun cas, par le nez d'Ajujo ! Nous allons organiser en cet honneur un grand festin, avec des bœufs entiers rôtis, du vin coulant à flots, nos joueurs de tambours et nos danseurs ! Qu'en dis-tu frère roi ?

Conan émit un rot et grimaça.

— Je suis d'accord avec toi, frère roi. Nous allons donner à Amalric un tel repas de noces qu'il ne se réveillera pas de trois jours après cela !

— Il y a autre chose, dit Amalric, un peu effrayé à la perspective de la célébration de son mariage telle que la concevaient ces rois barbares, mais ne sachant pas comment refuser.

Alors il leur parla de l'interrogatoire de Lissa par Askia.

Les deux rois froncèrent les sourcils lorsqu'il eut terminé. Sakumbe dit :

— N'aie pas peur d'Askia, Amalric. Tous les sorciers doivent être surveillés, mais celui-là est mon serviteur dévoué. À vrai dire, sans sa magie... (Sakumbe regarda vers la porte et demanda :) Que veux-tu, toi ?

Un garde du corps qui se tenait sur le seuil dit :

— Ô rois, un éclaireur des cavaliers Tibu voudrait vous parler.

— Fais-le entrer, dit Conan.

Un Noir efflanqué en vêtements blancs tout déchirés entra et se prosterna. Quand il se jeta sur le ventre, un nuage de poussière s'éleva de ses vêtements.

— Mes Seigneurs ! lança-t-il. Zehbeh et les Aphakis marchent contre nous ! Je les ai aperçus hier à l'oasis de Kidessa et j'ai galopé toute la nuit pour vous apporter la nouvelle.

Conan et Sakumbe, tous les deux brusquement dégrisés, se relevèrent d'un bond. Conan dit :

— Frère roi, cela signifie que Zehbeh peut être là demain. Ordonne aux tambours de battre le rassemblement.

Pendant que Sakumbe appelait un officier et lui transmettait cet ordre, Conan se tourna vers Amalric.

— Crois-tu pouvoir intercepter les Aphakis en route vers Tombalku et les mettre en pièces avec tes cavaliers ?

— J'y arriverai peut-être, dit Amalric avec circonspection. Ils nous surpasseront par le nombre, mais certains ravins du nord seraient propices à une embuscade...

Une heure plus tard, comme le soleil se couchait derrière les remparts de briques sombres de Tombalku, Conan et Sakumbe s'installèrent sur leurs trônes, sous le dais de la grand-place. Les tambours battaient le rassemblement avec un bruit de tonnerre et les Noirs en âge de se battre accouraient sur la place. Des torchères illuminaient les alentours. Des officiers coiffés de plumes alignaient les guerriers et passaient leur pouce sur les pointes des lances des hommes pour s'assurer qu'elles étaient bien acérées.

Amalric traversa la place pour annoncer aux rois que ses cavaliers seraient prêts à partir à minuit. Son esprit était rempli de plans et de stratagèmes : si les Aphakis refusaient de céder à la première attaque, il devrait rompre le combat et se retirer, pour attaquer à nouveau, lorsque les Aphakis se seraient déployés et auraient mis pied à terre pour monter à l'assaut des remparts de Tombalku...

Il gravit les marches et se dirigea vers l'endroit où étaient assis les rois, entourés d'officiers noirs à qui ils étaient en train de distribuer des ordres.

— Mes Seigneurs... commença-t-il.

Un cri perçant l'interrompit. Askia apparut à côté du trône, pointant le doigt vers Amalric et criant à l'adresse des rois.

— Le voici ! hurla le sorcier. L'homme qui a tué un dieu ! L'homme qui a tué l'un de *mes* dieux !

Les Noirs qui entouraient les deux trônes tournèrent des visages effrayés vers Amalric. À la lueur des torches, les globes oculaires formaient des taches blanches et brillantes sur les peaux noires. Leurs expressions reflétaient une crainte respectueuse et la peur. De toute évidence, il était inconcevable pour eux qu'un homme ait pu tuer un dieu. Celui qui avait accompli une telle chose devait être, d'une certaine manière, lui-même un dieu.

— Quels châtiments seront assez cruels pour un tel blasphème ? poursuivit Askia. Je demande que le meurtrier d'Ollam-Onga et sa catin me soient remis, afin qu'ils soient livrés à la torture ! Dieux, ils souffriront des tourments comme jamais aucun mortel n'en a soufferts depuis le commencement du monde...

— Tais-toi ! rugit Conan. Si Amalric a tué l'esprit qui hantait Gazai, le monde s'en porte bien mieux. À présent, va-t'en d'ici et cesse de nous importuner. Nous avons beaucoup à faire.

— Mais, Conan... intervint Sakumbe.

— Ces démons à la peau blanche sont complices depuis toujours ! glapit Askia. Es-tu encore roi, Sakumbe ? Si tu l'es, alors ordonne qu'ils soient saisis et ligotés ! Si tu ne sais pas quoi faire d'eux...

— Eh bien... commença Sakumbe.

— Ecoutez ! s'écria Conan. Si Gazai n'est plus hantée par ce soi-disant dieu, nous pourrions nous emparer de cette ville, mettre ses habitants au travail, et obtenir d'eux qu'ils nous enseignent leur science. Mais d'abord débarrassez-moi de ce sorcier arrogant avant que j'essaie ma lame sur lui !

— Je demande... hurla Askia.

— Débarrassez-moi de lui ! rugit le Cimmérien, en portant la main au pommeau de son épée. Par Crom ! vous croyez que je vais abandonner un vieux compagnon comme Amalric à la merci d'un coupe-jarret, adorateur du diable ?

Sakumbe finit par s'animer et se redressa sur son trône.

— Va-t'en, Askia !-dit-il. Amalric est un bon soldat, et tu ne l'auras pas. Emploie-toi plutôt à déjouer Zehbeh avec tes sortilèges.

— Mais je...

— *Va-t'en !*

Le bras replet se tendit.

Askia écuma de rage.

— Très bien, je m'en vais ! s'écria-t-il enfin. Mais vous n'avez pas fini d'entendre parler de moi, vous deux !

Et le sorcier s'en alla précipitamment.

Amalric fit un bref rapport sur les cavaliers Tibu. Mais avec les constantes allées et venues des messagers, et l'arrivée des officiers faisant le compte rendu de l'état de leurs troupes, cela prit un certain temps, jusqu'à ce qu'il ait exposé son plan dans son entier au roi. Conan fit quelques suggestions, puis demanda :

— Cela me semble parfait, hein, Sakumbe ?

— Si cela te plaît, frère roi, c'est que le plan est bon. Pars, Amalric, et rassemble nos cavaliers... *aieee !* (Un hurlement horrible s'échappa soudain des lèvres de Sakumbe dont les yeux semblèrent sortir de leurs orbites. Il se leva de son trône en chancelant, portant les mains à sa gorge.) Je brûle ! Je brûle ! Sauvez-moi !

Un terrible phénomène était en train de se produire sur le corps de Sakumbe. Bien qu'il n'y eût aucun signe de feu visible, aucune sensation de chaleur, il était clair que l'homme était en train de brûler, aussi sûrement que s'il avait été attaché à un poteau au-dessus de fagots allumés. Sa peau se couvrait de cloques, puis elle se carbonisa et se fendit, pendant que l'air était envahi par l'odeur de la chair brûlée.

— Versez de l'eau sur lui ! cria Amalric. Ou du vin ! Tout ce que

vous avez sous la main !

Des hurlements horribles sortaient de la gorge torturée du roi noir. Quelqu'un jeta un plein seau de liquide sur lui. Il y eut un sifflement et un nuage de vapeur, mais les hurlements se poursuivirent.

— Par Crom et Ishtar ! jura Conan furieux en contemplant ce spectacle. J'aurais dû tuer ce démon arrogant alors qu'il était à portée de ma main.

Les hurlements diminuèrent peu à peu, puis cessèrent. Les restes du roi – un corps recroquevillé et informe, absolument différent du corps de Sakumbe de son vivant – gisaient sous le dais dans une mare de graisse humaine fondue. Certains des officiers aux coiffures de plumes fuyaient, pris de panique. D'autres s'étaient jetés à terre et se prosternaient, invoquant leurs différents dieux.

Conan saisit le poignet d'Amalric dans une étreinte à lui briser les os.

— Nous devons filer d'ici, et vite ! dit-il sur un ton grave et tendu. Viens !

Amalric n'émit aucune protestation. Il descendit les marches derrière Conan. Sur la place, tout n'était que confusion. Des soldats couverts de plumes se pressaient les uns contre les autres, hurlant et gesticulant. Des combats avaient éclaté çà et là.

— Meurs, assassin de Kordofa ! hurla une voix au-dessus du vacarme.

Juste devant Conan, un homme grand et brun rejeta son bras en arrière et lança un javelot sur lui. Seules la rapidité et la détente d'acier du Barbare sauvèrent Conan. Le Cimmérien virevolta et se baissa, de telle sorte que le projectile passa au-dessus de lui, manqua la tête d'Amalric de la largeur d'un doigt et s'enfonça dans le corps d'un autre soldat.

L'agresseur rejeta son bras pour lancer un second javelot, mais, avant qu'il ait pu le lancer, l'épée de Conan sortit en chantant de son fourreau, décrivit un arc écarlate à la lueur des torches et atteignit son but. Le Tombalkan s'effondra à terre, le corps ouvert de l'épaule jusqu'au sternum.

— Cours ! hurla Conan.

Amalric se mit à courir, évitant les groupes qui s'agitaient sur la place. Des hommes poussèrent des cris et les désignèrent du doigt, et certains se lancèrent à leur poursuite.

Amalric, les jambes lourdes et les poumons en feu, descendait une large rue, courant sur les traces de Conan. Derrière eux grossissait le bruit de la poursuite. La rue se rétrécit et fit un coude. Devant Amalric, Conan disparut soudain.

— Entre ici, vite ! lui lança la voix du Cimmérien qui s'était dissimulé dans le léger espace qui séparait deux maisons aux briques

de terre.

Amalric se serra dans ce réduit et se tint immobile, retenant sa respiration, comme leurs poursuivants passaient rapidement devant eux dans la rue.

— Certainement l'engeance de Kordofo, murmura le Cimmérien dans l'obscurité. Ils tenaient leurs lances prêtes pour cette occasion, depuis le jour où Sakumbe s'est débarrassé de Kordofo.

— Qu'allons-nous faire à présent ? demanda Amalric.

Conan leva la tête vers le morceau de ciel éclairé par les étoiles qui était visible au-dessus d'eux.

— Je pense que nous pouvons grimper sur les toits, dit-il.

— Comment ?

— De la même façon que j'escaladais les failles dans les montagnes, lorsque j'étais encore un adolescent en Cimméria. Tiens, prends cela un instant.

Conan tendit à Amalric un javelot, et celui-ci comprit que le Cimmérien l'avait arraché des mains de l'homme qu'il avait tué. L'arme avait une pointe rétrécie de presque un mètre de longueur et dont la légère arête de fer était finement barbelée. Au-dessous de la poignée, un mince manche de fer contrebalançait le poids de la pointe.

Conan grogna doucement, colla son dos à un mur, ses pieds au mur opposé et commença à monter ainsi vers le toit. Il ne fut plus bientôt qu'une silhouette sombre se détachant sur le ciel étoilé, puis il disparut. Enfin un appel à voix basse parvint jusqu'en bas :

— Dirige la lance vers le haut, et monte.

Amalric tendit le javelot, puis, à son tour, monta en employant la même méthode. Les toits étaient faits de madriers de bois, sur lesquels avaient été posées une épaisse couche de feuilles de palmier, puis une couche d'argile. De temps à autre l'argile cédait légèrement sous leurs pieds et l'on entendait le craquement des feuilles du dessous.

Amalric marcha à la suite de Conan le long de plusieurs toits, bondissant au-dessus du vide qui les séparait. À la fin, ils se trouvèrent sur le toit d'une maison aux dimensions importantes, qui bordait presque la place.

— Je dois sortir d'ici, dit Amalric, très inquiet.

— Une chose à la fois, gronda Conan. Nous devons d'abord savoir ce qui se passe.

La confusion sur la place avait légèrement diminué. Des officiers faisaient mettre leurs hommes en lignes, une nouvelle fois. Sous le dais aux deux trônes Askia, avec ses insignes de sorcier, était en train de s'adresser à la foule. Bien qu'Amalric ne pût entendre tout ce qu'il disait, le sorcier, de toute évidence, apprenait aux Tombalkans quel chef grand et avisé il serait pour eux.

Un bruit sur sa gauche attira l'attention de l'Aquilonien. Au début, ce ne fut qu'un murmure, semblable aux bruits de la foule rassemblée sur la place, mais celui-ci s'enfla et devint un rugissement. Un homme arriva sur la place en courant et cria vers Askia :

— Les Aphakis attaquent le mur est !

Alors, une nouvelle fois, ce fut le chaos. Les tambours de guerre résonnèrent et Askia hurla des ordres à droite et à gauche. Un régiment de lanciers noirs se mit en route vers l'endroit d'où parvenait le vacarme. Conan dit :

— Nous ferions mieux de quitter Tombalku. Quel que soit le parti vainqueur, il réclamera nos peaux ! Sakumbe avait raison. Ces gens n'obéiront jamais à un homme blanc. Va chez toi et prépare ta femme au départ. Frottez vos visages et vos bras avec la suie du foyer ; de cette façon, on vous remarquera moins dans les ténèbres. Prenez tout l'argent que vous avez. Je vous retrouverai là-bas avec des chevaux. Si nous faisons vite, nous pourrions sortir par la porte ouest avant qu'ils l'aient refermée ou que Zehbeh l'ait attaquée. Cependant, avant de partir, j'ai un petit travail à faire.

Conan chercha à travers les rangs serrés des soldats noirs et repéra Askia, toujours en train de gesticuler et de haranguer la foule sous le dais. Il soupesa le javelot.

— Un long jet, mais je dois pouvoir le réussir, murmura-t-il.

Le Cimmérien recula à l'autre extrémité du toit, puis courut rapidement devant lui, vers le côté qui faisait face à la place. Juste avant d'atteindre le rebord du toit, d'un puissant mouvement du bras et d'une prodigieuse torsion du buste, il lança l'arme. Le projectile disparut de la vue d'Amalric dans les ténèbres, en sifflant au-dessus de lui. L'espace de trois battements de cœur, il se demanda où il était allé.

Brusquement, Askia poussa un cri et chancela. Le long manche de l'arme sortait de sa poitrine et vibrait, étreint convulsivement par les mains du sorcier. Comme ce dernier s'effondrait sous le dais, Conan grogna :

— Allons-nous-en !

Amalric se mit à courir, bondissant de toit en toit. À l'est, la bataille faisait rage, ce n'étaient que cris de guerre, battements de tambours, sonneries de trompettes, hurlements et cliquetis des armes.

Il n'était pas encore minuit lorsque Amalric, Lissa et Conan arrêtaient leurs chevaux sur le sommet d'une dune de sable, à un mile à l'ouest de Tombalku. Ils regardèrent derrière eux, vers la ville qui était à présent tout illuminée par les sombres lueurs du combat. Des incendies s'étaient déclarés un peu partout durant la bataille, lorsque les Aphakis avaient pris d'assaut le mur est et avaient marché contre

les lanciers noirs dans les rues. Bien que ces derniers fussent beaucoup plus nombreux, l'absence de chef les mettait dans une position désavantageuse que toute leur bravoure barbare ne pouvait surmonter. Les Aphakis avançaient de plus en plus vers le centre de la ville, pendant que les incendies se fondaient dans l'holocauste général.

La terrible clameur de la bataille et du massacre leur parvenait comme un murmure. Conan grogna :

— Ainsi finit Tombalku ! Quel que soit le vainqueur, nous sommes contraints d'aller chercher fortune ailleurs.

Je vais me diriger vers la côte de Kush où j'ai des amis – et aussi des ennemis – et où je pourrai trouver un navire pour Argos. Et vous ?

— Aucune idée, dit Amalric.

— C'est une bien belle pouliche que tu as là, fit Conan en grimaçant. (La clarté de la lune qui s'élevait dans le ciel fit briller ses dents solides et blanches, qui étincelèrent sur sa peau noircie par la suie.) Tu ne peux pas l'emmener avec toi à travers le vaste monde.

Amalric se sentit irrité par le ton du Cimmérien. Il se rapprocha de Lissa et passa un bras autour de sa taille, pendant que sa main restée libre glissait vers la garde de son épée. La grimace de Conan s'élargit.

— Ne crains rien, dit-il. Je n'ai jamais manqué de femmes au point de devoir voler celles de mes amis. Si vous m'accompagnez, vous pourrez retourner ensuite en Aquilonia.

— Je ne peux pas retourner en Aquilonia, dit Amalric.

— Pourquoi ?

— Mon père a été tué au cours d'une altercation avec le comte Terentius, lequel bénéficie de la bienveillance du roi Vilerus. Et tous les proches parents de mon père ont dû quitter le pays, de peur d'être persécutés par les agents de Terentius.

— Oh ! tu n'es donc pas au courant ? dit Conan. Vilerus est mort, il y a au moins six mois ; son neveu, Numedides, est le nouveau roi. Tous les coupe-jarrets à la solde de l'ancien roi, dit-on, ont été chassés, et les exilés rappelés. J'ai appris tout cela par un marchand shémite. Si j'étais toi, je me dépêcherais de rentrer chez moi. Le nouveau roi aura certainement un poste important pour toi. Emmène ta petite Lissa avec toi et fais-en une comtesse ou quelque chose comme cela. Quant à moi, je m'en vais vers Kush et la mer azurée.

Amalric regarda derrière lui, vers le paysage embrasé qui avait été Tombalku.

— Conan, dit-il, pourquoi Askia a-t-il tué Sakumbe, au lieu de s'en prendre à nous, avec qui il avait des différends beaucoup plus criants ?

Conan haussa ses larges épaules.

— Peut-être avait-il en sa possession des rognures d'ongles de Sakumbe, ou quelque chose dans ce genre, et rien de nous deux. Aussi a-t-il utilisé les sortilèges qu'il avait à sa disposition. Je n'ai jamais très

bien compris les sorciers et leur façon de voir.

— Et pourquoi as-tu pris la peine de tuer Askia ?

Conan lui lança un regard profond.

— Tu plaisantes, Amalric ? Moi, laisser le meurtre d'un compagnon impuni ? Sakumbe, que le diable emporte sa peau noire couverte de sueur, était mon ami. Même s'il avait engraisé et était devenu paresseux durant ces dernières années, il valait beaucoup mieux que la plupart des hommes blancs que j'ai connus. (Le Cimmérien soupira bruyamment et secoua la tête, comme un lion secoue sa crinière.) Bon, il est mort, et nous sommes vivants. Et si nous voulons rester en vie, nous ferions mieux de continuer notre route, avant que Zehbeh n'envoie une patrouille à notre poursuite. En avant !

Les trois chevaux descendirent lentement le versant opposé de la dune de sable, puis s'élancèrent au galop en direction de l'ouest.

Le bassin de l'île aux Géants

(Conan poursuit son chemin à travers les prairies septentrionales des Royaumes Noirs. Il est connu de longue date dans ces régions, et Amra le Lion arrive sans peine jusqu'à la côte qu'il a écumée dans le temps avec Bêlit. Mais Bêlit n'est plus qu'un souvenir à présent sur la Côte Noire. Le navire qui finit par surgir à l'horizon, croisant au large du cap où Conan est en train d'affûter son épée, est un navire pirate dont l'équipage est originaire des Iles Baracha (situées devant la côte de Zingara). Ils ont également entendu parler de Conan et accueillent avec joie son épée et son expérience. Il a trente-cinq ans lorsqu'il se joint aux pirates barachéens, au sein desquels il reste assez longtemps. Pour Conan, cependant, habitué aux armées extrêmement organisées des rois hyboriens, l'organisation des pirates barachéens semble très relâchée et peu propice à une accession rapide au poste de commandement et à ses privilèges. Réussissant à se sortir d'une situation très critique lors d'un « rendez-vous » de pirates à Tortage, il estime que la seule solution pour ne pas avoir la gorge tranchée est de partir à la nage en plein océan occidental. Ce qu'il fait avec une totale assurance et un parfait aplomb.)

*En direction de l'ouest, inconnu de l'homme,
Des navires ont fait voile, depuis l'origine du monde
Lisez, si vous l'osez, ce qu'écrivait Skelos,
Alors que les mains de la mort agrippaient son habit de soie ;
Et suivez les navires à travers les algues poussées par le vent...
Suivez les navires qui jamais ne reviennent.*

Sancha, originaire de Kordava, bâilla délicatement, étira voluptueusement son corps souple et s'installa plus confortablement sur la soierie bordée d'hermine qui était étendue sur le pont de la dunette de la caraque. Elle était indolemment consciente de l'intérêt ardent avec lequel l'équipage l'observait depuis la coursive et le gaillard d'avant, et elle n'ignorait pas non plus que son court vêtement de soie ne dissimulait guère ses formes voluptueuses à leurs yeux avides. C'est pourquoi elle souriait avec insolence et se préparait à surprendre quelques œillades encore avant que le soleil, qui élevait son disque tout au-dessus de l'océan, n'éblouisse ses yeux.

Mais, à cet instant, un bruit parvint à ses oreilles : un bruit qui différait du craquement de la charpente, du bruit sourd des cordages et du clapotis des vagues contre la coque. Elle se redressa, regardant la lisse par-dessus laquelle, à son grand étonnement, grimpait une forme ruisselante d'eau. Ses yeux noirs s'agrandirent, ses lèvres rouges s'ouvrirent pour laisser passer un « Oh ! » de surprise. L'intrus lui était inconnu. L'eau s'écoulait en ruisselets de ses épaules, glissant le long de ses bras puissants. Son unique vêtement – des culottes de soie rouge – était trempé, comme l'étaient sa large ceinture à boucle d'or et l'épée gainée dans le fourreau qu'elle soutenait. Tandis qu'il escaladait ainsi la lisse, les rayons du soleil levant découpèrent sa silhouette, le faisant ressembler à une grande statue de bronze. Il passa ses doigts dans sa sombre crinière ruisselante d'eau et ses yeux bleus brillèrent comme ils se posaient sur la jeune fille.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. D'où venez-vous ?

Il fit un geste vers la mer, qui décrivit un quart entier de la boussole, pendant que ses yeux restaient posés sur son corps élancé.

— Etes-vous un triton, pour sortir ainsi de la mer ? demanda-t-elle, troublée par la franchise de son regard, bien qu'elle fût habituée aux regards admiratifs.

Avant qu'il ait pu répondre, un bruit de pas rapides résonna sur le pont et le commandant de la caraque survint, jetant un regard enflammé sur l'étranger, tandis que ses doigts se portaient vers la garde de son épée.

— Qui donc es-tu, maraud ? demanda-t-il sur un ton peu amène.

— Je suis Conan, répondit l'autre, imperturbable.

Sancha tendit l'oreille de nouveau, car elle n'avait jamais entendu

parler le zingaran avec un tel accent.

— Et comment es-tu arrivé jusqu'à mon navire ? grinça la voix avec méfiance.

— J'ai nagé.

— Nagé ! s'exclama le commandant, furieux. Chien, tu te moques de moi ? Nous sommes depuis longtemps hors de vue de la côte. D'où viens-tu ?

Conan tendit son bras bruni et musclé vers l'est, incendié par l'or du soleil levant.

— Je venais des Iles.

— Oh ! (L'autre le regardait avec un intérêt croissant. Des sourcils noirs se froncèrent sur les yeux qui le scrutaient et sa mince lèvre supérieure se releva en un rictus méprisant.) Alors tu es l'un de ces chiens de Barachéens ?

Un léger sourire se dessina sur les lèvres de Conan.

— Et tu sais qui je suis ? demanda celui qui l'interrogeait.

— Ce navire est le *Wastrel*. Alors vous devez être Zaporavo.

Cela flatta la vanité farouche du capitaine que cet étranger le connaisse. C'était un homme de grande taille, aussi grand que Conan, bien que moins puissamment bâti. Sous son casque d'acier, son visage était sombre, taciturne, évoquant la tête d'un faucon. C'est pourquoi certains l'appelaient le Faucon. Sa cuirasse et ses vêtements étaient somptueux et richement décorés, à la mode d'un grand de Zingara. Sa main ne s'éloignait jamais de la garde de son épée.

Il y avait peu de bienveillance dans le regard qu'il lança à Conan. Les renégats zingarans et les hors-la-loi qui venaient des îles Baracha et qui pillaient la côte septentrionale de Zingara ne s'estimaient guère entre eux. Ces derniers étaient pour la plupart des marins venus d'Argos, avec une très faible minorité d'autres nationalités. Ils attaquaient les navires marchands et harcelaient sans cesse les villes côtières de Zingara, comme le faisaient les boucaniers zingarans, mais ceux-ci tentaient de donner à leurs activités une certaine allure d'honorabilité en se donnant le nom de flibustiers, alors qu'ils qualifiaient les Barachéens de pirates. Ils n'étaient pas les premiers, ni ne seraient les derniers à essayer d'ennobler leur état de voleurs.

Certaines de ces réflexions traversèrent l'esprit de Zaporavo cependant qu'il jouait avec la garde de son épée et fronçait les sourcils vers cet hôte qu'il n'avait pas invité. Conan ne laissa pas deviner quelles pouvaient être ses propres pensées. Il se tenait, les bras croisés, aussi placidement que s'il s'était trouvé sur le pont de son propre navire. Ses lèvres souriaient et ses yeux ne reflétaient aucune inquiétude.

— Que fais-tu par ici ? demanda brusquement le flibustier.

— J'ai estimé nécessaire de renoncer à mon rendez-vous de

Tortage avant que la lune se lève, la nuit dernière, répondit Conan. Je suis parti sur un esquif qui faisait eau, et j'ai ramé et écopé toute la nuit. Juste à l'aube, j'ai aperçu vos huniers et j'ai laissé s'enfoncer dans l'eau ma pitoyable embarcation, vu que je pouvais aller plus vite à la nage.

— Il y a des requins dans les parages, grogna Zaporavo, et il fut légèrement irrité par le haussement des puissantes épaules qui répondit à sa remarque.

Un coup d'œil vers la coursive lui montra une rangée de visages impatients regardant vers le haut. Un seul mot de sa part et ils bondiraient sur la poupe, en un assaut d'épées qui viendrait vite à bout du combattant redoutable que semblait être l'étranger.

— Pourquoi devrais-je m'encombrer de tous les vagabonds que rejette la mer ? gronda Zaporavo, son regard et ses manières se faisant encore plus insultants que ses paroles.

— Un navire peut toujours employer un bon marin, répondit l'autre, sans montrer de ressentiment.

Zaporavo se renfroigna, appréciant le bien-fondé de cette assertion. Il hésita et, ce faisant, perdit son navire, son commandement, sa maîtresse et sa vie. Mais, bien sûr, il ne pouvait lire dans l'avenir, et pour lui Conan n'était qu'un vulgaire vaurien rejeté, comme il l'avait dit, par la mer. Il n'aimait pas cet homme, bien que celui-ci ne l'eût pas provoqué. Ses manières n'étaient pas insolentes, quoique beaucoup plus assurées que ne l'eût désiré Zaporavo.

— Tu travailleras pour gagner ta nourriture, grogna le Faucon. Descends sur le pont à présent. Et rappelle-toi que la seule loi à bord, c'est ma volonté.

Le sourire sembla s'élargir sur les minces lèvres de Conan. Sans hésitation, mais sans hâte non plus, il se détourna et descendit vers la coursive. Il ne regarda pas vers Sancha qui avait assisté avidement à cette brève conversation en étant tout yeux et tout oreilles.

Sur la coursive, l'équipage s'attroupa autour de lui. Tous étaient des Zingarans, à demi nus, avec leurs pantalons de soie aux couleurs criardes, tachés de goudron. Des pierres précieuses brillaient à leurs oreilles et sur les gardes de leurs poignards. Ils attendaient tous avec impatience le jeu remontant à l'Antiquité et qui consistait à provoquer tout étranger à un navire. Conan devait être éprouvé à l'instant même, afin que soit décidée sa future position au sein de l'équipage. Là-haut, sur la poupe, Zaporavo avait déjà oublié, apparemment, l'existence de l'étranger, mais Sancha l'observait avec un intérêt soutenu. Elle était devenue familière de telles scènes et savait que la provocation serait brutale et probablement sanglante.

Mais sa familiarité avec de telles pratiques était peu de chose au regard de celle de Conan. Il sourit légèrement comme il s'avavançait sur

la cursive, observant les visages farouches qui se pressaient féroce­ment autour de lui. Il s'arrêta et examina le cercle qui se resserrait. Son calme n'en était pas dérangé pour autant. Un code précis régle­mentait toutes ces situations. S'il s'en était pris au capitaine, l'équipage tout entier lui aurait sauté à la gorge, mais maintenant ils allaient lui donner une chance de se battre à la loyale contre celui qui avait été désigné pour déclencher la rixe.

L'homme choisi pour cette besogne se jeta en avant. C'était une brute au corps nerveux, qui avait noué autour de sa tête une ceinture rouge comme un turban. Il avait un menton pointu qui saillait ; son visage couvert de balafres était incroyablement méchant. Chacun de ses regards, chacun de ses airs de fanfaron était un affront pour Conan. Sa façon de le provoquer fut aussi primitive, grossière et crue que l'était sa personne.

— Baracha, hein ? se moqua-t-il. C'est là-bas que des chiens se font passer pour des hommes. Nous autres de la Fraternité, nous leur crachons dessus... comme ceci !

Il cracha à la figure de Conan et saisit son épée.

Le geste du Barachéen fut trop rapide pour que l'œil puisse le suivre. Son poing semblable à un marteau d'enclume heurta la mâchoire de son tourmenteur avec un choc terrible, et le Zingaran fut projeté à travers les airs et retomba en un tas informe contre le bastingage.

Conan se retourna vers les autres. À l'exception d'une lueur dans ses yeux mais qui déjà se dissipait, l'expression de son visage ne s'était pas modifiée. La provocation s'était terminée aussi soudainement qu'elle avait commencé. Les matelots relevèrent leur compagnon. Sa mâchoire brisée pendait mollement et sa tête était inclinée, suivant un angle bizarre.

— Par Mitra ! il lui a brisé le cou ! jura un brigand de la mer à la barbe noire.

— Vous autres, flibustiers, avez les os fragiles, dit en riant le pirate. Sur les Iles Baracha, nous ne sentons même pas ces petites tapes. Quelqu'un d'autre veut-il échanger quelques coups ? Non ? Alors, c'est parfait. Nous sommes amis, hein ?

Ils furent nombreux à lui assurer qu'il disait la vérité. Des bras vigoureux jetèrent le marin mort par-dessus le bastingage et une douzaine d'ailerons fendirent la surface de l'eau, comme le corps som­bra­it dans la mer. Conan éclata de rire, étira ses bras musclés comme aurait pu s'étirer un grand chat, et son regard se leva vers le pont supérieur. Sancha étant accoudée à la lisse, ses lèvres rouges ouvertes et ses yeux noirs brillant d'un intérêt particulier. Le soleil derrière elle dessina les contours de son corps élancé à travers le léger vêtement rendu transparent par ses rayons éclatants. Puis l'ombre

sévère de Zaporavo s'interposa et une lourde main s'abattit, possessive, sur sa frêle épaule. Le regard qu'il lança à l'homme sur la cursive contenait une menace explicite. Conan lui répondit par un rictus, comme s'il riait à un bon mot qu'il était le seul à comprendre.

Zaporavo commit l'erreur que commettent beaucoup d'autocrates. Seul sur la poupe, paré de sa sombre grandeur, il sous-estima l'homme qui se trouvait au-dessous de lui. Il avait l'opportunité de tuer Conan, et il la laissa passer, trop accaparé par ses méditations moroses. Il lui était difficile de penser que l'un des chiens qui se tenaient à ses pieds pouvait représenter une menace pour lui. Il s'était maintenu dans sa position supérieure depuis si longtemps et avait foulé aux pieds tant d'adversaires que, inconsciemment, il s'estimait inaccessible aux machinations de rivaux inférieurs.

À vrai dire, Conan ne chercha pas à le provoquer. Il se mêla à l'équipage, vivant et plaisantant avec les hommes comme ils le faisaient. Il se révéla excellent marin et de loin l'homme le plus fort qu'ils aient jamais vu. Il faisait le travail de trois hommes et était toujours le premier à se proposer pour une corvée pénible ou dangereuse. Ses compagnons commencèrent à l'adopter. Il ne leur cherchait pas querelle, et ils avaient soin de ne pas se quereller avec lui. Il jouait avec eux, misant sa ceinture et son fourreau, gagnait leur argent et leurs armes, et les leur rendait avec un grand éclat de rire. L'équipage instinctivement se mit à le considérer comme le chef du gaillard d'avant. Il ne révéla à personne les raisons qui l'avaient incité à fuir les Barachas, mais le fait de savoir qu'il avait peut-être commis un acte assez sanglant pour avoir été exclu de cette bande de pirates cruels augmentait le respect qu'éprouvaient à son égard les farouches flibustiers. Il était toujours imperturbablement affable envers Zaporavo et les marins, jamais insolent ni servile.

Le plus stupide d'entre eux était frappé par le contraste entre le commandant, dur, taciturne, maussade, et le pirate dont le rire était sonore et facile, qui beuglait des chants grivois en une douzaine de langues, buvait de l'ale comme un ivrogne et – apparemment – ne se préoccupait pas le moins du monde du lendemain.

Si Zaporavo avait appris qu'il était comparé, même inconsciemment, avec un homme du gaillard d'avant, de stupéfaction, il serait devenu muet. Mais il était plongé dans ses méditations, devenues plus sombres et plus maussades au fil des ans, et dans de mystérieux rêves grandioses ; également absorbé par la fille dont la possession lui était un plaisir amer, comme l'étaient tous ses plaisirs.

Celle-ci s'intéressait de plus en plus au géant à la crinière noire qui surpassait ses camarades au travail comme au jeu. Il ne lui adressait jamais la parole, mais on ne pouvait se méprendre sur la lueur de son

regard. Cela ne lui avait pas échappé et elle se demandait si elle oserait jouer le jeu dangereux de le séduire.

Il n'y avait pas si longtemps qu'elle avait quitté les palais de Kordava. Mais c'était comme si tout un monde la séparait maintenant de la vie qu'elle avait menée jusqu'au moment où Zaporavo l'avait enlevée, hurlante, de la caravelle en flammes que ses loups avaient prise à l'abordage. Elle, qui avait été la fille gâtée et choyée du duc de Kordava, apprit ce que c'était que d'être le jouet d'un boucanier. Et parce qu'elle était suffisamment souple pour plier sans se rompre, elle survécut là où d'autres femmes seraient mortes. Comme elle était jeune et frémissante de vie, elle en vint à trouver du plaisir à l'existence.

La vie était incertaine, ressemblant à un rêve, avec les contrastes aigus de la bataille, du pillage, du meurtre et de la fuite. Et les rêves écarlates de Zaporavo la rendaient plus incertaine encore. Personne ne savait quels étaient ses projets, maintenant qu'ils avaient laissé derrière eux toutes les côtes portées sur la carte et qu'ils s'aventuraient de plus en plus dans ces eaux inconnues et houleuses, ordinairement évitées par les marins, dans lesquelles, depuis le commencement des temps, des navires s'étaient risqués, pour ne jamais plus reparaître. Toutes les terres connues se trouvaient derrière eux et, jour après jour, l'immensité bleue agitée s'étendait à l'infini devant eux, déserte. Ici il n'y avait rien à piller... pas de villes à mettre à sac, pas de navires à incendier. Les hommes murmuraient, quoique veillant à ce que leurs murmures ne parviennent pas jusqu'aux oreilles de leur maître implacable. Celui-ci déambulait sur la poupe, jour et nuit, empreint d'une majesté sombre, ou bien il examinait avec attention des cartes anciennes, des plans jaunis par le temps, parcourant des volumes de parchemin qui tombaient en poussière et rongés par les vers. Parfois il parlait à Sancha, avec un air égaré, lui semblait-il, de continents perdus et d'îles fabuleuses de rêve, inconnues de l'homme, au milieu de l'écume bleutée de golfes sans nom, où des dragons cornus veillaient sur des trésors amassés par des rois, avant l'apparition de l'homme, il y avait très longtemps de cela.

Sancha écoutait sans comprendre, serrant entre ses mains ses genoux délicats, oubliant les paroles de son farouche compagnon pour laisser divaguer ses propres pensées qui allaient se poser inmanquablement sur le géant au corps puissant, dont le rire était aussi sonore et primitif que la brise de la mer.

Après de nombreuses et longues semaines, ils aperçurent enfin la terre à l'est, et à l'aube jetèrent l'ancre dans une baie peu profonde. La plage était un mince cordon blanc, bordant une perspective de pentes légères, couvertes de végétation, dissimulée par une forêt verdoyante.

Le vent apporta les parfums de la végétation et des épices, et Sancha battit des mains de plaisir, à la perspective de descendre à terre. Mais son allégresse se transforma vite en déception maussade lorsque Zaporavo lui ordonna de rester à bord jusqu'à ce qu'il revienne la chercher. Il ne donnait jamais aucune explication à ses ordres. Aussi n'en connaissait-elle jamais la raison, à moins que ce ne fût le démon qui le hantait qui le poussât à la blesser fréquemment sans aucun motif.

Aussi s'étendit-elle nonchalamment sur la poupe d'un air boudeur, et regarda-t-elle les hommes ramer jusqu'à terre sur les eaux paisibles qui scintillaient comme du jade liquide dans la lumière matinale du soleil. Elle les vit se rassembler sur le rivage de sable, méfiants, leurs armes prêtes, pendant que plusieurs autres marins se dispersaient et disparaissaient sous les arbres qui bordaient la plage. Parmi eux, elle remarqua Conan. On ne pouvait se tromper sur sa haute silhouette brune et sa démarche souple. Certains disaient que ce n'était pas un homme appartenant aux mondes civilisés, mais un Cimmérien, l'un de ces hommes appartenant à ces tribus barbares qui vivent dans les collines grises du Nord lointain et dont les raids sèment la terreur parmi leurs voisins du Sud. Du moins, elle voyait bien qu'il y avait quelque chose en lui, une sorte de vitalité inhabituelle ou de barbarie qui le plaçait à part de ses féroces compagnons.

Les voix des boucaniers, rassurés par le silence, furent portées en écho le long du rivage. Les groupes se rompirent alors que les hommes se dispersaient sur la plage pour aller cueillir des fruits. Elle les vit grimper au sommet des arbres et les arracher des branches ; sa jolie bouche saliva. Elle frappa le pont de son petit pied et lança une belle série d'imprécations qu'elle avait apprises au contact de ses compagnons si peu recommandables.

Les hommes sur le rivage avaient fait une ample provision de fruits et s'en rassasiaient, trouvant particulièrement délicieuse une variété inconnue de fruits à la peau dorée. Mais Zaporavo n'était pas descendu à terre pour aller cueillir des fruits ou pour en manger. Ses éclaireurs n'ayant décelé aucun signe de présence humaine ou animale dans les alentours, il resta un moment à regarder vers l'intérieur des terres, vers les grandes étendues des pentes couvertes de végétation qui se fondaient l'une dans l'autre. Puis, après un ordre bref, il assura la ceinture de son épée et s'avança sous les arbres. Son second lui reprocha de se risquer ainsi seul dans l'île et fut récompensé de sa remarque par un sauvage coup de poing sur la bouche. Zaporavo avait ses raisons de vouloir aller seul. Il désirait s'assurer que cette île était bien celle que mentionnait le mystérieux *Livre de Skelos* et à l'intérieur de laquelle, selon les affirmations de sages sans nom, des monstres inconnus gardaient des cryptes remplies d'or gravé d'hiéroglyphes. Et,

pour des raisons obscures qui lui étaient propres, il ne souhaitait partager cette connaissance avec quiconque, encore moins avec son propre équipage.

Sancha, qui observait la plage avec avidité depuis la poupe, le vit disparaître sous le toit de verdure. Un instant plus tard, Conan, le Barachéen, se tourna, lança un rapide coup d'œil vers les hommes dispersés en haut et en bas de la plage, puis il se dirigea rapidement dans la direction prise par Zaporavo, et disparut de la même façon sous les arbres.

Cela piqua la curiosité de Sancha. Elle attendit qu'ils réapparussent, mais elle ne les revit pas. Les marins se trouvaient toujours sur le rivage, montant et descendant le long de la plage, et certains s'étaient aventurés sous les arbres. Beaucoup s'étaient installés à l'ombre pour dormir. Le temps passa et elle s'agita, attendant impatiemment le retour des deux hommes. Le soleil commençait à frapper cruellement, malgré le baldaquin tendu au-dessus du pont de la poupe. Ici il faisait chaud, tout était silencieux et d'un ennui mortel ; quelques mètres plus loin, après un ruban d'eau bleue peu profonde, le mystère de la plage, fraîche et ombragée, bordée d'arbres, et celui de la prairie boisée l'appelaient. De plus, elle était également désireuse d'éclaircir le mystère concernant Zaporavo et Conan.

Elle savait parfaitement ce qu'elle risquait en désobéissant à son maître impitoyable, aussi resta-t-elle assise pendant quelques instants, indécise. Finalement, elle décida que cette escapade valait bien les coups de fouet que lui donnerait Zaporavo, et, sans plus de façon, enleva ses légères sandales de cuir d'un mouvement sec du pied, se débarrassa de son vêtement et se tint sur le pont, aussi nue qu'Eve. Grimpant sur la lisse et descendant le long des chaînes, elle se glissa dans l'eau et se mit à nager vers le rivage. Elle resta sur la plage pendant quelques instants, sautillant comme le sable chatouillait ses doigts de pieds, cherchant du regard l'équipage. À quelque distance de là elle n'aperçut que quelques-uns des matelots éparpillés sur la plage. Beaucoup étaient plongés dans un profond sommeil sous les arbres, des restes de fruits dorés encore serrés entre leurs doigts. Elle se demanda comment ils pouvaient dormir aussi profondément, de si bon matin.

Personne ne l'interpella comme elle traversait la blanche ceinture de sable et pénétrait sous les arbres ombragés. Ces derniers, constata-t-elle, poussaient en bosquets irréguliers, entre lesquels s'étendaient des terrains vallonnés qui ressemblaient à des prairies. Elle s'enfonça à l'intérieur de l'île, dans la direction prise par Zaporavo, et s'extasia devant les vertes perspectives qui s'ouvraient devant elle : collines après collines aux pentes légères, recouvertes d'une pelouse verte,

punctuée d'arbres. Ces différents plateaux étaient réunis entre eux par de douces déclivités, elle aussi recouvertes de pelouse verte. Le décor semblait se dissoudre de lui-même, ou plutôt chaque tableau semblait se fondre dans le suivant. La perspective était singulière, à la fois très grande et très limitée. Sur tout le paysage régnait un silence semblable à celui d'un enchantement.

Puis elle parvint brusquement sur le plateau horizontal de l'une de ces collines, entourée par de grands arbres, et l'impression de s'avancer au milieu d'un paysage de rêve comme dans un conte de fées disparut soudain lorsqu'elle découvrit ce qui était étendu sur l'herbe rougie et piétinée. Sancha involontairement poussa un cri et eut un mouvement de recul. Puis elle courut rapidement devant elle, les yeux dilatés, tremblant de tous ses membres.

C'était Zaporavo qui gisait là sur l'herbe, regardant fixement le ciel sans le voir, une profonde blessure béante dans sa poitrine. Son épée se trouvait à côté de sa main inerte. Le Faucon avait livré son dernier combat.

On ne peut pas dire que Sancha regarda le cadavre de son seigneur sans aucune émotion. Elle n'avait aucune raison de l'aimer, mais elle ressentit du moins ce que toute fille peut ressentir en apercevant le cadavre de l'homme qui a été le premier à la posséder. Elle ne pleura pas et n'eut aucune envie de pleurer, mais elle fut saisie d'un fort tremblement. Son sang sembla se figer brusquement, et elle lutta contre une vague d'hystérie qui montait en elle.

Elle chercha autour d'elle l'homme qu'elle s'attendait à voir. Mais ses yeux ne rencontrèrent que le cercle des géants de la forêt, immenses et recouverts d'un feuillage épais, et les pentes bleutées qui s'étendaient au-delà. L'assassin du flibustier s'était-il traîné à l'écart, mortellement blessé ? Aucune piste sanglante n'était visible autour du cadavre.

Intriguée, elle parcourut du regard les arbres environnants, se raidissant quand elle percevait un frôlement dans le feuillage d'émeraude qui ne semblait pas être le fait du vent. Elle s'avança vers les arbres, cherchant à voir sous leur frondaison.

— Conan ?

Son cri était une interrogation. Sa voix lui parut étrange et ridiculement menue au milieu du profond silence qui était devenu brusquement tendu.

Ses genoux se mirent à trembler, alors qu'une panique sans nom s'emparait d'elle.

— Conan ! cria-t-elle désespérément. C'est moi... Sancha ! Où êtes-vous ? Je vous en prie, Conan...

Sa voix s'étrangla. Une horreur incrédule écarquilla ses yeux bruns. Ses lèvres rouges s'ouvrirent sur un cri inarticulé. Ses membres furent

paralysés ; et elle, qui avait un besoin si éperdu de s'enfuir à toutes jambes, ne pouvait plus bouger. Elle ne pouvait plus que pousser des hurlements inarticulés.

Lorsque Conan vit Zaporavo pénétrer seul dans la forêt, il sentit que l'occasion qu'il attendait depuis longtemps était arrivée. Il n'avait pas mangé de fruits, et ne s'était pas joint aux jeux brutaux de ses compagnons. Toutes ses facultés étaient occupées à observer le chef des boucaniers. Habitué aux humeurs de Zaporavo, ses hommes ne furent pas particulièrement surpris que leur capitaine décidât d'explorer seul une île inconnue, peut-être hostile. Ils retournèrent à leurs amusements et ne remarquèrent même pas que Conan se glissait comme une panthère à l'affût derrière le capitaine.

Conan ne sous-estimait pas son autorité sur l'équipage. Mais il n'avait pas acquis le droit, par des combats et des victoires, de provoquer le capitaine en un duel à mort. Dans ces eaux que les navires évitaient, il n'avait pas eu l'occasion de faire ses preuves, selon la loi des flibustiers. L'équipage se serait dressé unanimement contre lui s'il s'en était pris ouvertement à son chef. Mais il savait que s'il tuait Zaporavo sans qu'il l'apprenne, l'équipage privé de commandant n'éprouverait plus autant de scrupules de fidélité à l'endroit d'un homme mort. Seuls les vivants comptaient pour cette horde de loups.

Aussi suivit-il Zaporavo, l'épée à la main, impatient, jusqu'à ce qu'il débouche sur un plateau entouré de grands arbres, entre les troncs desquels il apercevait les perspectives vertes des pentes qui se fondaient dans le lointain bleuté. Au milieu de la clairière, Zaporavo, se sentant suivi, se retourna, la main posée sur son épée.

Le boucanier lança un juron :

— Chien, pourquoi m'as-tu suivi ?

— Etes-vous si stupide ? Avez-vous besoin de le demander ? dit Conan dans un grand éclat de rire, avançant rapidement vers celui qui avait été son chef jusqu'à cet instant.

Ses lèvres souriaient et dans ses yeux bleus dansait une lueur sauvage.

Zaporavo sortit son épée en poussant un sombre blasphème, et l'acier heurta l'acier comme le Barachéen se jetait sur lui et portait une botte, sa lame chantant en un tourbillon de flamme bleue autour de sa tête.

Zaporavo avait mené un millier de combats, sur terre comme sur mer. Aucun homme au monde n'était plus profondément et plus parfaitement versé que lui dans l'art de l'escrime, mais il n'avait

jamais affronté une lame tenue par un homme qui avait été élevé dans les pays barbares, au-delà des frontières des régions civilisées. À sa science du combat étaient opposées une rapidité éblouissante et une force que ne pouvait avoir un homme civilisé. La façon de se battre de Conan était peu orthodoxe, elle était instinctive et naturelle comme celle d'un loup des forêts. Les finesses de l'escrimeur étaient inutiles contre sa fureur primitive, comme l'art de la boxe est inutile à un homme qui se bat contre une panthère.

Se battant comme il ne s'était jamais battu encore, mettant en jeu toute son énergie pour parer la lame qui s'agitait comme l'éclair autour de sa tête, Zaporavo ne put éviter un coup droit qui surprit sa garde, et il sentit son bras tout entier s'engourdir sous ce terrible choc. Ce coup fut aussitôt suivi d'une botte qui fut portée avec une telle violence que la pointe acérée de la lame traversa sa cotte de mailles et ses côtes comme du papier et qu'elle lui transperça le cœur. Les lèvres de Zaporavo se tordirent en une brève agonie. Mais, farouche jusqu'à la fin, il ne laissa échapper aucune plainte. Il était mort avant que son corps ne se détende sur l'herbe piétinée, où des gouttes de sang brillaient comme des rubis éparpillés au soleil.

Conan secoua les gouttelettes rouges de son épée, grimaça de plaisir, s'étira comme un grand chat... et se raidit soudain, l'expression satisfaite de son visage faisant place à un air surpris et déconcerté. Il se figea comme une statue. La main qui tenait l'épée s'abaissa doucement vers le sol.

Ses yeux s'étaient détachés de son adversaire vaincu et s'étaient posés distraitemment sur les arbres environnants, et sur la perspective qui s'étendait au-delà. Et il avait vu une chose fantastique... une chose incroyable et inexplicable. Sur la crête arrondie et verdoyante d'une colline en pente douce, qui se trouvait au loin, était apparue une haute silhouette noire, nue, portant sur son épaule une forme blanche, également nue. L'apparition s'évanouit aussi soudainement qu'elle était apparue, laissant l'observateur la bouche béante de surprise.

Le pirate regarda avec étonnement autour de lui, puis derrière lui, incertain, le chemin qu'il venait d'emprunter, et jura. Il était embarrassé... un peu bouleversé, si ce terme pouvait être appliqué à quelqu'un qui avait les nerfs aussi solides que lui. Au beau milieu d'un paysage réaliste, bien qu'exotique, avait été introduite une image sortant tout droit du monde fantasque du cauchemar. Conan ne douta pas de sa vue, ni de son bon état mental. Il avait vu quelque chose d'étrange, il le savait. Le simple fait d'une forme noire traversant rapidement le paysage en portant un prisonnier blanc était suffisamment étrange par lui-même, mais la taille de cette forme noire était contraire à la nature.

Secouant la tête avec doute, Conan s'élança vers l'endroit où il

avait vu la « chose ». Il ne se demanda même pas si son geste était sage ou non. Sa curiosité piquée au vif ne lui laissait pas le choix... il devait suivre son impulsion première.

Il traversa les différentes collines qui se succédaient, chacune avec la même surface uniforme de végétation et de bosquets d'arbres. Le terrain s'élevait, bien qu'il suivît les légères déclivités du terrain, montant et descendant, avec une régularité monotone. La suite d'épaulements arrondis et de pentes superficielles était déconcertante et apparemment sans fin. Mais il finit par atteindre ce qu'il estima être le sommet le plus élevé de l'île et il s'immobilisa à la vue de murailles et de tours d'un vert resplendissant qui, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'endroit où il se tenait présentement, s'étaient confondues si parfaitement avec le paysage verdoyant qu'elles étaient restées invisibles, même à sa vue exercée.

Il hésita, effleura du doigt son épée, puis s'avança, mordu par le serpent de la curiosité. Il n'aperçut personne en s'approchant d'un grand portail qui béait, sans porte, dans la muraille voûtée. Regardant vers l'intérieur avec précaution, il vit ce qui semblait être une vaste cour nue, recouverte d'herbe et entourée par un mur circulaire d'une sorte de substance verte à demi transparente. Diverses arches s'ouvraient dans celui-ci. Avançant sur la pointe de ses pieds nus, l'épée à la main, il franchit l'une de ces arches au hasard et déboucha dans une autre cour identique. Au-dessus d'un autre mur intérieur, il aperçut les flèches de constructions aux formes étranges, semblables à des tours. L'une de ces tours était construite contre ce mur, ou plutôt faisait corps avec la cour dans laquelle il se trouvait. Un large escalier, montant le long de la paroi, conduisait jusqu'à elle. Il se mit à gravir cet escalier, se demandant si tout cela était réel, ou s'il ne s'avancait pas au milieu d'un rêve engendré par le lotus noir.

En haut de l'escalier, il se retrouva sur un palier pourvu d'un parapet, ou sur un balcon, il ne savait pas exactement. Il pouvait à présent apercevoir les tours plus en détail, mais ces détails étaient sans signification pour lui. Il comprit avec une certaine inquiétude qu'aucun être humain ordinaire ne pouvait les avoir construites. Leur architecture possédait une symétrie et une logique, mais c'était une symétrie insensée et une logique étrangère au raisonnement humain normal. Quant au plan général de la ville, du château ou de ce que ces constructions étaient censées être, ce qu'il en voyait lui donna l'impression qu'il y avait un grand nombre de cours, la plupart du temps circulaires, chacune étant entourée par son propre mur, et réunie aux autres par des arches ouvertes. Tout l'ensemble apparemment était disposé par rapport au groupe des tours fantastiques qui se trouvaient en son centre.

Se tournant dans la direction opposée à celle des tours, il eut un choc terrible et se dissimula aussitôt derrière le parapet du balcon, le regard satisfait.

Le balcon, ou rebord, était plus haut que le mur d'en face, et il voyait par-dessus ce mur la cour située au-delà, couverte d'herbe également. L'arc intérieur du mur qui ceignait cette nouvelle cour différait de ceux qu'il avait vus : au lieu d'être uni, il semblait parcouru de longues lignes ou de rebords, couverts de petits objets dont il ne put déterminer la nature.

Néanmoins, il accorda peu d'attention au mur pour le moment. Son attention se concentrait sur la troupe d'êtres qui étaient accroupis auprès d'un bassin vert sombre qui se trouvait au milieu de la cour. Ces créatures étaient noires et nues, faites comme des hommes. Mais debout, la plus petite d'entre elles aurait dépassé de la tête et des épaules le pirate pourtant de haute taille. Leurs membres étaient longs et minces, mais finement formés, sans aucune trace de difformité ou d'anormalité, à l'exception de leur haute taille exceptionnelle. Mais, même à cette distance, Conan perçut le diabolisme fondamental de leurs traits.

Au milieu, replié sur lui-même et nu, se trouvait un adolescent que Conan reconnut comme étant le jeune mousse du *Wastrel*. Ainsi, c'était lui le prisonnier que le pirate avait vu porter à travers le haut plateau couvert de végétation. Conan n'avait entendu aucun bruit de lutte... et il ne vit aucune tache de sang, ni aucune blessure sur les membres d'ébène luisant des géants. De toute évidence, le garçon s'était éloigné de ses compagnons, à l'intérieur de l'île, et il avait été enlevé par un homme noir placé en embuscade. Conan mentalement appelait ces créatures des « hommes noirs » parce qu'il ne connaissait pas de terme plus approprié. Mais instinctivement, il comprit que ces grands êtres d'ébène n'étaient pas des hommes, selon l'acception commune du terme.

Aucun son ne parvenait jusqu'à lui. Les Noirs remuaient leurs têtes et se faisaient des gestes entre eux, mais ils ne semblaient pas parler... pas par la voix, du moins. L'un d'eux, accroupi sur ses hanches devant le garçon ramassé sur lui-même, tenait dans sa main quelque chose qui ressemblait à un pipeau. Il le porta à ses lèvres et vraisemblablement souffla dedans, bien que Conan n'entendît aucun son. Mais le jeune Zingaran entendit ou sentit quelque chose, et il se contracta. Il frissonna et se tordit comme sous l'effet d'une douleur intense. La contraction de ses membres devint régulière, évidente, puis se fit rapidement rythmée. Elle se transforma en de violentes secousses saccadées, les secousses en mouvements réguliers. Le garçon se mit à danser, comme les cobras dansent en entendant l'air que joue la flûte du fakir. Aucun plaisir, ni aucun joyeux abandon n'était manifesté

dans cette danse. Il y avait bien un abandon, mais qui n'avait rien de joyeux, et qui était horrible à voir. C'était comme si l'air muet du pipeau saisissait l'être le plus intime du garçon avec des doigts lubriques, et, au prix de tourments infernaux, lui arrachait les expressions involontaires d'une passion secrète. Ses mouvements devinrent une convulsion obscène, un spasme lubrique... une exsudation de désirs secrets qui ne pouvaient s'accomplir : des désirs sans plaisir, des souffrances liées d'une façon horrible à la luxure. C'était comme si Conan regardait une âme mise à nu, découvrant tous ses obscurs secrets dont il ne peut être fait mention.

Conan regardait, figé par le dégoût et parcouru de nausées. Bien qu'il possédât la pureté primitive du loup des forêts, il n'ignorait pas cependant les secrets pervers des civilisations corrompues. Il avait visité les cités de Zamora et connu les femmes de Shadizar, la Perverse. Mais il percevait dans cette scène un avilissement cosmique dépassant la simple dégénérescence de l'homme... une branche perversie de l'Arbre de Vie qui avait poussé dans une direction diamétralement opposée, en dehors de la compréhension humaine. Ce n'étaient pas les contorsions et les attitudes douloureuses du malheureux garçon qui le choquaient, mais bien l'obscénité cosmique de ces êtres qui pouvaient amener à la pleine lumière les secrets abyssaux dormant au sein des ténèbres insondables de l'âme humaine, et qui éprouvaient du plaisir devant l'exhibition éhontée de pareilles choses auxquelles il ne devrait jamais être fait allusion, même au cours de cauchemars agités.

Soudain le tourmenteur noir reposa à terre son pipeau et se leva, dominant la silhouette blanche tordue par les souffrances. Saisissant brutalement le garçon par le cou et la hanche, le géant le renversa et le lança la tête la première dans le bassin verdâtre. Conan vit la clarté fugitive de son corps dans l'eau verte, tandis que le géant noir maintenait son prisonnier profondément sous la surface. Puis il y eut un mouvement inquiet parmi les autres Noirs, et Conan se baissa rapidement derrière le mur du balcon, n'osant relever la tête de peur d'être aperçu.

Au bout d'un moment, la curiosité fut la plus forte, et il regarda à nouveau prudemment. Les Noirs franchissaient à la file une arche voûtée, passant dans une autre cour. L'un d'entre eux était justement en train de poser quelque chose sur l'une des saillies du mur opposé, et Conan vit que c'était lui qui avait torturé le garçon. Il était plus grand que les autres et portait un bandeau orné de pierres précieuses. Il n'y avait aucune trace du garçon. Le géant suivit ses compagnons et Conan le vit bientôt sortir par le portail, grâce auquel il était lui-même entré dans ce château de l'horreur, et s'éloigner vers les collines verdoyantes, dans la direction d'où il était venu. Ils ne portaient

aucune arme, mais il sentit qu'ils projetaient une nouvelle attaque contre les flibustiers.

Avant d'aller prévenir les boucaniers qui ne se doutaient de rien, il voulut s'assurer du sort du garçon. Aucun bruit ne troublait le silence. Le pirate estima que plus personne ne se trouvait dans les tours et les cours à part lui-même.

Il descendit rapidement les marches, traversa la cour et, franchissant une arche, s'avança au milieu de la cour que les Noirs venaient à peine de quitter. À présent, il pouvait discerner quelle était la nature du mur strié. Il était couvert de rebords étroits, apparemment découpés dans la pierre solide. Posées tout au long de ces rebords ou rayons, il y avait des milliers de minuscules statuettes, la plupart de couleur grisâtre. Ces statuettes, pas beaucoup plus grandes qu'une main humaine, représentaient des hommes, et elles étaient faites avec tant d'adresse que Conan reconnut de nombreux types raciaux dans les différentes idoles, parmi lesquels les traits typiques des Zingarans, des Argosséens, des Ophiréens et des corsaires Kushites. Ces derniers étaient de couleur noire, exactement comme leurs modèles l'étaient dans la réalité. Conan ressentit un vague malaise en contemplant ces figurines muettes et aveugles. Il y avait en elles une imitation bouffonne de la réalité qui était quelque peu troublante. Il les toucha délicatement et ne put trouver en quel matériau elles étaient faites. Cela ressemblait à des os pétrifiés, mais il n'arrivait pas à se représenter une substance pétrifiée se trouvant dans l'île en telle abondance, au point d'être employée avec une aussi grande prodigalité.

Il remarqua que les statuettes représentant les types raciaux qui lui étaient familiers se trouvaient toutes sur les rayons les plus élevés. Les rayons inférieurs étaient occupés par des statuettes dont les traits raciaux lui étaient inconnus. Elles étaient peut-être le résultat de l'imagination des artistes, ou alors elles représentaient des types raciaux depuis longtemps disparus et oubliés.

Secouant la tête avec impatience, Conan se tourna vers le bassin. La cour circulaire n'offrait aucune cachette possible. Comme il n'apercevait le corps du garçon nulle part, celui-ci devait se trouver au fond du bassin.

S'approchant du disque vert paisible, il regarda sous la surface qui brillait faiblement. Ce fut comme s'il regardait à travers un épais miroir vert, non voilé bien qu'étrangement trompeur. Le bassin, de dimensions moyennes, avait la forme arrondie d'un puits, bordé par une margelle de jade vert. Regardant dans l'eau, il pouvait voir le fond... mais il ne put déterminer à quelle distance au-dessous de la surface. Le bassin semblait incroyablement profond... et il ressentit un vertige alors qu'il regardait en bas, exactement comme s'il avait

contemplé un gouffre. Il fut intrigué d'en pouvoir apercevoir le fond. Cependant, il se trouvait sous ses yeux, impossiblement lointain, illusoire, obscur et pourtant visible. Par instants il lui sembla qu'une légère luminosité était visible au plus profond de ces profondeurs vert de jade, mais il ne pouvait en être sûr. Cependant il était certain que le bassin était vide et ne contenait que cette eau qui brillait faiblement.

Mais alors, au nom de Crom ! où était le garçon qu'on avait si brutalement noyé dans ce bassin ? En se relevant, Conan étreignit son épée et parcourut de nouveau la cour du regard. Celui-ci se fixa sur un endroit, sur l'une des niches supérieures. C'est à cet endroit qu'il avait vu le géant noir poser quelque chose... et une sueur glacée couvrit soudain la peau brunie de Conan.

En hésitant, comme attiré par un aimant, le pirate s'approcha du mur qui brillait légèrement. Envahi par un soupçon trop monstrueux pour être exprimé de vive voix, il leva les yeux vers la dernière figurine de la niche. Une horrible familiarité s'en dégageait. Ses traits pétrifiés, immobiles, réduits mais ne pouvant prêter à confusion, le garçon zingaran le regardait sans le voir. Conan recula, ébranlé jusqu'au plus profond de son âme. Son épée s'abaissa dans sa main paralysée, tandis qu'il regardait fixement, la bouche ouverte, abasourdi par cette connaissance qui était trop abyssale et trop terrible pour que l'esprit puisse l'étreindre.

Cependant le fait était là. Le secret des figurines aux dimensions réduites était découvert, bien que derrière ce secret se trouvât le secret plus noir et plus mystérieux encore de leur existence.

Combien de temps Conan resta-t-il plongé dans une méditation vertigineuse ? Il ne le sut jamais. Une voix le fit sortir de son hébétude, une voix de femme qui criait de plus en plus fort comme si la propriétaire de cette voix était portée de plus en plus près dans sa direction. Conan reconnut cette voix et sa paralysie disparut à l'instant même.

Un bond rapide le porta au niveau des niches étroites où il se cramponna, repoussant les groupes de figurines pour pouvoir y poser ses pieds. Un autre bond, un rétablissement, et il se trouva sur la corniche, pouvant ainsi regarder au loin. C'était un mur extérieur qui donnait sur la verte prairie qui entourait le château.

Sur le sol couvert de végétation marchait à grands pas un géant noir, portant une prisonnière qui se débattait sous son bras comme l'on porterait un enfant rebelle. C'était Sancha : sa chevelure noire tombait en longues ondulations éparées et son teint olivâtre formait un violent contraste avec l'ébène luisante de son ravisseur. Il n'accordait aucune attention à ses efforts pour se libérer ni à ses cris, et se dirigeait vers la porte principale du château.

Comme il s'engageait dans celle-ci, Conan sauta promptement au bas du mur et se glissa sous l'arche qui donnait dans l'autre cour. Se tapissant à cet endroit, il vit le géant entrer dans la cour du bassin, portant sa captive qui se tordait entre ses bras. À présent, il pouvait voir de près la créature.

La superbe symétrie du corps et des membres était encore plus impressionnante, contemplée de près. Sous la peau d'ébène saillaient de longs muscles puissants et Conan ne douta pas que le monstre pût déchirer un homme de ses mains nues. Les ongles de ses doigts fournissaient des armes supplémentaires, car ils étaient très longs, ressemblant aux serres d'une bête féroce. Le visage était un masque sculpté d'ébène. Les yeux étaient de couleur fauve, brillant et luisant d'un or étincelant. Mais le visage était inhumain. Chaque ligne, chaque trait portait la marque du mal... un mal qui se trouvait bien au-delà du simple mal de l'humanité. La « chose » n'était pas une créature humaine... elle ne pouvait l'être. Elle était une monstruosité de la vie surgie des puits d'une création blasphématoire... une perversion du cours de l'évolution.

Le géant jeta Sancha sur la pelouse où elle rampa en criant de

douleur et de terreur. Il lança un regard autour de lui comme s'il était inquiet. Ses yeux se rétrécirent quand ils se posèrent sur les figurines renversées et tombées du mur. Alors il se baissa, saisit sa prisonnière par le cou et l'entrejambe et marcha rapidement vers le bassin vert, avec une intention bien précise. Conan sortit alors de sa cachette et s'élança sur l'herbe, rapide comme le vent de la mort.

Le géant se retourna et ses yeux brillèrent lorsqu'il vit le vengeur à la peau brune accourir vers lui. Sous l'effet de la surprise, son étreinte cruelle se relâcha et Sancha glissa hors de ses mains et tomba sur l'herbe. Les mains semblables à des serres se tendirent et se refermèrent, mais Conan échappa à leur prise et enfonça son épée dans l'aine du géant. Le Noir tomba à terre comme un arbre qui s'abat, ruisselant de sang. L'instant d'après, Conan fut agrippé par des bras éperdus : Sancha s'était relevée d'un bond et l'enlaçait, s'accrochant à lui dans une frénésie de terreur et de soulagement hystérique.

Il lança une imprécation tout en se dégageant, mais son adversaire était déjà mort. Les yeux du fauve étaient devenus vitreux et les longs membres d'ébène n'étaient plus agités que par des spasmes convulsifs.

— Oh ! Conan, sanglotait Sancha, s'agrippant à lui avec ténacité, qu'allons-nous devenir ? Qui sont ces monstres ? Oh ! nous nous trouvons sûrement en Enfer et c'était le diable...

— Alors l'Enfer a besoin d'un nouveau diable, se moqua féroce le Barachéen. Mais comment a-t-il réussi à vous capturer ? Se sont-ils emparés du navire ?

— Je ne sais pas. (Elle voulut essuyer ses larmes, chercha sa tunique des doigts, et se souvint alors qu'elle l'avait enlevée.) Je suis descendue à terre. Je vous ai vu suivre Zaporavo, et je vous ai suivis tous les deux. J'ai découvert Zaporavo... il était... était... c'était vous qui...

— Quoi donc ? grogna-t-il. Et ensuite ?

— J'ai aperçu un mouvement parmi les arbres, dit-elle en frissonnant. J'ai cru que c'était vous. J'ai appelé... et alors j'ai vu ce... cette chose noire, accroupie comme un singe dans les branches et qui me lorgnait. Ce fut comme un cauchemar, je ne pouvais m'enfuir. Tout ce que je pouvais faire, c'était crier. Alors il s'est laissé tomber de l'arbre et il m'a attrapée... oh ! oh ! oh !

Elle cacha son visage dans ses mains et trembla de nouveau au souvenir de cette horreur.

— Bon, nous devons filer d'ici, grogna-t-il en saisissant son poignet. Venez, nous devons rejoindre l'équipage...

— La plupart des hommes dormaient sur la plage lorsque je me suis avancée dans les bois, dit-elle.

— Ils dormaient ? s'exclama-t-il en jurant. Par les sept démons du feu de l'Enfer et de la Damnation !...

— Ecoutez !

Elle se figea, devenant une pâle image frémissant d'épouvante.

— J'ai entendu ! fit-il d'un ton sec. Une plainte ! Attendez !

Il escalada une nouvelle fois les saillies du mur et, regardant par-dessus la corniche, jura avec une fureur si terrible qu'elle fit s'exclamer Sancha. Les hommes noirs étaient de retour, mais ils ne revenaient pas seuls, ou plutôt pas les mains vides. Chacun d'eux portait une forme humaine inerte ; certains en portaient deux. Leurs captifs étaient les flibustiers. Ils pendaient mollement entre les bras de leurs ravisseurs et s'ils n'avaient pas eu de temps à autre un léger mouvement ou une contraction de muscles, Conan les aurait tenus pour morts. Ils avaient été désarmés, mais non déshabillés ; l'un des Noirs portait leurs épées gainées dans leurs fourreaux, comme une grande brassée d'acier hérissé. De temps en temps, l'un des marins poussait un cri indéfini, tel un ivrogne marmonnant dans son sommeil éthylique.

Conan regarda autour de lui comme un loup pris au piège. On pouvait sortir de la cour au bassin par trois arches. Les Noirs étaient sortis de la cour par l'arche est, et ils allaient sans doute emprunter cette même arche pour revenir. Conan était entré par l'arche sud. Il s'était dissimulé sous l'arche ouest, mais il n'avait pas eu le temps de voir ce qui se trouvait au-delà. Bien qu'il ne connût pas le plan du château, il devait prendre une décision sur-le-champ.

Sautant au bas du mur, il remplaça les figurines avec une hâte éperdue, traîna le corps de sa victime jusqu'au bassin et le jeta dedans. Celui-ci s'enfonça tout de suite dans l'eau et, comme il le regardait sombrer, il aperçut distinctement une réduction épouvantable... un rétrécissement, puis un durcissement. Il s'écarta rapidement du bassin en frissonnant. Puis il saisit le bras de sa compagne et l'entraîna en hâte vers l'entrée septentrionale, pendant qu'elle le suppliait de lui dire ce qui se passait.

— Ils ont capturé l'équipage, répondit-il précipitamment. Je n'ai aucun plan précis, mais nous allons nous cacher quelque part et surveiller ce qui se passe. S'ils ne regardent pas dans le bassin, ils ne se douteront pas de notre présence.

— Mais ils vont voir le sang sur l'herbe !

— Peut-être penseront-ils que c'est le sang de l'un de leurs propres démons, répondit-il. De toute façon, nous devons courir ce risque.

Ils se trouvaient dans la cour où il avait assisté aux tortures du garçon, et il la conduisit rapidement en haut des marches qui menaient au mur septentrional. Puis il la força à s'accroupir derrière le parapet du balcon. C'était une bien pauvre cachette, mais c'était la meilleure qu'ils pouvaient trouver.

À peine s'étaient-ils dissimulés que les Noirs entrèrent à la file dans

la cour. Il y eut un fracas retentissant au bas des marches et Conan se raidit, serrant son épée dans sa main. Mais les Noirs franchirent une arche qui était orientée vers le sud-ouest, et ils entendirent une série de bruits sourds et de gémissements. Les géants jetaient leurs victimes sur l'herbe. Un rire hystérique se dessina sur les lèvres de Sancha. Conan appliqua aussitôt sa main sur sa bouche, étouffant le son avant qu'il ait pu les trahir.

Un instant après, ils entendirent le bruit de nombreux pieds foulant l'herbe au-dessous d'eux, puis le silence retomba. Conan jeta un coup d'œil par-dessus le parapet. La cour était vide. Une fois de plus les Noirs s'étaient rassemblés auprès du bassin de la cour adjacente, s'accroupissant sur leurs hanches. Ils semblèrent n'accorder aucune attention aux grandes taches de sang sur la pelouse et sur la margelle de jade du bassin. Apparemment, des taches de sang n'avaient rien d'extraordinaire en cet endroit. Ils ne regardèrent pas non plus dans le bassin. Ils étaient plongés dans quelque inexplicable conciliabule à leur manière. Le grand Noir jouait à nouveau de son pipeau d'or, et ses compagnons écoutaient, pareils à des statues d'ébène.

Prenant la main de Sancha, Conan se glissa au bas de l'escalier, se tenant courbé de telle sorte que sa tête ne soit pas visible au-dessus du mur. La jeune fille, courbée elle aussi, le suivit par force, regardant avec terreur vers l'arche qui conduisait à la cour au bassin. Mais à travers cette arche, et sous cet angle, ni le bassin, ni la sinistre bande assemblée à proximité n'étaient visibles. Au pied des marches, gisaient les épées des Zingarans. Le fracas qu'ils avaient entendu n'était autre que celui des armes capturées, lancées à terre par le Noir qui les portait.

Conan entraîna Sancha vers l'arche orientée au sud-ouest. Ils traversèrent silencieusement la pelouse et débouchèrent dans la cour qui se trouvait au-delà. Dans cette cour, gisaient pêle-mêle les flibustiers, jetés en un tas d'où se détachaient des moustaches fournies, des boucles d'oreilles brillantes. Ici et là, l'un d'entre eux s'agitait ou poussait un grognement inquiet. Conan se pencha vers eux et Sancha s'agenouilla à côté de lui, les mains posées sur les cuisses.

— Quelle est cette odeur douceâtre et fade ? demanda-t-elle avec nervosité. Elle empeste leur haleine.

— C'est ce maudit fruit qu'ils ont mangé, répondit-il à voix basse. Je me souviens de son odeur. Il doit avoir les mêmes propriétés que le lotus noir, qui fait dormir les gens. Par Crom ! ils vont bientôt se réveiller... mais ils sont désarmés, et j'ai idée que ces diables noirs ne vont pas tarder à exercer leur magie sur eux. Quelle chance restera-t-il à ces gaillards, désarmés et abrutis de sommeil ?

Il réfléchit un instant, fronçant les sourcils sous cet effort soutenu de pensée. Puis il saisit l'épaule au teint olivâtre de Sancha avec une

force qui la fit frémir.

— Ecoutez ! Je vais attirer ces pourceaux noirs dans une autre partie du château et les tenir occupés pendant un moment. Entre-temps, vous allez secouer ces imbéciles, les réveiller et leur apporter leurs épées... ils auront ainsi une chance de se battre. Vous pourrez faire cela ?

— Je... je ne sais pas ! balbutia-t-elle, tremblante de terreur, à peine consciente de ce qu'elle disait.

Avec un juron, Conan attrapa ses lourdes tresses et la secoua jusqu'à ce que les murs se mettent à danser devant ses yeux.

— Vous *devez* le faire ! siffla-t-il. C'est notre seule chance !

— Je ferai de mon mieux ! s'exclama-t-elle.

Alors, avec un grognement de recommandation et une tape d'encouragement au bas du dos qui faillit la faire tomber, il s'éloigna furtivement.

Quelques instants plus tard, il était embusqué sous l'arche qui donnait sur la cour au bassin, observant ses adversaires. Ils étaient toujours assis auprès du bassin, mais commençaient à manifester des signes d'impatience perverse. De la cour où gisaient les boucaniers en train de se réveiller, lui parvenaient leurs grognements de plus en plus bruyants, entremêlés de jurons indistincts. Il tendit ses muscles et se tapit comme une panthère, respirant profondément entre ses dents.

Le géant aux pierres précieuses se leva, retirant son pipeau de ses lèvres... et à cet instant, Conan, d'un bond de tigre, s'élança au milieu des Noirs étonnés. Et de même que le tigre bondit sur sa proie et la déchire, Conan bondit et frappa. Trois fois son épée scintilla avant que quiconque ait pu lever une main en un geste de défense. Puis il bondit hors du cercle et courut à travers la pelouse. Derrière lui, gisaient trois formes noires, le crâne fracassé.

Bien que la fougue inattendue de son attaque eût surpris les géants qui ne se tenaient pas sur leurs gardes, les survivants recouvrèrent leurs esprits très vite. Et déjà ils étaient sur pied, alors qu'il franchissait en courant l'arche ouest, leurs longues jambes les portant à une vitesse éperdue. Certes il se sentait capable de les distancer à volonté. Mais tel n'était pas son but. Il avait l'intention de les entraîner dans une longue poursuite, afin de donner le temps à Sancha de réveiller et d'armer les Zingarans.

Comme il entrait en courant dans la cour où conduisait l'arche ouest, il jura. Cette cour différait des autres cours qu'il avait vues. Au lieu d'être ronde, elle était octogonale et l'arche par laquelle il était entré était la seule issue possible.

En se retournant, il vit que toute la bande l'avait suivi dans la cour. Un groupe se posta devant l'arche, les autres se déployèrent en une vaste ligne et s'approchèrent. Il leur fit face en reculant lentement vers

le mur orienté au nord. La ligne devint un demi-cercle qui se déploya afin de le cerner. Il continua à reculer mais de plus en plus lentement, notant les intervalles qui s'agrandissaient entre les poursuivants. Ils craignaient qu'il ne s'attaque à l'une des extrémités du croissant, et ils étiraient leur ligne pour l'en empêcher.

Il observait avec la calme vigilance d'un loup, et lorsqu'il frappa, ce fut avec la soudaineté dévastatrice de la foudre... juste au centre du croissant. Le géant qui lui barrait la route s'effondra, la poitrine ouverte. Et le pirate échappa au cercle qui se refermait avant que les Noirs qui se trouvaient à droite et à gauche aient pu venir au secours de leur camarade mortellement touché. Le groupe posté devant la porte se prépara à repousser son assaut, mais Conan ne les attaqua pas. Il s'était retourné et regardait ses poursuivants sans émotion apparente, et, assurément, sans aucune peur.

Cette fois, ils ne se déployèrent pas en une ligne fragile. Ils avaient compris qu'il leur serait funeste de diviser leurs forces contre une telle incarnation de la furie qui les déchirait et les transperçait. Ils se groupèrent en une masse compacte et avancèrent sur lui sans hâte exagérée, maintenant leur formation.

Conan comprit que s'il affrontait ce bloc d'os, de muscles, pourvu de serres, il ne pouvait y avoir qu'une seule issue à ce combat. Qu'il les laisse s'approcher suffisamment de lui pour qu'ils puissent l'atteindre de leurs serres et se servir du plus grand poids de leurs corps, et même sa férocité primitive ne saurait prévaloir. Il jeta un regard autour de lui et aperçut une saillie, semblable à une niche naturelle, dans un angle du mur ouest. Ce que c'était, il ne le savait pas, mais cela servirait à son propos. Il commença à reculer vers cet angle, et les géants pressèrent le pas. Ils pensaient de toute évidence qu'ils allaient le coincer dans cet angle, et Conan trouva le temps d'en déduire qu'ils le considéraient sans doute comme faisant partie d'une espèce inférieure, mentalement moins développée que la leur. Tant mieux ! Rien n'est plus désastreux que de sous-estimer son adversaire.

À présent, il n'était plus qu'à quelques mètres du mur et les Noirs approchaient rapidement, croyant évidemment qu'ils allaient le clouer dans cet angle fatal. Le groupe placé devant la porte avait abandonné son poste et se hâtait de venir à la rescousse. Les géants s'avançaient repliés sur eux-mêmes, leurs yeux flamboyant comme les feux dorés de l'Enfer, leurs dents étincelant de blancheur, leurs mains pourvues de serres tendues en avant comme pour parer à son attaque. Ils s'attendaient à un mouvement soudain et brutal de leur proie. Mais lorsqu'il se produisit, il les décontenança.

Conan leva son épée, fit un pas vers eux, puis se retourna et courut vers le mur. Avec un appel vigoureux du pied et une détente de ses muscles d'acier, il s'élança dans les airs et s'agrippa à la saillie du mur.

À l'instant même, il y eut un craquement déchirant et le rebord céda, précipitant le pirate à la renverse au bas du mur, dans la cour.

Il tomba sur son dos qui, sans le coussin naturel formé par l'herbe, aurait été brisé malgré toute la souplesse de ses muscles. Rebondissant comme un grand chat, il fit face à ses adversaires. L'insouciance téméraire avait quitté ses yeux. Ils flamboyaient à présent comme des feux d'alarme bleutés. Sa crinière se hérissa, ses lèvres minces se tordirent en un rictus. En un instant, la situation s'était transformée. Le jeu téméraire était devenu une lutte pour la vie. La nature sauvage de Conan s'engagea dans ce combat avec toute la furie d'un monde barbare.

Les Noirs, arrêtés un instant par la rapidité de cette volte-face, s'apprêtaient maintenant à s'abattre sur lui et à le jeter à terre. Mais, à ce moment précis, un grand cri rompit le silence. Se retournant, les géants virent une foule hirsute envahir la cour par l'arche. Les boucaniers marchaient en titubant comme des hommes ivres, lançant des jurons incohérents. Ils étaient encore abrutis et égarés, mais ils étreignaient leurs épées dans leurs mains et s'avançaient en arborant une mine féroce, aucunement troublés par l'étrangeté de la situation.

Tandis que les Noirs les regardaient avec étonnement, Conan poussa un hurlement strident et les attaqua avec la violence dévastatrice de la foudre. Ils tombèrent comme le blé mûr sous sa lame. Les Zingarans, lançant des cris de fureur hébétés, s'élancèrent d'une démarche incertaine à travers la cour et fondirent sur leurs gigantesques adversaires avec une ardeur sanguinaire. Ils étaient encore étourdis, émergeant à peine des brumes de leur sommeil de drogués. Ils avaient senti Sancha les secouer violemment et leur mettre des épées dans les mains, puis ils avaient entendu ses paroles les incitant au combat, mais la vue d'inconnus et du sang qui ruisselait leur suffit amplement.

En un instant la cour fut transformée en un champ de bataille qui, très vite, ressembla à un abattoir. Les Zingarans vacillaient et chancelaient sur leurs pieds, mais ils maniaient leurs épées avec vigueur et succès, jurant prodigieusement et absolument indifférents aux blessures qu'ils recevaient, sauf à celles qui étaient instantanément fatales. Ils étaient beaucoup plus nombreux que les Noirs, mais ces derniers n'étaient en aucune façon de médiocres adversaires. Dominant les assaillants de leur haute taille, les géants faisaient des ravages avec leurs mains griffues et leurs dents, ouvrant les gorges des pirates et frappant de leurs poings fermés qui fracassaient les crânes. Serrés et pressés dans cette mêlée, les boucaniers ne pouvaient pas tirer le meilleur parti de leur agilité supérieure et beaucoup étaient encore trop hébétés par la drogue pour éviter les coups portés contre eux. Ils se battaient avec la férocité

aveugle des bêtes sauvages, trop décidés à donner la mort pour l'éviter. Le bruit des épées qui hachaient les corps ressemblait à celui des merlins de bouchers, et les cris stridents, les hurlements et les malédictions étaient épouvantables à entendre.

Sancha, tapie à l'entrée de l'arche, était abasourdie par le vacarme et la fureur du combat. Elle avait l'impression vertigineuse d'un chaos tourbillonnant au milieu duquel l'acier étincelait et frappait. Des bras se levaient, des visages grimaçants apparaissaient et disparaissaient. Des corps tendus se jetaient les uns contre les autres, rebondissaient, se soudaient entre eux et se confondaient en une danse infernale de déments.

Par instants, des détails ressortaient comme de sombres gravures à l'eau-forte sur un fond de sang. Elle vit un marin zingaran, aveuglé par un grand morceau de son cuir chevelu qui avait été arraché et qui pendait devant ses yeux, bander ses jambes écartées et enfoncer de toutes ses forces son épée jusqu'à la garde dans un ventre noir. Elle entendit distinctement le grognement du boucanier et elle vit les yeux fauves de sa victime se révolter en une rapide agonie alors que le sang et les entrailles jaillissaient autour de la lame enfoncée dans le corps. Le moribond noir saisit la lame de ses mains nues et le marin lutta aveuglément et stupidement. Puis un bras noir s'enfonça avec une force cruelle au milieu de son dos. Sa tête fut rejetée en arrière, formant un angle horrible, et quelque chose craqua, dominant le vacarme de la mêlée, semblable au craquement d'une grosse branche. Le vainqueur jeta le corps de sa victime à terre... et à cet instant, quelque chose ressemblant à un rayon de lumière bleutée traversa ses épaules de la droite vers la gauche. Il chancela, sa tête tomba en avant sur sa poitrine puis, d'une manière hideuse, roula à terre.

Ce spectacle souleva le cœur de Sancha. Elle porta la main à sa bouche et eut envie de vomir. Elle fit de vains efforts pour se détourner et fuir ce spectacle : ses jambes refusèrent de bouger. Et ses yeux, bien loin de se fermer, s'ouvrirent démesurément. Révoltée, dégoûtée, prise de nausées, elle ressentait cependant l'horrible fascination qu'elle avait toujours éprouvée à la vue du sang. Pourtant cette bataille dépassait tout ce qu'elle avait vu jusqu'à maintenant dans les combats que se livraient des êtres humains lors de raids sur des ports ou durant des abordages en mer. Puis elle aperçut Conan.

Séparé de ses compagnons par la masse compacte de l'ennemi, Conan avait été recouvert par une vague noire de bras et de corps, et jeté à terre. Puis ils voulurent l'achever. Mais il était tombé en entraînant avec lui l'un des leurs, et le corps noir protégeait celui du pirate qui était au-dessous. Ils donnaient des coups de pied et cherchaient à déchirer le Barachéen, tirant sur leur camarade qui se démenait, mais les dents de Conan étaient enfoncées furieusement

dans sa gorge, et le pirate s'accrochait avec ténacité à son bouclier vivant.

Un assaut des Zingarans provoqua un desserrement de l'étau. Conan rejeta sur le côté le cadavre et se releva, couvert de sang et terrible. Les géants le dominaient, semblables à de grandes ombres noires, essayant de le lacérer et de lui porter de formidables coups. Mais il était aussi difficile à frapper ou à saisir qu'une panthère rendue furieuse par l'odeur du sang, et à chaque moulinet ou éclair de sa lame, le sang jaillissait. Ses blessures auraient déjà suffi à tuer trois hommes ordinaires, mais son énergie de taureau n'en était aucunement diminuée.

Son cri de guerre s'éleva au-dessus du vacarme de la mêlée et les Zingarans, hébétés mais furieux, reprirent courage et redoublèrent leurs assauts, au point que le déchirement de la chair et le craquement des os sous les épées recouvrirent presque les hurlements de douleur et de colère.

Les Noirs fléchirent puis, rompant le combat, se précipitèrent vers la porte. Sancha hurla en les voyant accourir et se dépêcha de s'écarter de leur chemin. Dans leur précipitation ils s'écrasèrent sous l'arche et les Zingarans poignardaient et lacéraient leurs dos tendus par l'effort, en poussant des hurlements de joie. Le passage de la porte fut une véritable boucherie avant que les survivants ne réussissent à se disperser, chacun pour soi.

La bataille devint alors une poursuite. À travers les cours verdoyantes, en haut des escaliers qui luisaient faiblement, sur les toits en pente des tours fantastiques, même le long de la large corniche des remparts, les géants s'enfuyaient, perdant leur sang à chaque pas, harcelés par leurs poursuivants aussi impitoyables que des loups. Cernés, certains d'entre eux faisaient volte-face et des hommes mouraient. Mais le résultat final était toujours le même un corps noir mutilé qui se tordait sur l'herbe, ou qui tombait, se tordant et se débattant, du haut d'un mur ou du toit d'une tour.

Sancha avait trouvé refuge dans la cour au bassin où elle s'était tapie, tremblante d'épouvante. À l'extérieur, retentit un féroce hurlement. Des pieds foulèrent l'herbe et, sortant de l'arche, apparut une forme noire, tachée de sang. C'était le géant qui portait le bandeau orné de pierres précieuses. Un Zingaran le suivait de près, et le Noir, arrivé au bord du bassin, se retourna. En désespoir de cause, il avait ramassé une épée abandonnée par un marin agonisant et, quand le Zingaran se précipita témérairement sur lui, il frappa avec cette arme qui ne lui était pas familière. Le boucanier s'effondra, le crâne fracassé, mais le coup avait été porté si gauchement que la lame se brisa dans la main du dernier géant encore en vie.

Il lança la poignée vers les hommes qui accouraient à travers

l'entrée et bondit vers le bassin, sa face n'étant plus qu'un masque de haine. Conan se détacha des hommes qui arrivaient et ses pieds coururent sur l'herbe en une charge éperdue.

Puis le géant écarta ses grands bras et de ses lèvres sortit un cri inhumain... le seul son produit par un Noir durant tout le combat. Il cria vers le ciel sa haine terrible. Ce fut comme une voix hurlant du fond de gouffres infinis. À ce cri les Zingarans fléchirent et hésitèrent. Mais Conan ne s'arrêta pas. Silencieusement et sanguinairement, il porta une botte vers la forme d'ébène qui se tenait en équilibre sur le rebord du bassin.

Mais, alors même que son épée étincelait encore dans les airs, le Noir se retourna et bondit dans le vide. Durant une seconde, ils le virent suspendu dans les airs au-dessus du bassin. Puis, dans un grondement qui agita le sol, les eaux vertes se soulevèrent et montèrent vers lui, le recouvrant d'un véritable volcan vert.

Conan arrêta sa course éperdue juste à temps pour ne pas tomber dans le bassin. Il se rejeta en arrière et fit reculer ses hommes avec de puissants gestes des bras. Le grand bassin ressemblait à un geyser à présent et le vacarme augmentait, devenant un grondement assourdissant, tandis que la grande colonne d'eau s'élevait toujours plus haut, s'épanouissant à sa cime en une grande couronne d'écume.

Conan fit reculer ses hommes en direction de la porte, les poussant devant lui en les frappant du plat de son épée. Le rugissement de la trombe d'eau semblait leur avoir enlevé toutes leurs facultés. Voyant Sancha rester immobile, paralysée, les yeux dilatés par la terreur et fixés sur la colonne bouillonnante, il arriva près d'elle en lui lançant une imprécation qui déchira le grondement de l'eau et la fit sortir de sa stupeur. Elle courut vers lui, les bras tendus, et il la saisit sous un bras et sortit en courant.

Les survivants s'étaient rassemblés dans la cour qui donnait sur le monde extérieur. Ils étaient las, en lambeaux, blessés et couverts de sang. Ils restaient la bouche béante, interdits devant le grand pilier en mouvement qui s'élevait, approchant à chaque instant un peu plus près de la voûte bleue du ciel. La colonne verte était bordée de blanc ; sa couronne écumante faisait trois fois la circonférence de sa base. À tout moment, elle risquait de se rompre et de retomber en un torrent qui recouvrirait tout, bien que pour le moment elle continuât à s'élever dans le ciel.

Les yeux de Conan parcoururent rapidement le groupe ensanglanté des flibustiers. Il jura en ne comptant qu'une vingtaine d'hommes. Puis il attrapa un corsaire par le cou et le secoua si violemment que du sang jaillit des blessures de l'homme et éclaboussa tous ceux qui se trouvaient à côté d'eux.

— Où sont les autres ? rugit-il dans l'oreille de sa victime.

— C'est tout ! hurla l'autre en réponse, couvrant le grondement du geyser. Tous les autres ont été tués par ces créatures noires...

— Bon, alors filons d'ici ! rugit Conan, en lui donnant une bourrade qui le fit trébucher, manquant de le renverser, en direction de la porte qui donnait sur l'extérieur. Cette fontaine va se rompre d'un instant à l'autre...

— Nous allons tous être noyés ! lança en un cri aigu un flibustier qui avançait en boitant vers la grande porte.

— Noyés, par l'Enfer ! hurla Conan. Nous allons être transformés en statuettes d'os pétrifiés ! Sortez d'ici, maudits !

Il courut vers la porte extérieure, gardant un œil sur la tour verte rugissante qui s'élevait au-dessus de lui d'une façon si terrible, et l'autre sur les traînards. Etourdis par le goût du sang, la bataille et le vacarme retentissant, plusieurs des Zingarans avançaient comme des hommes en transe. Conan les fit se presser ; sa méthode fut simple. Il attrapa ceux qui tardaient par le bas du cou, les poussa violemment à travers la porte, et accrut sa poussée par un vigoureux coup de pied dans l'arrière-train, en épiçant ses exhortations de remarques sarcastiques sur les ancêtres de ses victimes. Sancha montrait un net désir de rester auprès de lui. Mais il écarta ses bras qui l'enlaçaient, et, l'injuriant copieusement, il la fit se hâter d'une claque retentissante sur le postérieur qui l'envoya à une vive allure vers le plateau.

Conan ne quitta pas la porte avant d'être certain que tous les survivants étaient sortis du château et se hâtaient le long du plateau verdoyant. Puis il regarda à nouveau vers le pilier grondant qui s'élançait à l'assaut du ciel, et il s'enfuit à son tour de ce château aux horreurs sans nom.

Les Zingarans avaient déjà atteint l'extrémité du château et dévalaient les pentes des collines successives. Sancha l'attendait sur la crête de la première colline et il s'arrêta à cet endroit un instant pour regarder derrière lui vers le château. On aurait dit qu'une gigantesque fleur blanche à la tige verte avait poussé au-dessus des tours. Le grondement emplissait les cieux. Puis le pilier vert de jade et blanc comme la neige éclata en un fracas semblable au déchirement des cieux, et les murailles et les tours furent recouvertes par un torrent grondant.

Conan saisit la main de la fille et s'enfuit. Les collines montaient et descendaient devant eux, et derrière eux retentissait la course tumultueuse d'un fleuve. Un coup d'œil par-dessus son épaule tendue par l'effort lui montra un large ruban vert qui s'élevait et qui retombait. Le torrent ne s'était pas répandu ni dissipé. Comme un serpent vert, il s'écoulait par-dessus les dépressions du terrain et les crêtes arrondies. Il parcourait un chemin bien précis... *il les poursuivait.*

À cette vue, Conan redoubla d'efforts. Sancha trébucha et tomba à genoux avec un gémissement de désespoir et d'épuisement. La saisissant au passage, Conan la jeta sur son énorme épaule et continua de courir. Sa poitrine palpitait, ses genoux tremblaient ; sa respiration se fit haletante entre ses dents. Il chancela dans sa course. Puis devant lui, il aperçut les marins qui avançaient avec peine, bien que stimulés par la terreur qui les étreignait.

L'océan s'ouvrit soudain devant ses yeux et sous son regard trouble se balança le *Wastrel*, intact. Les hommes se jetèrent pêle-mêle dans les canots. Sancha tomba au fond de l'un d'eux et resta ainsi étendue parmi un amas de corps qui se tordaient. Conan, bien que son sang rugît à ses tempes et que le monde ne fût plus pour lui qu'un vertige écarlate, saisit un aviron où déjà s'arc-boutaient des matelots pantelants.

Leurs cœurs près d'exploser d'épuisement, ils ramèrent vers le navire. Le fleuve vert apparut à la lisière des arbres. Ceux-ci s'écroulèrent comme si leurs troncs avaient été sciés net, puis disparurent dans le déluge vert de jade. Le torrent se répandit sur la plage, venant lécher l'océan, et les vagues devinrent d'un vert plus profond, plus sinistre.

Une peur irraisonnée, instinctive, étreignit les boucaniers, elle leur fit accélérer les mouvements de leurs bras soumis à la torture, dans un effort plus grand encore, cependant qu'elle faisait chanceler un peu plus leurs esprits. Ils ne savaient pas ce qu'ils redoutaient, mais ils savaient parfaitement que cet abominable ruban vert et lisse représentait une menace pour le corps et l'âme. Conan le comprit et, voyant le large ruban se jeter dans les vagues et, flottant sur l'onde, s'avancer dans leur direction, sans que sa forme ou sa course en soient modifiées, il rassembla ses dernières forces et rama si furieusement que l'aviron se cassa net dans sa main.

Mais les canots avaient atteint le *Wastrel*. Les marins montèrent péniblement le long des chaînes, laissant dériver les canots. Sancha monta à bord, portée sur la large épaule de Conan, pendant mollement comme un cadavre, et fut déchargée sans plus de cérémonie sur le pont, tandis que le Barachéen saisissait le gouvernail et lançait des ordres à l'équipage. Dans toute cette affaire, il avait pris le commandement du groupe sans que cela pose de questions, et ils lui avaient instinctivement obéi. Ils s'avancèrent sur le pont, chancelant comme des hommes ivres, déroulant les cordages et les attaches avec des gestes d'automates. La chaîne retenant l'ancre fut tranchée à coups de hache et tomba dans l'eau avec un grand bruit, les voiles furent déferlées et se gonflèrent sous le vent qui s'élevait. Le *Wastrel* frissonna et remua, puis s'éloigna, flottant majestueusement sur la mer. Conan regarda vers le rivage. Semblable à une langue de flamme

émeraude, un ruban s'étendit sur l'onde, mais, arrivant à une longueur de rame de la quille du *Wastrel*, il n'avança pas plus loin. Partant de l'extrémité de cette langue, son regard suivit le courant ininterrompu d'un vert scintillant, le long de la plage blanche, puis à travers les flancs des collines, où il disparaissait dans le lointain azuré.

Le Barachéen, recouvrant son souffle, grimaça vers l'équipage pantelant. Sancha se tenait auprès de lui, des larmes hystériques coulant le long de ses joues. Les pantalons de Conan étaient en lambeaux, couverts de sang. Il n'avait plus de ceinture, ni de fourreau. Son épée, plantée à la verticale dans le pont à côté de lui, était ébréchée et couverte d'une épaisse croûte de sang. Du sang encore était coagulé sur sa crinière noire, et l'une de ses oreilles avait été à moitié arrachée. Ses bras, ses jambes, sa poitrine et ses épaules portaient des marques de morsures et de griffes, comme s'il s'était battu avec des panthères. Mais il sourit, assura ses jambes puissantes et tint la barre, faisant ainsi ressortir sa prodigieuse force musculaire.

— Et maintenant ? balbutia la jeune fille.

— Le pillage des mers ! dit-il en éclatant de rire. J'ai un équipage en piteux état, mes hommes sont plutôt mal en point, déchirés en mille morceaux, mais ils peuvent faire manœuvrer le navire, et on trouve toujours des équipages. Viens ici, ma fille, et donne-moi un baiser.

— Un baiser ? s'écria-t-elle d'une voix hystérique. Vous pensez à des baisers en un pareil moment ?

Son rire couvrit le claquement et le grondement des voiles. Il la souleva du sol d'un seul de ses bras puissants et appliqua un baiser retentissant sur ses lèvres rouges.

— Je pense à la vie, rugit-il. Les morts sont morts, et ce qui s'est passé est terminé ! J'ai un navire, un équipage qui sait se battre, et une fille aux lèvres aussi enivrantes que le vin. Je n'en ai jamais demandé plus ! Lèche vos blessures, traîneurs de sabres, et ouvrez une barrique d'ale. Vous allez manœuvrer ce navire comme il ne l'a jamais été. Dansez, chantez, cependant que vous vous mettez au travail, maudits ! Au diable les mers sans navires ! Nous mettons le cap sur des océans où les ports sont opulents et où les navires marchands regorgent de butin !